1708

1708

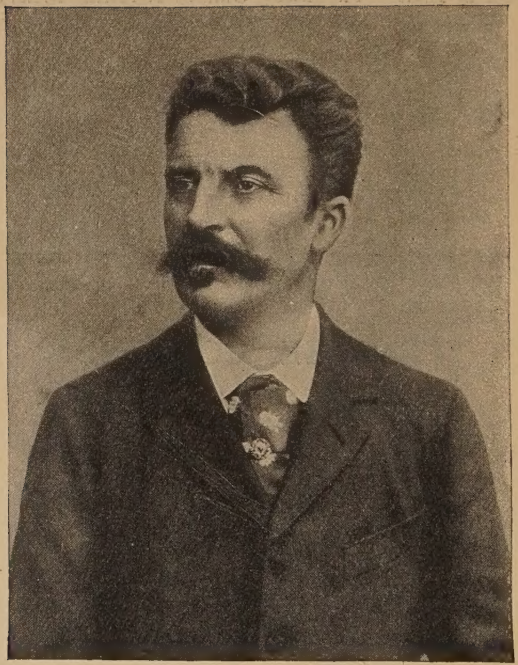
Nelson's "Modern Studies" Series

General Editor—PROFESSOR GRÆME RITCHIE, D.LITT.

DOUZE CONTES

DE GUY DE MAUPASSANT

No. 60



GUY DE MAUPASSANT

DOUZE CONTES

DE

GUY DE MAUPASSANT

EDITED BY

R. L. GRÆME RITCHIE, D.Litt.

THOMAS NELSON AND SONS, Ltd.
LONDON, EDINBURGH, NEW YORK
TORONTO, AND PARIS

First published, October 1930.
By arrangement with Albin Michel.

CONTENTS

	Pages
Preface	7
L'Aventure de Walter Schnaffs	9
Les Prisonniers	21
La Peur	37
A cheval	46
Le Trou	57
En voyage	67
Mademoiselle Perle	75
Menuet	97
L'Épave	104
La Ficelle	120
Mon oncle Jules	130
Le Protecteur	141
Vocabulary	149

PREFACE

All that need be said as introduction to this book is that Maupassant is one of the world's acknowledged masters in the art of writing short stories, and that the present twelve seem to us the twelve best suited for school reading.

Some facts of his comparatively short and uneventful life (1850–93) may, however, be stated. They could almost be deduced from the *Contes* printed here. For all his studied impersonality, Maupassant shows quite clearly in these that he observed life in Normandy from very close quarters, and the seamy side of it in preference to the other ; that his imagination was powerfully affected by the war of 1870 ; and that he knew from within the manners and customs of the French "Whitehall," the official and the private life of its denizens. In a somewhat narrow field of observation nothing escaped his eye. He had a marvellous gift of describing what he saw in the ordinary course of life in few words so as to condense a whole novel into five or six pages, and make his characters live not only by what they say but also by what they leave unsaid.

He was born and brought up in Normandy, educated at Yvetot and Rouen. He knew the peasants and the bourgeois, and he knew the greatest Norman of them all, for Flaubert was a friend of his family and became his master in the literary art. Maupassant was twenty when the Franco-Prussian war broke out, and as he took

part in it himself, he could not fail to have his mind stored with anecdotes, some tragic, some burlesque, which he would afterwards turn to good account. For some ten years he was a clerk in a Government office, first in the Ministry of Marine and then in the Ministry of Public Instruction, with light duties which allowed him to publish from 1880 to 1891 five long novels and twenty volumes of short stories.

Physically, Maupassant was of powerful, athletic build. Mentally, he was, like one of his own creations, the novelist Lamarthe, "armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes et les gestes avec la précision d'un appareil photographique." Suddenly, in the height of his great powers, he was afflicted by insanity and, after some years of mental twilight, died at the age of forty-three.

R. L. G. R.

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

A Robert Pinchon.

DEPUIS son entrée en France avec l'armée d'invasion, Walter Schnaffs se jugeait le plus malheureux des hommes. Il était gros, marchait avec peine, soufflait beaucoup et souffrait affreusement des pieds, qu'il avait fort plats et fort gras. Il était en outre pacifique et bienveillant, nullement magnanime ou sanguinaire, père de quatre enfants qu'il adorait et marié avec une jeune femme blonde, dont il regrettait désespérément chaque soir les tendresses, les petits soins et les baisers. Il aimait se lever tard et se coucher tôt, manger lentement de bonnes choses et boire de la bière dans les brasseries. Il songeait en outre que tout ce qui est doux dans l'existence disparaît avec la vie ; et il gardait au cœur une haine épouvantable, instinctive et raisonnée en même temps, pour les canons, les fusils, les revolvers et les sabres, mais surtout pour les baïonnettes, se sentant incapable de manœuvrer assez vivement cette arme rapide pour défendre son gros ventre.

Et, quand il se couchait sur la terre, la nuit venue, roulé dans son manteau à côté des camarades qui ronflaient, il pensait longuement aux siens laissés là-bas et aux dangers semés sur sa route : « S'il était tué, que

deviendraient les petits ? Qui donc les nourrirait et les élèverait ? A l'heure même, ils n'étaient pas riches, malgré les dettes qu'il avait contractées en partant pour leur laisser quelque argent. » Et Walter Schnaffs pleurait quelquefois.

Au commencement des batailles il se sentait dans les jambes de telles faiblesses qu'il se serait laissé tomber, s'il n'avait songé que toute l'armée lui passerait sur le corps. Le sifflement des balles hérissait le poil sur sa peau.

Depuis des mois il vivait ainsi dans la terreur et dans l'angoisse.

Son corps d'armée s'avançait vers la Normandie, et fut un jour envoyé en reconnaissance avec un faible détachement qui devait simplement explorer une partie du pays et se replier ensuite. Tout semblait calme dans la campagne ; rien n'indiquait une résistance préparée.

Or, les Prussiens descendaient avec tranquillité dans une petite vallée que coupaient des ravins profonds, quand une fusillade violente les arrêta net, jetant bas une vingtaine des leurs ; et une troupe de francs-tireurs, sortant brusquement d'un petit bois grand comme la main, s'élança en avant, la baïonnette au fusil.

Walter Schnaffs demeura d'abord immobile, tellement surpris et éperdu qu'il ne pensait même pas à fuir. Puis un désir fou de détaler le saisit ; mais il songea aussitôt qu'il courait comme une tortue en comparaison des maigres Français qui arrivaient en bondissant comme un troupeau de chèvres. Alors, apercevant à six pas devant lui un large fossé plein de broussailles couvertes de feuilles sèches, il y sauta à pieds joints sans songer même à la profondeur, comme on saute d'un pont dans une rivière.

Il passa, à la façon d'une flèche, à travers une couche épaisse de lianes et de ronces aiguës qui lui déchirèrent

la face et les mains, et il tomba lourdement assis sur un lit de pierres.

Levant aussitôt les yeux, il vit le ciel par le trou qu'il avait fait. Ce trou révélateur le pouvait dénoncer, et il se traîna avec précaution, à quatre pattes, au fond de cette ornière, sous le toit de branchages enlacés, allant le plus vite possible, en s'éloignant du lieu de combat. Puis il s'arrêta et s'assit de nouveau, tapi comme un lièvre au milieu des hautes herbes sèches.

Il entendit pendant quelque temps encore des détonations, des cris et des plaintes. Puis les clameurs de la lutte s'affaiblirent, cessèrent. Tout redevint muet et calme.

Soudain quelque chose remua contre lui. Il eut un sursaut épouvantable. C'était un petit oiseau qui, s'étant posé sur une branche, agitait des feuilles mortes. Pendant près d'une heure, le cœur de Walter Schnaffs en battit à grands coups pressés.

La nuit venait, emplissant d'ombre le ravin. Et le soldat se mit à songer. Qu'allait-il faire ? Qu'allait-il devenir ? Rejoindre son armée ?... Mais comment ? Mais par où ? Et il lui faudrait recommencer l'horrible vie d'angoisses, d'épouvantes, de fatigues et de souffrances qu'il menait depuis le commencement de la guerre ! Non ! Il ne se sentait plus ce courage. Il n'aurait plus l'énergie qu'il fallait pour supporter les marches et affronter les dangers de toutes les minutes.

Mais que faire ? Il ne pouvait rester dans ce ravin et s'y cacher jusqu'à la fin des hostilités. Non, certes. S'il n'avait pas fallu manger, cette perspective ne l'aurait pas trop atterré ; mais il fallait manger, manger tous les jours.

Et il se trouvait ainsi tout seul, en armes, en uniforme, sur le territoire ennemi, loin de ceux qui le pouvaient défendre. Des frissons lui couraient sur la peau.

Soudain il pensa : « Si seulement j'étais prisonnier ! » Et son cœur frémit de désir, d'un désir violent, immodéré, d'être prisonnier des Français. Prisonnier ! Il serait sauvé, nourri, logé, à l'abri des balles et des sabres, sans appréhension possible, dans une bonne prison bien gardée. Prisonnier ! Quel rêve !

Et sa résolution fut prise immédiatement :

— Je vais me constituer prisonnier.

Il se leva, résolu à exécuter ce projet sans tarder d'une minute. Mais il demeura immobile, assailli soudain par des réflexions fâcheuses et par des terreurs nouvelles.

Où allait-il se constituer prisonnier ? Comment ? De quel côté ? Et des images affreuses, des images de mort, se précipitèrent dans son âme.

Il allait courir des dangers terribles en s'aventurant seul, avec son casque à pointe, par la campagne.

S'il rencontrait des paysans ? Ces paysans, voyant un Prussien perdu, un Prussien sans défense, le tueraient comme un chien errant ! Ils le massacreraient avec leurs fourches, leurs pioches, leurs faux, leurs pelles ! Ils en feraient une bouillie, une pâtée, avec l'acharnement des vaincus exaspérés.

S'il rencontrait des francs-tireurs ? Ces francs-tireurs, des enragés sans loi ni discipline, le fusilleraient pour s'amuser, pour passer une heure, histoire de rire en voyant sa tête. Et il se croyait déjà appuyé contre un mur en face de douze canons de fusils, dont les petits trous ronds et noirs semblaient le regarder.

S'il rencontrait l'armée française elle-même ? Les hommes d'avant-garde le prendraient pour un éclaireur, pour quelque hardi et malin troupier parti seul en reconnaissance, et ils lui tireraient dessus. Et il entendait déjà les détonations irrégulières des soldats couchés dans les broussailles, tandis que lui, debout au milieu d'un

champ, s'affaissait, troué comme une écumoire par les balles qu'il sentait entrer dans sa chair.

Il se rassit, désespéré. Sa situation lui paraissait sans issue.

La nuit était tout à fait venue, la nuit muette et noire. Il ne bougeait plus, tressaillant à tous les bruits inconnus et légers qui passent dans les ténèbres. Un lapin, tapant du cul au bord d'un terrier, faillit faire s'enfuir Walter Schnaffs. Les cris des chouettes lui déchiraient l'âme, le traversant de peurs soudaines, douloureuses comme des blessures. Il écarquillait ses gros yeux pour tâcher de voir dans l'ombre ; et il s'imaginait à tout moment entendre marcher près de lui.

Après d'interminables heures et des angoisses de damné, il aperçut, à travers son plafond de branchages, le ciel qui devenait clair. Alors, un soulagement immense le pénétra ; ses membres se détendirent, reposés soudain ; son cœur s'apaisa ; ses yeux se fermèrent. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, le soleil lui parut arrivé à peu près au milieu du ciel ; il devait être midi. Aucun bruit ne troublait la paix morne des champs ; et Walter Schnaffs s'aperçut qu'il était atteint d'une faim aiguë.

Il bâillait, la bouche humide à la pensée du saucisson, du bon saucisson des soldats ; et son estomac lui faisait mal.

Il se leva, fit quelques pas, sentit que ses jambes étaient faibles, et se rassit pour réfléchir. Pendant deux ou trois heures encore, il établit le pour et le contre, changeant à tout moment de résolution, combattu, malheureux, tiraillé par les raisons les plus contraires.

Une idée lui parut enfin logique et pratique, c'était de guetter le passage d'un villageois seul, sans armes, et

sans outils de travail dangereux, de courir au-devant de lui et de se remettre en ses mains en lui faisant bien comprendre qu'il se rendait.

Alors il ôta son casque, dont la pointe le pouvait trahir, et il sortit sa tête au bord de son trou, avec des précautions infinies.

Aucun être isolé ne se montrait à l'horizon. Là-bas à gauche, il apercevait, au bout des arbres d'une avenue, un grand château flanqué de tourelles.

Il attendit jusqu'au soir, souffrant affreusement, ne voyant rien que des vols de corbeaux, n'entendant rien que les plaintes sourdes de ses entrailles.

Et la nuit encore tomba sur lui.

Il s'allongea au fond de sa retraite et il s'endormit d'un sommeil fiévreux, hanté de cauchemars, d'un sommeil d'homme affamé.

L'aurore se leva de nouveau sur sa tête. Il se remit en observation. Mais la campagne restait vide comme la veille ; et une peur nouvelle entrait dans l'esprit de Walter Schnaffs, la peur de mourir de faim ! Il se voyait étendu au fond de son trou, sur le dos, les deux yeux fermés. Puis des bêtes, des petites bêtes de toute sorte s'approchaient de son cadavre et se mettaient à le manger, l'attaquant partout à la fois, se glissant sous ses vêtements pour mordre sa peau froide. Et un grand corbeau lui piquait les yeux de son bec effilé.

Alors, il devint fou, s'imaginant qu'il allait s'évanouir de faiblesse et ne plus pouvoir marcher. Et déjà, il s'apprêtait à s'élancer vers le village, résolu à tout oser, à tout braver, quand il aperçut trois paysans qui s'en allaient aux champs avec leurs fourches sur l'épaule, et il se replongea dans sa cachette.

Mais, dès que le soir obscurcit la plaine, il sortit lentement du fossé, et se mit en route, courbé, craintif, le cœur battant, vers le château lointain, préférant entrer

là dedans plutôt qu'au village qui lui semblait redoutable comme une tanière pleine de tigres.

Les fenêtres d'en bas brillaient. Une d'elles était même ouverte ; et une forte odeur de viande cuite s'en échappait, une odeur qui pénétra brusquement dans le nez et jusqu'au fond du ventre de Walter Schnaffs, qui le crispa, le fit haleter, l'attirant irrésistiblement, lui jetant au cœur une audace désespérée.

Et brusquement, sans réfléchir, il apparut, casqué, dans le cadre de la fenêtre.

Huit domestiques dînaient autour d'une grande table. Mais soudain une bonne demeura béante, laissant tomber son verre, les yeux fixes. Tous les regards suivirent le sien !

On aperçut l'ennemi !

Seigneur ! les Prussiens attaquaient le château !...

Ce fut d'abord un cri, un seul cri, fait de huit cris poussés sur huit tons différents, un cri d'épouvante horrible, puis une levée tumultueuse, une bousculade, mêlée, une fuite éperdue vers la porte du fond. Les chaises tombaient, les hommes renversaient les femmes et passaient dessus. En deux secondes, la pièce fut vide, abandonnée, avec la table couverte de mangeaille en face de Walter Schnaffs stupéfait, toujours debout dans sa fenêtre.

Après quelques instants d'hésitation, il enjamba le mur d'appui et s'avança vers les assiettes. Sa faim exaspérée le faisait trembler comme un fiévreux : mais une terreur le retenait, le paralysait encore. Il écouta. Toute la maison semblait frémir ; des portes se fermaient, des pas rapides couraient sur le plancher de dessus. Le Prussien inquiet tendait l'oreille à ces confuses rumeurs ; puis il entendit des bruits sourds comme si des corps fussent tombés dans la terre molle, au pied des murs, des corps humains sautant du premier étage.

Puis tout mouvement, toute agitation cessèrent, et le grand château devint silencieux comme un tombeau.

Walter Schnaffs s'assit devant une assiette restée intacte, et il se mit à manger. Il mangeait par grandes bouchées comme s'il eût craint d'être interrompu trop tôt, de n'en pouvoir engloutir assez. Il jetait à deux mains les morceaux dans sa bouche ouverte comme une trappe ; et des paquets de nourriture lui descendaient coup sur coup dans l'estomac, gonflant sa gorge en passant. Parfois, il s'interrompait, prêt à crever à la façon d'un tuyau trop plein. Il prenait à la cruche au cidre et se déblayait l'œsophage comme on lave un conduit bouché.

Il vida toutes les assiettes, tous les plats et toutes les bouteilles ; puis, saoul de liquide et de mangeaille, abruti, rouge, secoué par des hoquets, l'esprit troublé et la bouche grasse, il déboutonna son uniforme pour souffler, incapable d'ailleurs de faire un pas. Ses yeux se fermaient, ses idées s'engourdissaient ; il posa son front pesant dans ses bras croisés sur la table, et il perdit doucement la notion des choses et des faits.

Le dernier croissant éclairait vaguement l'horizon au-dessus des arbres du parc. C'était l'heure froide qui précède le jour.

Des ombres glissaient dans les fourrés, nombreuses et muettes ; et parfois, un rayon de lune faisait reluire dans l'ombre une pointe d'acier.

Le château tranquille dressait sa grande silhouette noire. Deux fenêtres seules brillaient encore au rez-de-chaussée.

Soudain, une voix tonnante hurla :

— En avant ! nom d'un nom ! à l'assaut ! mes enfants !

Alors, en un instant, les portes, les contrevents et les vitres s'enfoncèrent sous un flot d'hommes qui

s'élança, brisa, creva tout, envahit la maison. En un instant cinquante soldats armés jusqu'aux cheveux, bondirent dans la cuisine où reposait pacifiquement Walter Schnaffs, et, lui posant sur la poitrine cinquante fusils chargés, le culbutèrent, le roulèrent, le saisirent, le lièrent des pieds à la tête.

Il haletait d'ahurissement, trop abruti pour comprendre, battu, crossé et fou de peur.

Et tout d'un coup, un gros militaire chamarré d'or lui planta son pied sur le ventre en vociférant :

— Vous êtes mon prisonnier, rendez-vous !

Le Prussien n'entendit que ce seul mot « prisonnier », et il gémit :

— *Ya, ya, ya.*

Il fut relevé, ficelé sur une chaise, et examiné avec une vive curiosité par ses vainqueurs qui soufflaient comme des baleines. Plusieurs s'assirent, n'en pouvant plus d'émotion et de fatigue.

Il souriait, lui, il souriait maintenant, sûr d'être enfin prisonnier !

Un autre officier entra et prononça :

— Mon colonel, les ennemis se sont enfuis ; plusieurs semblent avoir été blessés. Nous restons maîtres de la place.

Le gros militaire qui s'essuyait le front vociféra :

— Victoire !

Et il écrivit sur un petit agenda de commerce tiré de sa poche :

« Après une lutte acharnée, les Prussiens ont dû battre en retraite, emportant leurs morts et leurs blessés, qu'on évalue à cinquante hommes hors de combat. Plusieurs sont restés entre nos mains. »

Le jeune officier reprit :

— Quelles dispositions dois-je prendre, mon colonel ?

Le colonel répondit :

— Nous allons nous replier pour éviter un retour offensif avec de l'artillerie et des forces supérieures.

Et il donna l'ordre de repartir.

La colonne se reforma dans l'ombre, sous les murs du château, et se mit en mouvement, enveloppant de partout Walter Schnaffs garrotté, tenu par six guerriers le revolver au poing.

Des reconnaissances furent envoyées pour éclairer la route. On avançait avec prudence, faisant halte de temps en temps.

Au jour levant, on arrivait à la sous-préfecture de la Roche-Oysel, dont la garde nationale avait accompli ce fait d'armes.

La population anxieuse et surexcitée attendait. Quand on aperçut le casque du prisonnier, des clameurs formidables éclatèrent. Les femmes levaient les bras ; des vieilles pleuraient ; un aïeul lança sa béquille au Prussien et blessa le nez d'un de ses gardiens.

Le colonel hurlait :

— Veillez à la sûreté du captif.

On parvint enfin à la maison de ville. La prison fut ouverte, et Walter Schnaffs jeté dedans, libre de liens. Deux cents hommes en armes montèrent la garde autour du bâtiment.

Alors, malgré les symptômes d'indigestion qui le tourmentaient depuis quelque temps, le Prussien, fou de joie, se mit à danser éperdument, en levant les bras et les jambes, à danser en poussant des cris frénétiques, jusqu'au moment où il tomba, épuisé, au pied d'un mur.

Il était prisonnier ! Sauvé !

C'est ainsi que le château de Champignet fut repris à l'ennemi après six heures seulement d'occupation.

Le colonel Ratier, marchand de drap, qui enleva cette affaire à la tête des gardes nationaux de la Roche-Oysel, fut décoré.

Notes

page 9.

disparaît avec la vie = " disappears together with life," *i.e.* is lost when life is lost.

la nuit venue : absolute use of the past participle = " when night had come."

là-bas : a vague term = " away there," *i.e.* in Germany.

page 11.

qui le pouvaient défendre. The unusual position of *le* is an elegance permissible with *pouvoir* ; *cp.* (p. 14) *le* **pouvait** *trahir.*

page 17.

armés jusqu'aux cheveux : a playful variant of the usual expression, *armés jusqu'aux dents.*

page 18.

qui enleva cette affaire. *Enlever* is ironical because of its two-fold associations : *enlever une ville,* " to capture a town by assault " ; *enlever une commande,* " to book an order." The hero Ratier was *colonel* in the Garde Nationale and *marchand de drap* in private life, so that *enlever une affaire* may refer to either of his activities.

Questions

Walter Schnaffs avait-il l'âme guerrière ? Quel âge lui donnez-vous ? Comment était-il physiquement ? Quel était son caractère ? Avait-il l'esprit de famille ?

Pourquoi vivait-il depuis des mois dans la terreur et dans l'angoisse ?

Que fit-il en voyant les francs-tireurs sortir du petit bois ?

Combien de temps est-il resté dans sa cachette ?

Pourquoi en est-il sorti ?

Pourquoi ne pouvait-il pas rejoindre son armée ?

Pourquoi ne pouvait-il pas se constituer prisonnier ? Quels dangers aurait-il courus ?

Pourquoi se mit-il en route vers le château ?
Qu'arriva-t-il quand Schnaffs apparut, casqué, dans le cadre de la fenêtre ?
A-t-il fait un bon repas ?
Combien de temps est-il resté au château ? Que se passait-il dehors pendant qu'il dormait ?
Qui est venu après lui dans la cuisine ?
Que pensez-vous du communiqué officiel de la bataille de Champignet ?
Walter Schnaffs a-t-il été bien reçu à la Roche-Oysel ?
Quelles étaient les intentions de l'aïeul ?
Quels étaient les sentiments de Walter Schnaffs en prison ?
L'aventure de Walter Schnaffs vous paraît-elle vraisemblable ? Sinon, quelles invraisemblances y avez-vous remarquées ?

LES PRISONNIERS

AUCUN bruit dans la forêt que le frémissement léger de la neige tombant sur les arbres. Elle tombait depuis midi, une petite neige fine qui poudrait les branches d'une mousse glacée qui jetait sur les feuilles mortes des fourrés un léger toit d'argent, étendait par les chemins un immense tapis moelleux et blanc, et qui épaississait le silence illimité de cet océan d'arbres.

Devant la porte de la maison forestière, une jeune femme, les bras nus, cassait du bois à coups de hache sur une pierre. Elle était grande, mince et forte, une fille des forêts, fille et femme de forestiers.

Une voix cria de l'intérieur de la maison :

— Nous sommes seules, ce soir, Berthine, faut rentrer, v'là la nuit, y a p't-être ben des Prussiens et des loups qui rôdent.

La bûcheronne répondit en fendant une souche à grands coups qui redressaient sa poitrine à chaque mouvement pour lever les bras.

— J'ai fini, m'man. Me v'là, me v'là, y a pas de crainte ; il fait encore jour.

Puis elle rapporta ses fagots et ses bûches et les entassa le long de la cheminée, ressortit pour fermer les auvents, d'énormes auvents en cœur de chêne, et rentrée enfin, elle poussa les lourds verrous de la porte.

Sa mère filait auprès du feu, une vieille ridée que l'âge avait rendue craintive :

— J'aime pas, dit-elle, quand le père est dehors. Deux femmes, ça n'est pas fort.

La jeune répondit :

— Oh ! je tuerais ben un loup ou un Prussien tout de même.

Et elle montrait de l'œil un gros revolver suspendu au-dessus de l'âtre.

Son homme avait été incorporé dans l'armée au commencement de l'invasion prussienne, et les deux femmes étaient demeurées seules avec le père, le vieux garde Nicolas Pichon, dit l'Échasse, qui avait refusé obstinément de quitter sa demeure pour rentrer à la ville.

La ville prochaine, c'était Rethel, ancienne place forte perchée sur un rocher. On y était patriote, et les bourgeois avaient décidé de résister aux envahisseurs, de s'enfermer chez eux et de soutenir un siège selon la tradition de la cité. Deux fois déjà, sous Henri IV et Louis XIV, les habitants de Rethel s'étaient illustrés par des défenses héroïques. Ils en feraient autant cette fois, ventrebleu ! ou bien on les brûlerait dans leurs murs.

Donc, ils avaient acheté des canons et des fusils, équipé une milice, formé des bataillons et des compagnies, et ils s'exerçaient tout le jour sur la place d'Armes. Tous, boulangers, épiciers, bouchers, notaires, avoués, menuisiers, libraires, pharmaciens eux-mêmes manœuvraient à tour de rôle, à des heures régulières, sous les ordres de M. Lavigne, ancien sous-officier de dragons, aujourd'hui mercier, ayant épousé la fille et hérité de la boutique de M. Ravaudan, l'aîné.

Il avait pris le grade de commandant-major de la place, et tous les jeunes hommes étant partis à l'armée, il avait enrégimenté tous les autres qui s'entraînaient pour la résistance. Les gros n'allaient plus par les rues

qu'au pas gymnastique pour fondre leur graisse et prolonger leur haleine, les faibles portaient des fardeaux pour fortifier leurs muscles.

Et on attendait les Prussiens. Mais les Prussiens ne paraissaient pas. Ils n'étaient pas loin, cependant ; car deux fois déjà leurs éclaireurs avaient poussé à travers bois jusqu'à la maison forestière de Nicolas Pichon, dit l'Échasse.

Le vieux garde, qui courait comme un renard, était venu prévenir la ville. On avait pointé les canons, mais l'ennemi ne s'était point montré.

Le logis de l'Échasse servait de poste avancé dans la forêt d'Aveline. L'homme, deux fois par semaine, allait aux provisions et apportait aux bourgeois citadins des nouvelles de la campagne.

Il était parti ce jour-là pour annoncer qu'un petit détachement d'infanterie allemande s'était arrêté chez lui l'avant-veille, vers deux heures de l'après-midi, puis était reparti presque aussitôt. Le sous-officier qui commandait parlait français.

Quand il s'en allait ainsi, le vieux, il emmenait ses deux chiens, deux molosses à gueule de lion, par crainte des loups qui commençaient à devenir féroces, et il laissait ses deux femmes en leur recommandant de se barricader dans la maison dès que la nuit approcherait.

La jeune n'avait peur de rien, mais la vieille tremblait toujours et répétait :

— Ça finira mal, tout ça, vous verrez que ça finira mal.

Ce soir-là, elle était encore plus inquiète que de coutume :

— Sais-tu à quelle heure rentrera le père ? dit-elle.

— Oh ! pas avant onze heures, pour sûr. Quand il dîne chez le commandant, il rentre toujours tard.

Et elle accrochait sa marmite sur le feu pour faire la

soupe, quand elle cessa de remuer, écoutant un bruit vague qui lui était venu par le tuyau de la cheminée.

Elle murmura :

— V'là qu'on marche dans le bois, il y a ben sept-huit hommes, au moins.

La mère, effarée, arrêta son rouet en balbutiant :

— Oh ! mon Dieu ! et le père qu'est pas là !

Elle n'avait point fini de parler que des coups violents firent trembler la porte.

Comme les femmes ne répondaient point, une voix forte et gutturale cria :

— Oufrez !

Puis, après un silence, la même voix reprit :

— Oufrez ou che gasse la borte !

Alors Berthine glissa dans la poche de sa jupe le gros revolver de la cheminée, puis, étant venue coller son oreille contre l'huis, elle demanda :

— Qui êtes-vous ?

La voix répondit :

— Che suis le tétachement de l'autre chour.

La jeune femme reprit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Che suis berdu tepuis ce matin, tans le pois, avec mon tétachement. Oufrez ou che gasse la borte.

La forestière n'avait pas le choix ; elle fit glisser vivement le gros verrou, puis tirant le lourd battant, elle aperçut dans l'ombre pâle des neiges, six hommes, six soldats prussiens, les mêmes qui étaient venus la veille. Elle prononça d'un ton résolu :

— Qu'est-ce que vous venez faire à cette heure-ci ?

Le sous-officier répéta :

— Che suis berdu, tout à fait berdu, ché regonnu la maison. Che n'ai rien manché tepuis ce matin, mon tétachement non blus.

Berthine déclara :

— C'est que je suis toute seule avec maman, ce soir.

Le soldat, qui paraissait un brave homme, répondit :

— Ça ne fait rien. Che ne ferai bas de mal, mais fous nous ferez à mancher. Nous dombons te faim et te fatigue.

La forestière se recula :

— Entrez, dit-elle.

Ils entrèrent, poudrés de neige, portant sur leurs casques une sorte de crème mousseuse qui les faisait ressembler à des meringues, et ils paraissaient las, exténués.

La jeune femme montra les bancs de bois des deux côtés de la grande table.

— Asseyez-vous, dit-elle, je vais vous faire de la soupe. C'est vrai que vous avez l'air rendus.

Puis elle referma les verrous de la porte.

Elle remit de l'eau dans la marmite, y jeta de nouveau du beurre et des pommes de terre, puis décrochant un morceau de lard pendu dans la cheminée, elle en coupa la moitié qu'elle plongea dans le bouillon.

Les six hommes suivaient de l'œil tous ses mouvements avec une faim éveillée dans leurs yeux. Ils avaient posé leurs fusils et leurs casques dans un coin, et ils attendaient, sages comme des enfants sur les bancs d'une école.

La mère s'était remise à filer en jetant à tout moment des regards éperdus sur les soldats envahisseurs. On n'entendait rien autre chose que le ronflement léger du rouet et le crépitement du feu et le murmure de l'eau qui s'échauffait.

Mais soudain un bruit étrange les fit tous tressaillir, quelque chose comme un souffle rauque poussé sous la porte, un souffle de bête, fort et ronflant.

Le sous-officier allemand avait fait un bond vers les fusils. La forestière l'arrêta d'un geste, et souriante :

— C'est les loups, dit-elle. Ils sont comme vous, ils rôdent et ils ont faim.

L'homme incrédule voulut voir, et sitôt que le battant fut ouvert, il aperçut deux grandes bêtes grises qui s'enfuyaient d'un trot rapide et allongé.

Il revint s'asseoir en murmurant :

— Che n'aurais pas gru.

Et il attendit que sa pâtée fût prête.

Ils la mangèrent voracement, avec des bouches fendues jusqu'aux oreilles pour en avaler davantage, des yeux ronds s'ouvrant en même temps que les mâchoires, et des bruits de gorge pareils à des glouglous de gouttières.

Les deux femmes, muettes, regardaient les rapides mouvements des grandes barbes rouges ; et les pommes de terre avaient l'air de s'enfoncer dans ces toisons mouvantes.

Mais comme ils avaient soif, la forestière descendit à la cave leur tirer du cidre. Elle y resta longtemps ; c'était un petit caveau voûté qui, pendant la révolution, avait servi de prison et de cachette, disait-on. On y parvenait au moyen d'un étroit escalier tournant fermé par une trappe au fond de la cuisine.

Quand Berthine reparut, elle riait, elle riait toute seule, d'un air sournois. Et elle donna aux Allemands sa cruche de boisson.

Puis elle soupa aussi, avec sa mère, à l'autre bout de la cuisine.

Les soldats avaient fini de manger, et ils s'endormaient tous les six, autour de la table. De temps en temps un front tombait sur la planche avec un bruit sourd, puis l'homme, réveillé brusquement, se redressait.

Berthine dit au sous-officier :

— Couchez-vous devant le feu, pardi, il y a bien d'la

place pour six. Moi, je grimpe à ma chambre avec maman.

Et les deux femmes montèrent au premier étage. On les entendit fermer leur porte à clef, marcher quelque temps ; puis elles ne firent plus aucun bruit.

Les Prussiens s'étendirent sur le pavé, les pieds au feu, la tête supportée par leurs manteaux roulés, et ils ronflèrent bientôt tous les six sur six tons divers, aigus ou sonores, mais continus et formidables.

Ils dormaient certes depuis longtemps déjà quand un coup de feu retentit, si fort, qu'on l'aurait cru tiré contre les murs de la maison. Les soldats se dressèrent aussitôt. Mais deux nouvelles détonations éclatèrent, suivies de trois autres encore.

La porte du premier s'ouvrit brusquement, et la forestière parut, nu-pieds, en chemise, en jupon court, une chandelle à la main, l'air affolé. Elle balbutia :

— V'là les Français, ils sont au moins deux cents. S'ils vous trouvent ici, ils vont brûler la maison. Descendez dans la cave bien vite, et faites pas de bruit. Si vous faites du bruit, nous sommes perdus.

Le sous-officier, effaré, murmura :

— Che feux pien, che feux pien. Par où faut-il tescendre ?

La jeune femme souleva avec précipitation la trappe étroite et carrée, et les six hommes disparurent par le petit escalier tournant, s'enfonçant dans le sol l'un après l'autre, à reculons, pour bien tâter les marches du pied.

Mais quand la pointe du dernier casque eut disparu, Berthine rabattant la lourde planche de chêne, épaisse comme un mur, dure comme de l'acier, maintenue par des charnières et une serrure de cachot, donna deux longs tours de clef, puis elle se mit à rire, d'un rire muet et ravi, avec une envie folle de danser sur la tête de ses prisonniers.

Ils ne faisaient aucun bruit, enfermés là dedans comme dans une boîte solide, une boîte de pierre, ne recevant que l'air d'un soupirail garni de barres de fer.

Berthine aussitôt ralluma son feu, remit dessus sa marmite, et refit de la soupe en murmurant :

— Le père s'ra fatigué cette nuit.

Puis elle s'assit et attendit. Seul, le balancier sonore de l'horloge promenait dans le silence son tic tac régulier.

De temps en temps la jeune femme jetait un regard sur le cadran, un regard impatient qui semblait dire : « Ça ne va pas vite. »

Mais bientôt il lui sembla qu'on murmurait sous ses pieds. Des paroles basses, confuses lui parvenaient à travers la voûte maçonnée de la cave. Les Prussiens commençaient à deviner sa ruse, et bientôt le sous-officier remonta le petit escalier et vint heurter du poing la trappe. Il cria de nouveau :

— Oufrez.

Elle se leva, s'approcha et, imitant son accent :

— Qu'est-ce que fous foulez ?

— Oufrez.

— Che n'oufre pas.

L'homme se fâchait.

— Oufrez ou che gasse la borte.

Elle se mit à rire :

— Casse, mon bonhomme, casse, mon bonhomme !

Et il commença à frapper avec la crosse de son fusil contre la trappe de chêne, fermée sur sa tête. Mais elle aurait résisté à des coups de catapulte.

La forestière l'entendit redescendre. Puis les soldats vinrent, l'un après l'autre, essayer leur force, et inspecter la fermeture. Mais, jugeant sans doute leurs tentatives inutiles, ils redescendirent tous dans la cave et recommencèrent à parler entre eux.

La jeune femme les écoutait, puis elle alla ouvrir la porte du dehors et elle tendit l'oreille dans la nuit.

Un aboiement lointain lui parvint. Elle se mit à siffler comme aurait fait un chasseur, et, presque aussitôt, deux énormes chiens surgirent dans l'ombre et bondirent sur elle en gambadant. Elle les saisit par le cou et les maintint pour les empêcher de courir. Puis elle cria de toute sa force :

— Ohé père !

Une voix répondit, très éloignée encore :

— Ohé Berthine !

Elle attendit quelques secondes, puis reprit :

— Ohé père !

La voix plus proche répéta :

— Ohé Berthine !

La forestière reprit :

— Passe pas devant le soupirail. Y a des Prussiens dans la cave.

Et brusquement la grande silhouette de l'homme se dessina sur la gauche, arrêtée entre deux troncs d'arbres.

Il demanda, inquiet :

— Des Prussiens dans la cave. Qué qui font ?

La jeune femme se mit à rire :

— C'est ceux d'hier. Ils s'étaient perdus dans la forêt, je les ai mis au frais dans la cave.

Et elle conta l'aventure, comment elle les avait effrayés avec des coups de revolver et enfermés dans le caveau.

Le vieux toujours grave demanda :

— Qué que tu veux que j'en fassions à c't' heure ?

Elle répondit :

— Va querir M. Lavigne avec sa troupe. Il les fera prisonniers. C'est lui qui sera content.

Et le père Pichon sourit :

— C'est vrai qu'i sera content.

Sa fille reprit :

— T'as de la soupe, mange-la vite et pi repars.

Le vieux garde s'attabla, et se mit à manger la soupe après avoir posé par terre deux assiettes pleines pour ses chiens.

Les Prussiens, entendant parler, s'étaient tus.

L'Échasse repartit un quart d'heure plus tard. Et Berthine, la tête dans ses mains, attendit.

Les prisonniers recommençaient à s'agiter. Ils criaient maintenant, appelaient, battaient sans cesse de coups de crosse furieux la trappe inébranlable.

Puis ils se mirent à tirer des coups de fusil par le soupirail, espérant sans doute être entendus si quelque détachement allemand passait dans les environs.

La forestière ne remuait plus ; mais tout ce bruit l'énervait, l'irritait. Une colère méchante s'éveillait en elle ; elle eût voulu les assassiner, les gueux, pour les faire taire.

Puis, son impatience grandissant, elle se mit à regarder l'horloge, à compter les minutes.

Le père était parti depuis une heure et demie. Il avait atteint la ville maintenant. Elle croyait le voir. Il racontait la chose à M. Lavigne, qui pâlissait d'émotion et sonnait sa bonne pour avoir son uniforme et ses armes. Elle entendait, lui semblait-il, le tambour courant par les rues. Les têtes effarées apparaissaient aux fenêtres. Les soldats-citoyens sortaient de leurs maisons, à peine vêtus, essoufflés, bouclant leurs ceinturons, et partaient, au pas gymnastique, vers la maison du commandant.

Puis la troupe, l'Échasse en tête, se mettait en marche, dans la nuit, dans la neige, vers la forêt.

Elle regardait l'horloge. « Ils peuvent être ici dans une heure. »

Une impatience nerveuse l'envahissait. Les minutes lui paraissaient interminables. Comme c'était long !

Enfin, le temps qu'elle avait fixé pour leur arrivée fut marqué par l'aiguille.

Et elle ouvrit de nouveau la porte, pour les écouter venir. Elle aperçut une ombre marchant avec précaution. Elle eut peur, poussa un cri. C'était son père.

Il dit :

— Ils m'envoient pour voir s'il n'y a rien de changé.

— Non, rien.

Alors, il lança à son tour, dans la nuit, un coup de sifflet strident et prolongé. Et, bientôt, on vit une chose brune qui s'en venait, sous les arbres, lentement : l'avant-garde composée de dix hommes.

L'Échasse répétait à tout instant :

— Passez pas devant le soupirail.

Et les premiers arrivés montraient aux nouveaux venus le soupirail redouté.

Enfin le gros de la troupe se montra, en tout deux cents hommes, portant chacun deux cents cartouches.

M. Lavigne, agité, frémissant, les disposa de façon à cerner de partout la maison en laissant un large espace libre devant le petit trou noir, au ras du sol, par où la cave prenait de l'air.

Puis il entra dans l'habitation et s'informa de la force et de l'attitude de l'ennemi, devenu tellement muet qu'on aurait pu le croire disparu, évanoui, envolé par le soupirail.

M. Lavigne frappa du pied la trappe et appela :

— Monsieur l'officier prussien ?

L'Allemand ne répondit pas.

Le commandant reprit :

— Monsieur l'officier prussien ?

Ce fut en vain. Pendant vingt minutes il somma cet officier silencieux de se rendre avec armes et bagages,

en lui promettant la vie sauve et les honneurs militaires pour lui et ses soldats. Mais il n'obtint aucun signe de consentement ou d'hostilité. La situation devenait difficile.

Les soldats-citoyens battaient la semelle dans la neige, se frappaient les épaules à grands coups de bras, comme font les cochers pour s'échauffer, et ils regardaient le soupirail avec une envie grandissante et puérile de passer devant.

Un d'eux, enfin, se hasarda, un nommé Potdevin qui était très souple. Il prit son élan et passa en courant comme un cerf. La tentative réussit. Les prisonniers semblaient morts.

Une voix cria :

— Y a personne.

Et un autre soldat traversa l'espace libre devant le trou dangereux. Alors ce fut un jeu. De minute en minute, un homme se lançant, passait d'une troupe dans l'autre comme font les enfants en jouant aux barres, et il lançait derrière lui des éclaboussures de neige tant il agitait vivement les pieds. On avait allumé, pour se chauffer, de grands feux de bois mort, et ce profil courant du garde national apparaissait illuminé dans un rapide voyage du camp de droite au camp de gauche.

Quelqu'un cria :

— A toi, Maloison.

Maloison était un gros boulanger dont le ventre donnait à rire aux camarades.

Il hésitait. On le blagua. Alors, prenant son parti il se mit en route, d'un petit pas gymnastique régulier et essoufflé, qui secouait sa forte bedaine.

Tout le détachement riait aux larmes. On criait pour l'encourager :

— Bravo, bravo Maloison !

Il arrivait environ aux deux tiers de son trajet quand

une flamme longue, rapide et rouge jaillit du soupirail. Une détonation retentit, et le vaste boulanger s'abattit sur le nez avec un cri épouvantable.

Personne ne s'élança pour le secourir. Alors on le vit se traîner à quatre pattes dans la neige en gémissant, et, quand il fut sorti du terrible passage, il s'évanouit.

Il avait une balle dans le gras de la cuisse, tout en haut.

Après la première surprise et la première épouvante, un nouveau rire s'éleva.

Mais le commandant Lavigne apparut sur le seuil de la maison forestière. Il venait d'arrêter son plan d'attaque. Il commanda d'une voix vibrante :

— Le zingueur Planchut et ses ouvriers.

Trois hommes s'approchèrent.

— Descellez les gouttières de la maison.

Et en un quart d'heure on eut apporté au commandant vingt mètres de gouttières.

Alors il fit pratiquer, avec mille précautions de prudence, un petit trou rond dans le bord de la trappe, et, organisant un conduit d'eau de la pompe à cette ouverture, il déclara d'un air enchanté :

— Nous allons offrir à boire à MM. les Allemands.

Un hurrah frénétique d'admiration éclata, suivi de hurlements de joie et de rires éperdus. Et le commandant organisa des pelotons de travail qui se relayeraient de cinq minutes en cinq minutes. Puis il commanda :

— Pompez.

Et le volant de fer ayant été mis en branle, un petit bruit glissa le long des tuyaux et tomba bientôt dans la cave, de marche en marche, avec un murmure de cascade, un murmure de rocher à poissons rouges.

On attendit.

Une heure s'écoula, puis deux, puis trois.

Le commandant, fiévreux, se promenait dans la cuisine, collant son oreille à terre de temps en temps, cherchant à deviner ce que faisait l'ennemi, se demandant s'il allait bientôt capituler.

Il s'agitait, maintenant, l'ennemi. On l'entendait remuer les barriques, parler, clapoter.

Puis, vers huit heures du matin, une voix sortit du soupirail :

— Che foulé parlé à m'onsieur l'officier français.

Lavigne répondit, de la fenêtre, sans avancer trop la tête :

— Vous rendez-vous ?

— Che me rends.

— Alors passez les fusils dehors.

Et on vit aussitôt une arme sortir du trou et tomber dans la neige, puis deux, trois, toutes les armes. Et la même voix déclara :

— Che n'ai blus. Tépêchez-fous. Che suis noyé.

Le commandant commanda :

— Cessez.

Le volant de la pompe retomba immobile.

Et, ayant empli la cuisine de soldats qui attendaient, l'arme au pied, il souleva lentement la trappe de chêne.

Quatre têtes apparurent trempées, quatre têtes blondes aux longs cheveux pâles, et on vit sortir, l'un après l'autre, les six Allemands grelottants, ruisselants, effarés.

Ils furent saisis et garrottés. Puis, comme on craignait une surprise on repartit tout de suite, en deux convois, l'un conduisant les prisonniers et l'autre conduisant Maloison sur un matelas posé sur des perches.

Ils rentrèrent triomphalement dans Rethel.

M. Lavigne fut décoré pour avoir capturé une avant-garde prussienne, et le gros boulanger eut la médaille militaire pour blessure reçue devant l'ennemi.

Notes

page 23.

ses deux femmes : *i.e. sa femme et sa fille,* "his two womenfolk."

page 24.

oufrez ou che gasse la borte = *ouvrez ou je casse la porte.* Germans are supposed to pronounce *d* as *t*, *j* as *ch*, *b* as *p*, *v* as *f*, and vice-versa. Hence the spellings here and elsewhere.

page 26.

voulut voir. The past historic of *vouloir* has often the force of "endeavoured to," "tried to"; here the sense is "decided to," "chose to."

page 27.

la porte du premier : *i.e. du premier étage.*
faites pas : popular and conversational for *ne faites pas.*

page 29.

j'en fassions. Use of the first person plural for singular is a common characteristic of French dialect speech.

page 32.

à toi ! = your turn !

page 33.

rocher à poissons rouges : the rock-work in a tank for goldfish.

page 34.

m'onsieur. The apostrophe serves to denote a Germanic lingering on the sound of *m.*

Questions

Quel temps fait-il au commencement de cette histoire ? Quelle heure est-il ?
Pourquoi les deux femmes sont-elles seules à la maison ? Où sont leurs maris ?
Laquelle des deux est la plus courageuse ?
Pourquoi avait-on appelé Pichon « l'Échasse » ?
Quelle sorte de soldats M. Lavigne avait-il sous ses ordres ?
Comment le logis de l'Échasse servait-il de poste avancé ?
Comment le sous-officier allemand avait-il pu reconnaître la maison forestière ?
Qu'est-ce qu'il « n'aurait pas cru » ?
Pourriez-vous décrire exactement la cave ? Y avait-il un soupirail ? Pourquoi la trappe était-elle « inébranlable » ?
Quelle idée Berthine a-t-elle eue dans la cave ? Pourquoi riait-elle ?
Quel était ce coup de feu qui « retentit, si fort qu'on l'aurait cru tiré contre les murs de la maison » ? Qui l'a tiré ? Était-ce un coup de fusil, ou un coup de revolver ?
Qu'est-ce que le garde forestier a trouvé en rentrant chez lui ?
Quand est-il reparti ? Où est-il allé ?
Que faisait Berthine pendant son absence ?
Est-il revenu tout seul ?
Qu'est-il arrivé à Maloison le boulanger ?
Quel était le stratagème du commandant Lavigne ? Ce stratagème a-t-il réussi ? Pourquoi n'a-t-on pas tiré sur les six Prussiens dans la cave ?
Qui a été décoré ? Qui aurait dû être décoré ?
Quelle est l'utilité du soupirail pour les besoins de cette histoire ?
Qu'y a-t-il d'invraisemblable dans les détails du récit ?

LA PEUR

A J.-K. Huysmans.

ON remonta sur le pont après dîner. Devant nous, la Méditerranée n'avait pas un frisson sur toute sa surface qu'une grande lune calme moirait. Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire : et, derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'œil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner.

— Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus : un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois :

— Vous dites, commandant, que vous avez eu peur ; je n'en crois rien. Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énergique n'a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux ; mais la peur, c'est autre chose.

Le commandant reprit en riant :

— Fichtre ! je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronzé prononça d'une voix lente :

— Permettez-moi de m'expliquer ! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

« Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie, l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

« Et pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu, en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois je me suis cru perdu, j'en ai pris

immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

« Mais la peur ce n'est pas cela.

« Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord ; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs. Chez les Orientaux la vie ne compte pour rien ; on est résigné tout de suite : les nuits sont claires et vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

« Eh bien ! voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique :

« Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien ! figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan ; imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme des flots déchaînés, mais plus grandes encore et striées comme de la moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines.

« Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de nos hommes poussa une sorte de cri ; tous s'arrêtèrent ; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexpli-

cable phénomène, connu des voyageurs en ces contrées perdues.

« Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes ; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

« Les Arabes, épouvantés, se regardaient ; et l'un dit, en sa langue :

« — La mort est sur nous.

« Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une insolation.

« Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de le sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible ; et je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de tout village français, le battement rapide du tambour.

« Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur ; je l'ai su mieux encore une autre fois...

Le commandant interrompit le conteur :

— Pardon, monsieur, mais ce tambour ? Qu'était-ce ?

Le voyageur répondit :

— Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les vallonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches ; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin.

« Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

« J'arrive à ma seconde émotion.

« C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance ; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

« Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser.

« Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait :

« — Triste temps !

« Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui.

« Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi, et toute la branchure des arbres entre-choqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix étranglée demanda :

« — Qui va là ?

« Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

« Un vieux homme à cheveux blancs, à l'œil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au

milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

« On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

« — Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme il y a deux ans, cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

« Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire :

« — Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

« Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse. Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde.

« Près du foyer, un vieux chien, presque aveugle et moustachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait le nez dans ses pattes.

« Au dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de grands éclairs.

« Malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais demander à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée :

« — Le voilà ! le voilà ! Je l'entends !

« Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins en se cachant le visage ; et les fils reprirent leurs haches. J'allais tenter encore de les apaiser, quand le

chien endormi s'éveilla brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu, de son œil presque éteint, il poussa un de ces lugubres hurlements qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision et il se mit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide, cria :

« — Il le sent ! il le sent ! il était là quand je l'ai tué.

« Et les deux femmes égarées se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

« Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayante à voir.

« Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger, l'épouvantable peur entrait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur, voilà tout.

« Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

« Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un en-

fant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

« Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

« Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

« Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

« On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

« Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

« Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut ; puis il ajouta :

— Cette nuit-là, pourtant, je ne courus aucun danger ; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du judas.

Notes

page 39.

claires et vides des inquiétudes : *des* goes with *vides* only, not with *claires* = " devoid of."

les interminables plages de l'Océan. Apparently the sandy coasts of the Bay of Biscay. (See p. 108.)

page 41.

un vieux homme : less " correct," more conversational, than *un vieil homme* or *un vieillard.*

Questions

Dans le premier paragraphe, quels sont les détails qui vous semblent les plus pittoresques ?
De quoi avait-on parlé pendant le dîner ?
Qu'est-ce qui avait fait peur au commandant « ce jour-là » (p. 37) ?
Qu'est-ce que l'homme au teint bronzé entend par « peur » ?
Quels dangers a-t-il courus ? A-t-il eu peur en Amérique ? en Chine ? en Afrique ?
Quelle ressemblance y a-t-il entre le Désert et l'Océan, d'après l'homme au teint bronzé ?
« Je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur. » Pourriez-vous énumérer les causes de cette peur ?
Comment explique-t-on « le mystérieux tambour des dunes » ?
Qu'est-ce qu'un mirage ? Qu'est-ce que « le mirage du son » ?
« Triste temps ! » Cette exclamation du guide était-elle justifiée ? Il aurait pu ajouter « Triste *anniversaire !* » Pourquoi ?
Quel fut « l'inoubliable tableau » qui se présenta aux yeux des deux voyageurs ?
Qui attendait-on chez le garde forestier ?
Pourquoi le paysan jeta-t-il le chien dehors ? Ensuite on ne pensa plus au chien. Pourquoi ? En lisant cette histoire, pensiez-vous au chien au moment où « un bruit formidable éclata dans la cuisine » ?
Laquelle des deux émotions de l'homme au teint bronzé vous semble avoir été la plus forte ?

A CHEVAL

LES pauvres gens vivaient péniblement des petits appointements du mari. Deux enfants étaient nés depuis leur mariage, et la gêne première était devenue une de ces misères humbles, voilées, honteuses, une misère de famille noble qui veut tenir son rang quand même.

Hector de Gribelin avait été élevé en province, dans le manoir paternel, par un vieil abbé précepteur. On n'était pas riche, mais on vivotait en gardant les apparences.

Puis, à vingt ans, on lui avait cherché une position, et il était entré, commis à quinze cents francs, au ministère de la Marine. Il avait échoué sur cet écueil comme tous ceux qui ne sont point préparés de bonne heure au rude combat de la vie, tous ceux qui voient l'existence à travers un nuage, qui ignorent les moyens et les résistances, en qui on n'a pas développé dès l'enfance des aptitudes spéciales, des facultés particulières, une âpre énergie à la lutte, tous ceux à qui on n'a pas remis une arme ou un outil dans la main.

Ses trois premières années de bureau furent horribles.

Il avait retrouvé quelques amis de sa famille, vieilles gens attardés et peu fortunés aussi, qui vivaient dans les rues nobles, les tristes rues du faubourg Saint-Germain ; et il s'était fait un cercle de connaissances.

Étrangers à la vie moderne, humbles et fiers, ces

aristocrates nécessiteux habitaient les étages élevés de maisons endormies. Du haut en bas de ces demeures, les locataires étaient titrés ; mais l'argent semblait rare au premier comme au sixième.

Les éternels préjugés, la préoccupation du rang, le souci de ne pas déchoir, hantaient ces familles autrefois brillantes, et ruinées par l'inaction des hommes. Hector de Gribelin rencontra dans ce monde une jeune fille noble et pauvre comme lui, et l'épousa.

Ils eurent deux enfants en quatre ans.

Pendant quatre années encore, ce ménage, harcelé par la misère, ne connut d'autres distractions que la promenade aux Champs-Élysées, le dimanche, et quelques soirées au théâtre, une ou deux par hiver, grâce à des billets de faveur offerts par un collègue.

Mais voilà que, vers le printemps, un travail supplémentaire fut confié à l'employé par son chef, et il reçut une gratification extraordinaire de trois cents francs.

En rapportant cet argent, il dit à sa femme :

— Ma chère Henriette, il faut nous offrir quelque chose, par exemple une partie de plaisir pour les enfants.

Et après une longue discussion, il fut décidé qu'on irait déjeuner à la campagne...

— Ma foi, s'écria Hector, une fois n'est pas coutume ; nous louerons un break pour toi, les petits et la bonne, et moi je prendrai un cheval au manège. Cela me fera du bien.

Et pendant toute la semaine on ne parla que de l'excursion projetée.

Chaque soir, en rentrant du bureau, Hector saisissait son fils aîné, le plaçait à califourchon sur sa jambe, et, en le faisant sauter de toute sa force, il lui disait :

— Voilà comment il galopera, papa, dimanche prochain, à la promenade.

Et le gamin, tout le jour, enfourchait les chaises et les traînait autour de la salle en criant :

— C'est papa à dada.

Et la bonne elle-même regardait monsieur d'un œil émerveillé, en songeant qu'il accompagnerait la voiture à cheval ; et pendant tous les repas elle l'écoutait parler d'équitation, raconter ses exploits de jadis, chez son père. Oh ! il avait été à bonne école, et, une fois la bête entre ses jambes, il ne craignait rien, mais rien !

Il répétait à sa femme en se frottant les mains :

— Si on pouvait me donner un animal un peu difficile, je serais enchanté. Tu verras comme je monte ; et, si tu veux, nous reviendrons par les Champs-Élysées au moment du retour du Bois. Comme nous ferons bonne figure, je ne serais pas fâché de rencontrer quelqu'un du Ministère. Il n'en faut pas plus pour se faire respecter de ses chefs.

Au jour dit, la voiture et le cheval arrivèrent en même temps devant la porte. Il descendit aussitôt, pour examiner sa monture. Il avait fait coudre des sous-pieds à son pantalon, et manœuvrait une cravache achetée la veille.

Il leva et palpa, l'une après l'autre, les quatre jambes de la bête, tâta le cou, les côtes, les jarrets, éprouva du doigt les reins, ouvrit la bouche, examina les dents, déclara son âge, et, comme toute la famille descendait, il fit une sorte de petit cours théorique et pratique sur le cheval en général et en particulier sur celui-là, qu'il reconnaissait excellent.

Quand tout le monde fut bien placé dans la voiture, il vérifia les sangles de la selle ; puis, s'enlevant sur un étrier, il retomba sur l'animal, qui se mit à danser sous la charge et faillit désarçonner son cavalier.

Hector, ému, tâchait de le calmer :

— Allons, tout beau, mon ami, tout beau.

Puis, quand le porteur eut repris sa tranquillité et le porté son aplomb, celui-ci demanda :

— Est-on prêt ?

Toutes les voix répondirent :

— Oui.

Alors, il commanda :

— En route !

Et la cavalcade s'éloigna.

Tous les regards étaient tendus sur lui. Il trottait à l'anglaise en exagérant les ressauts. A peine était-il retombé sur la selle qu'il rebondissait comme pour monter dans l'espace. Souvent il semblait prêt à s'abattre sur la crinière ; et il tenait ses yeux fixes devant lui, ayant la figure crispée et les joues pâles.

Sa femme, gardant sur ses genoux un de ses enfants, et la bonne qui portait l'autre, répétaient sans cesse :

— Regardez papa, regardez papa !

Et les deux gamins, grisés par le mouvement, la joie et l'air vif, poussaient des cris aigus. Le cheval, effrayé par ces clameurs, finit par prendre le galop, et, pendant que le cavalier s'efforçait de l'arrêter, le chapeau roula par terre. Il fallut que le cocher descendît de son siège pour ramasser cette coiffure, et, quand Hector l'eut reçue de ses mains, il s'adressa de loin à sa femme :

— Empêche donc les enfants de crier comme ça ; tu me ferais emporter !

On déjeuna sur l'herbe, dans le bois du Vésinet, avec les provisions déposées dans les coffres.

Bien que le cocher prît soin des chevaux, Hector à tout moment se levait pour aller voir si le sien ne manquait de rien ; et il le caressait sur le cou, lui faisant manger du pain, des gâteaux, du sucre.

Il déclara :

— C'est un rude trotteur. Il m'a même un peu secoué dans les premiers moments ; mais tu as vu que je m'y

suis vite remis : il a reconnu son maître, il ne bougera plus maintenant.

Comme il avait été décidé, on revint par les Champs-Élysées.

La vaste avenue fourmillait de voitures. Et sur les côtés, les promeneurs étaient si nombreux qu'on eût dit deux longs rubans noirs se déroulant, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à la place de la Concorde. Une averse de soleil tombait sur tout ce monde, faisait étinceler le vernis des calèches, l'acier des harnais, les poignées des portières.

Une folie de mouvement, une ivresse de vie semblait agiter cette foule de gens, d'équipages et de bêtes. Et l'Obélisque, là-bas, se dressait dans une buée d'or.

Le cheval d'Hector, dès qu'il eut dépassé l'Arc de Triomphe, fut saisi soudain d'une ardeur nouvelle, et il filait à travers les roues, au grand trot, vers l'écurie, malgré toutes les tentatives d'apaisement de son cavalier.

La voiture était loin maintenant, loin derrière ; et voilà qu'en face du Palais de l'Industrie, l'animal, se voyant du champ, tourna à droite et prit le galop.

Une vieille femme en tablier traversait la chaussée d'un pas tranquille ; elle se trouvait juste sur le chemin d'Hector, qui arrivait à fond de train. Impuissant à maîtriser sa bête, il se mit à crier de toute sa force :

— Holà ! hé ! holà ! là-bas !

Elle était sourde peut-être, car elle continua paisiblement sa route jusqu'au moment où, heurtée par le poitrail du cheval lancé comme une locomotive, elle alla rouler dix pas plus loin, les jupes en l'air, après trois culbutes sur la tête.

Des voix criaient :

— Arrêtez-le !

Hector, éperdu, se cramponnait à la crinière en hurlant :

— Au secours !

Une secousse terrible le fit passer comme une balle par-dessus les oreilles de son coursier et tomber dans les bras d'un sergent de ville qui venait de se jeter à sa rencontre.

En une seconde, un groupe furieux, gesticulant, vociférant, se forma autour de lui. Un vieux monsieur surtout, un vieux monsieur portant une grande décoration ronde et de grandes moustaches blanches, semblait exaspéré. Il répétait :

— Sacrebleu ! quand on est maladroit comme ça, on reste chez soi ! On ne vient pas tuer les gens dans la rue quand on ne sait pas conduire un cheval.

Mais quatre hommes, portant la vieille, apparurent. Elle semblait morte, avec sa figure jaune et son bonnet de travers, tout gris de poussière.

— Portez cette femme chez un pharmacien, commanda le vieux monsieur, et allons chez le commissaire de police.

Hector, entre les deux agents, se mit en route. Un troisième tenait son cheval. Une foule suivait ; et soudain le break parut. Sa femme s'élança, la bonne perdait la tête, les marmots piaillaient. Il expliqua qu'il allait rentrer, qu'il avait renversé une femme, que ce n'était rien. Et sa famille, affolée, s'éloigna.

Chez le commissaire, l'explication fut courte. Il donna son nom, Hector de Gribelin, attaché au ministère de la Marine ; et on attendit des nouvelles de la blessée. Un agent envoyé aux renseignements revint. Elle avait repris connaissance, mais elle souffrait effroyablement en dedans, disait-elle. C'était une femme de ménage, âgée de soixante-cinq ans, et dénommée Mme Simon.

Quand il sut qu'elle n'était pas morte, Hector reprit

espoir et promit de subvenir aux frais de sa guérison. Puis il courut chez le pharmacien.

Une cohue stationnait devant la porte ; la bonne femme, affaissée dans un fauteuil, geignait, les mains inertes, la face abrutie. Deux médecins l'examinaient encore. Aucun membre n'était cassé, mais on craignait une lésion interne.

Hector lui parla :

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Oh ! oui.

— Où ça ?

— C'est comme un feu que j'aurais dans les estomacs.

Un médecin s'approcha :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur de l'accident ?

— Oui, monsieur.

— Il faudrait envoyer cette femme dans une maison de santé ; j'en connais une où on la recevrait à six francs par jour. Voulez-vous que je m'en charge ?

Hector, ravi, remercia et rentra chez lui soulagé.

Sa femme l'attendait dans les larmes ; il l'apaisa :

— Ce n'est rien, cette dame Simon va déjà mieux, dans trois jours il n'y paraîtra plus ; je l'ai envoyée dans une maison de santé ; ce n'est rien.

Ce n'est rien !

En sortant de son bureau, le lendemain, il alla prendre des nouvelles de Mme Simon. Il la trouva en train de manger un bouillon gras d'un air satisfait.

— Eh bien ? dit-il.

Elle répondit :

— Oh ! mon pauv' monsieur, ça ne change pas. Je me sens quasiment anéantie. N'y a pas de mieux.

Le médecin déclara qu'il fallait attendre, une complication pouvant survenir.

Il attendit trois jours, puis il revint. La vieille femme, le teint clair, l'œil limpide, se mit à geindre en l'apercevant :

— Je n'peux pu r'muer, mon pauv' monsieur ; je n'peux pu. J'en ai pour jusqu'à la fin de mes jours.

Un frisson courut dans les os d'Hector. Il demanda le médecin. Le médecin leva les bras :

— Que voulez-vous, monsieur, je ne sais pas, moi. Elle hurle quand on essaye de la soulever. On ne peut même changer de place son fauteuil sans lui faire pousser des cris déchirants. Je dois croire ce qu'elle me dit, monsieur ; je ne suis pas dedans. Tant que je ne l'aurai pas vue marcher, je n'ai pas le droit de supposer un mensonge de sa part.

La vieille écoutait, immobile, l'œil sournois.

Huit jours se passèrent ; puis quinze, puis un mois. Mme Simon ne quittait pas son fauteuil. Elle mangeait du matin au soir, engraissait, causait gaiement avec les autres malades, semblait accoutumée à l'immobilité comme si c'eût été le repos bien gagné par ses cinquante ans d'escaliers montés et descendus, de matelas retournés, de charbon porté d'étage en étage, de coups de balai et de coups de brosse.

Hector, éperdu, venait chaque jour ; chaque jour il la trouvait tranquille et sereine, et déclarant :

— Je n'peux pu r'muer, mon pauv' monsieur, je n'peux pu.

Chaque soir, Mme de Gribelin demandait, dévorée d'angoisses :

— Et Mme Simon ?

Et, chaque fois, il répondait avec un abattement désespéré :

— Rien de changé, absolument rien !

On renvoya la bonne, dont les gages devenaient trop

lourds. On économisa davantage encore, la gratification tout entière y passa.

Alors Hector assembla quatre grands médecins qui se réunirent autour de la vieille. Elle se laissa examiner, tâter, palper, en les guettant d'un œil malin.

— Il faut la faire marcher, dit l'un.

Elle s'écria :

— Je n'peux pu, mes bons messieurs, je n'peux pu !

Alors ils l'empoignèrent, la soulevèrent, la traînèrent quelques pas ; mais elle leur échappa des mains et s'écroula sur le plancher en poussant des clameurs si épouvantables qu'ils la reportèrent sur son siège avec des précautions infinies.

Ils émirent une opinion discrète, concluant cependant à l'impossibilité du travail.

Et, quand Hector apporta cette nouvelle à sa femme, elle se laissa choir sur une chaise en balbutiant :

— Il vaudrait encore mieux la prendre ici, ça nous coûterait moins cher.

Il bondit :

— Ici, chez nous, y penses-tu ?

Mais elle répondit, résignée à tout maintenant, et avec des larmes dans les yeux :

— Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute !...

Notes

page 46.

le faubourg Saint-Germain : the part of Paris where the old aristocracy prefer to live. It is on the left bank of the Seine and not far from the Place de la Concorde and the Champs-Élysées, which are on the right bank.

page 47.

au premier comme au sixième : *i.e.* the people who lived on the sixth (and least expensive) floor were short of money ; but

so also were those who lived on the first and most expensive floor.

aux Champs-Élysées : the celebrated avenue, one mile long, which runs from the Place de la Concorde up to the Arc de Triomphe.

offerts par un collègue. The French say *offrir* where we, less tactfully, say " to *give* some one a present."

une gratification extraordinaire : a *special* honorarium (not an " extraordinary " one).

page 48.

il ne craignait rien, mais rien ! This use of *mais* is intensive = " He feared nothing—nothing at all."

au moment du retour du Bois : *i.e.* at the time when people are streaming back from the Bois de Boulogne on Sundays, in the late afternoon.

page 49.

le porteur... le porté : *i.e.* the horse and the person whom the horse carried.

tu me ferais emporter. The infinitive after *faire* has a passive sense, *e.g. se faire tuer* = to get killed ; hence the phrase means, literally, " you would get me run away with," *i.e.* " you would make the horse bolt with me."

page 53.

J'en ai pour jusqu'à la fin de mes jours = " I shall be an invalid till the end of my days."

page 54.

Y penses-tu ? = " Are you serious ? " " Surely you do not mean that ? "

Questions

« Les pauvres gens vivaient péniblement des petits appointements du mari. » Qui étaient ces pauvres gens ? Combien le mari gagnait-il par an ? En francs ? Et en livres sterling ? Quel emploi avait-il ? Où habitait-il ? La femme avait-elle une dot ? Combien d'enfants avaient-ils ?

Pourquoi se sont-ils décidés à faire une excursion ?

De quelle façon sont-ils arrivés au Vésinet ? Le mari ? La femme, les enfants et la bonne ?

Y avait-il beaucoup de monde aux Champs-Élysées quand Hector de Gribelin descendait l'avenue ?

Dès qu'il eut dépassé l'Arc de Triomphe, qu'arriva-t-il à son cheval ?

Qu'arriva-t-il à la vieille femme en tablier ?

Qu'arriva-t-il à Hector ?

Que se passa-t-il chez le commissaire de police ? Et chez le pharmacien ?

Combien de temps Mme Simon est-elle restée à la maison de santé ? Y était-elle bien soignée, et bien nourrie ? Pourquoi ne voulait-elle pas en sortir ? Était-elle gravement malade ? Quel était l'avis des quatre grands médecins ?

Croyez-vous que Mme Simon ait fini ses jours chez les Gribelin ?

LE TROU

COUPS et blessures, ayant occasionné la mort. Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour de lui, les principaux témoins, la dame Flamèche, veuve de la victime ; les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminel, sa femme, en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime, et dont ma volonté n'est pour rien. Les faits se commentent d'eux-mêmes, m'sieu l'président. Je suis un honnête homme, homme de travail, tapissier dans la même rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré de tous, comme en ont attesté les voisins, même la concierge qui n'est pas folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis pour moi ; ma volonté n'y étant pas, je continue à me respecter.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, nous allons passer la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh ! mais là, nous l'aimons

comme des petits oignons. C'est Mélie qui m'a donné cette passion-là, la rosse ! et qu'elle y est plus emportée que moi, la teigne ! vu que tout le mal vient d'elle en c't' affaire-là, comme vous l'allez voir par la suite.

« Moi, je suis fort et doux, pas méchant pour deux sous. Mais elle ! oh ! là ! là ! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est maigre ; eh bien ! c'est plus malfaisant qu'une fouine. Je ne nie pas qu'elle ait des qualités ; elle en a, et d'importantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Parlez-en aux alentours, et même à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... elle vous en dira des nouvelles.

« Tous les jours elle me reprochait ma douceur : « C'est moi qui ne me laisserais pas faire ci ! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça. » En l'écoutant, m'sieu l'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par mois...

Mme Renard l'interrompit :

— Cause toujours ; rira bien qui rira le dernier.

Il se tourna vers elle avec candeur :

— Eh bien ! j'peux t'charger puisque t'es pas en cause, toi...

Puis, faisant de nouveau face au président :

— Lors je continue. Donc nous allions à Poissy tous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'est une habitude pour nous qu'est devenue une seconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place ! Oh ! là là ! à l'ombre, huit pieds d'eau, au moins, p't-être dix, un trou, quoi, avec des retrous sous la berge, une vraie niche à poissons, un paradis pour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'président, je pouvais le considérer comme à moi, vu que j'en étais le Christophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, tout le monde sans opposition. On disait : « Ça, c'est la place à Renard » ; et personne n'y serait venu,

pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'offenser, pour chiper les places des autres.

« Donc, sûr de mon endroit, j'y revenais comme un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, je montais dans *Dalila*, avec mon épouse. — *Dalila*, c'est ma norvégienne, un bateau que j'ai fait construire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je dis que nous montons dans *Dalila*, et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les camaraux. — Vous me demanderez avec quoi j'amorce ? Je n'peux pas répondre. Ça ne touche point à l'accident ; je n'peux pas répondre, c'est mon secret. — Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire causer ! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a tapé sur le ventre pour la connaître ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle ne la dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?

Le président l'interrompit.

— Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit :

— J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, parti par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à Mélie :

« — Chouette, chouette pour demain !

« Et elle répondait :

« — Ça promet.

« Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Je dis à Mélie :

« — Tiens, Mélie, il fait beau, si je buvais une bouteille de *casque à mèche*.

« C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé

comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me répond :

« — Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain.

« Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était perspicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus pas me contenir ; et je la bus, ma bouteille. Tout vint de là.

« Donc, je ne pus pas dormir. Cristi ! je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf, je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier.

« Bref, ma femme me réveille à six heures. Je saute du lit, j'passe vite et vite ma culotte et ma vareuse ; un coup d'eau sur le museau et nous sautons dans *Dalila*. Trop tard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! jamais ça n'était arrivé, m'sieu l'président, jamais depuis trois ans ! Ça m'a fait un effet comme si on me dévalisait sous mes yeux. Je dis :

« — Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom !

« Et v'là ma femme qui commence à me harceler.

« — Hein, ton casque à mèche ! Va donc soûlot ! Es-tu content, grande bête ?

« Je ne disais rien ; c'était vrai, tout ça.

« Je débarque tout de même près de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't homme ? et qu'il s'en irait.

« C'était un petit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait aussi sa femme, une grosse qui faisait de la tapisserie derrière lui.

« Quand elle nous vit nous installer près du lieu, v'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a donc pas d'autre place sur la rivière ?

« Et la mienne, qui rageait, de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comme je ne voulais pas d'histoires, je lui dis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisse faire, laisse faire. Nous verrons bien.

« Donc, nous avions mis *Dalila* sous les saules, nous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

« Ici, m'sieu l'président, il faut que j'entre dans le détail.

« Y avait cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin se met à plonger deux fois, trois fois ; et puis voilà qu'il en amène un, de chevesne, gros comme ma cuisse... un peu moins peut-être, mais presque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit :

« — Hein, pochard, l'as-tu vu, celui-là ?

« Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie :

« — On vous a pris votre endroit, monsieur Renard ?

« Je lui réponds :

« — Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens pas délicats qui ne savent pas les usages.

« Le petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non plus, sa grosse femme, un veau, quoi !

Le président interrompit une seconde fois :

— Prenez garde ! Vous insultez M^me^ veuve Flamèche, ici présente.

Renard s'excusa :

— Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte.

« Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chevesne — et un autre presque par-dessus, et encore un cinq minutes plus tard.

« Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Renard en ébullition ; elle me lancicotait sans cesse :

« — Ah ! misère ! crois-tu qu'il te le vole, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser.

« Moi, je me disais : « Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je la reprendrai, ma place. » Vu que moi, m'sieu l'président, je déjeune sur les lieux tous les dimanches. Nous apportons les provisions dans *Dalila*.

« Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne !

« Mélie et moi nous cassons une croûte aussi, comme ça, sur le pouce, presque rien, le cœur n'y était pas.

« Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'est pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai jamais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans son genre.

« Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc, je me tais.

« C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaissions de vue.

« Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire :

« — La place est rudement bonne, nous y reviendrons toujours, Désiré !

« Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait :

« — T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines.

« Je lui dis soudain :

« — Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise.

« Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez :

« — T'es pas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, qu'tu rends la place ! Va donc, Bazaine !

« Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas.

« Mais l'autre, il lève une brème, oh ! jamais je n'en ai vu telle. Jamais !

« Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Vous voyez d'ici la malice. Elle disait :

« — C'est ça qu'on peut appeler du poisson volé, vu que nous avons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins l'argent dépensé pour l'amorce.

« Alors, la grosse au petit coutil se mit à dire à son tour :

« — C'est à nous que vous en avez, madame ?

« — J'en ai aux voleurs de poisson qui profitent de l'argent dépensé par les autres.

« — C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson ?

« Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en viennent aux mots. Cristi, elles en savent, les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoler :

« — Eh ! là-bas, un peu de silence. Vous allez empêcher vos époux de pêcher.

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu.

« Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant :

« — Vous n'êtes qu'une menteuse.

« — Vous n'êtes qu'une traînée.

« — Vous n'êtes qu'une rouchie.

« Et va donc, et va donc ! Un matelot n'en sait pas plus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des prunes.

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi, je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou.

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses !

« Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là.

« J'me r'tourne. Pu rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient :

« — Repêchez-le, repêchez-le.

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager, moi, et plonger encore moins, pour sûr !

« Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au fond du trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petit coutil !

« Voilà les faits tels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur.

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.

Notes

page 57.

dont ma volonté n'est pour rien... ma volonté n'y étant pas : both phrases are equivalents, in popular style, of the more literary phrase *indépendant*, or *indépendamment, de ma volonté* = " beyond my control."

mon épouse que voilà = *mon épouse ici présente.*

page 58.

des petits oignons: In such cases the adjective *petit* and the noun are considered as being together equivalent to a single word and consequently the partitive article takes its full form *des* (instead of *de*, which is used when an adjective precedes a noun) ; similarly *des petits pois*, " green peas " ; *des petits verres*, " tots of rum, brandy," etc.

ça... c'est petit : *ça* and *ce* refer familiarly to M^me^ Renard.

en l'écoutant = " if I had listened to her."

j'en étais le Christophe Colomb = *je l'avais découvert.*

page 59

il n'y a que moi = " I am the only man who can do it," *i.e.* " there is nobody like me."

on m'a tapé sur le ventre : a humorous reference to a medical examination = " they punched me all over."

casque à mèche = " night-cap " ; « *Bonnet de nuit, terminé par une petite houppe ou mèche.* » LAROUSSE. It is difficult to see much sense in the name which Renard gave his favourite wine. His idea may have been that, since it put him off his sleep, he did not require a night-cap, or that, when partaken of too freely, it caused a headache, like a close-fitting night-cap. Or he may have had in mind two vulgar expressions : (1) *avoir le casque* (avoir la tête lourde après un excès de boisson) ; (2) *être éméché* (être dans un état voisin de l'ivresse).

page 63

Bazaine : the French Marshal who in the Franco-Prussian War of 1870-71 surrendered Metz, and was afterwards accused of treachery.

QUESTIONS

De quoi Léopold Renard est-il accusé ? Qui sont les témoins à charge ? Et les témoins à décharge ?
Quel est le caractère de Renard, d'après lui-même, et d'après vous ?
Quelles sont ses distractions favorites ?
Où pêchait-il de préférence ?
Est-ce qu'il savait bien amorcer ?
Pourquoi le président lui dit-il : « Arrivez au fait » ?
Comment Renard avait-il passé la soirée du samedi 8 juillet ?
A quelle heure est-il parti de la maison dimanche matin ?
Qui a-t-il vu en arrivant à sa « niche à poissons » ? Qu'est-ce que sa femme lui a dit ?
Quels mots a-t-il échangés avec M. Brun, l'épicier de Poissy ?
Qu'est-il arrivé avant le repas ? Et pendant que Renard lisait son journal ?
Pourquoi M. et Mme Renard traitent-ils leurs voisins de « voleurs de poisson » ?
« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me retourne. » (p. 64). Qu'est-ce que M. Renard voit en se retournant ?
Comment « le petit coutil » est-il tombé dans l'eau ?
Pourquoi ne l'a-t-on pas repêché tout de suite ? Qui l'a repêché à la fin ?
Dans cette lamentable affaire, qui sont les personnes les plus coupables ? Renard dit-il la vérité ?

EN VOYAGE

I

A Gustave Toudouze.

LE wagon était au complet depuis Cannes ; on causait, tout le monde se connaissait. Lorsqu'on passa Tarascon, quelqu'un dit :

— C'est ici qu'on assassine.

Et on se mit à parler du mystérieux et insaisissable meurtrier qui, depuis deux ans, s'offre, de temps en temps, la vie d'un voyageur. Chacun faisait des suppositions, chacun donnait son avis ; les femmes regardaient en frissonnant la nuit sombre derrière les vitres, avec la peur de voir apparaître soudain une tête d'homme à la portière. Et on se mit à raconter des histoires effrayantes de mauvaises rencontres, des tête-à-tête avec des fous dans un rapide, des heures passées en face d'un personnage suspect.

Chaque homme savait une anecdote à son honneur, chacun avait intimidé, terrassé et garrotté quelque malfaiteur en des circonstances surprenantes, avec une présence d'esprit et une audace admirables. Un médecin, qui passait chaque hiver dans le Midi, voulut à son tour conter une aventure :

— Moi, dit-il, je n'ai jamais eu la chance d'expérimenter mon courage dans une affaire de cette sorte ; mais

j'ai connu une femme, une de mes clientes, morte aujourd'hui, à qui arriva la plus singulière chose du monde, et aussi la plus mystérieuse et la plus attendrissante.

« C'était une Russe, la comtesse Marie Baranow, une très grande dame, d'une exquise beauté. Vous savez comme les Russes sont belles, avec leur nez fin, leur bouche délicate, leurs yeux rapprochés, d'une indéfinissable couleur, d'un bleu gris, et leur grâce froide, un peu dure ! Elles ont quelque chose de méchant et de séduisant, d'altier et de doux, de tendre et de sévère, tout à fait charmant pour un Français. Au fond, c'est peut-être seulement la différence de race et de type qui me fait voir tant de choses en elles.

« Son médecin, depuis plusieurs années, la voyait menacée d'une maladie de poitrine et tâchait de la décider à venir dans le midi de la France ; mais elle refusait obstinément de quitter Pétersbourg. Enfin l'automne dernier, la jugeant perdue, le docteur prévint le mari qui ordonna aussitôt à sa femme de partir pour Menton.

« Elle prit le train, seule dans son wagon, ses gens de service occupant un autre compartiment. Elle restait contre la portière, un peu triste, regardant passer les campagnes et les villages, se sentant bien isolée, bien abandonnée dans la vie, sans enfants, presque sans parents, avec un mari dont l'amour était mort et qui la jetait ainsi au bout du monde sans venir avec elle, comme on envoie à l'hôpital un valet malade.

« A chaque station, son serviteur Ivan venait s'informer si rien ne manquait à sa maîtresse. C'était un vieux domestique aveuglément dévoué, prêt à accomplir tous les ordres qu'elle lui donnerait.

« La nuit tomba, le convoi roulait à toute vitesse. Elle ne pouvait dormir, énervée à l'excès. Soudain la pensée lui vint de compter l'argent que son mari lui avait remis

à la dernière minute, en or de France. Elle ouvrit son petit sac et vida sur ses genoux le flot luisant de métal.

« Mais tout à coup un souffle d'air froid lui frappa le visage. Surprise, elle leva la tête. La portière venait de s'ouvrir. La comtesse Marie, éperdue, jeta brusquement un châle sur son argent répandu dans sa robe, et attendit. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un homme parut, nu-tête, blessé à la main, haletant, en costume de soirée. Il referma la porte, s'assit, regarda sa voisine avec des yeux luisants, puis enveloppa d'un mouchoir son poignet dont le sang coulait.

« La jeune femme se sentait défaillir de peur. Cet homme, certes, l'avait vue compter son or, et il était venu pour la voler et la tuer.

« Il la fixait toujours, essoufflé, le visage convulsé, prêt à bondir sur elle sans doute.

« Il dit brusquement :

« — Madame, n'ayez pas peur !

« Elle ne répondit rien, incapable d'ouvrir la bouche, entendant son cœur battre et ses oreilles bourdonner.

« Il reprit :

« — Je ne suis pas un malfaiteur, madame.

« Elle ne disait toujours rien, mais, dans un brusque mouvement qu'elle fit, ses genoux s'étant rapprochés, son or se mit à couler sur son tapis comme l'eau coule d'une gouttière.

« L'homme, surpris, regardait ce ruisseau de métal, et il se baissa tout à coup pour le ramasser.

« Elle, effarée, se leva, jetant à terre toute sa fortune, et elle courut à la portière pour se précipiter sur la voie. Mais il comprit ce qu'elle allait faire, s'élança, la saisit dans ses bras, la fit asseoir de force, et la maintenant par les poignets :

« — Écoutez-moi, madame, je ne suis pas un malfaiteur, et la preuve, c'est que je vais ramasser cet ar-

gent et vous le rendre. Mais je suis un homme perdu, un homme mort, si vous ne m'aidez à passer la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Dans une heure nous serons à la dernière station russe ; dans une heure vingt, nous franchirons la limite de l'Empire. Si vous ne me secourez point, je suis perdu. Et cependant, madame, je n'ai tué, ni volé, ni rien fait de contraire à l'honneur. Cela, je vous le jure. Je ne puis vous en dire davantage.

« Et, se mettant à genoux, il ramassa l'or jusque sous les banquettes, cherchant les dernières pièces roulées au loin. Puis, quand ce petit sac de cuir fut plein de nouveau, il le remit à sa voisine sans ajouter un mot, et il retourna s'asseoir à l'autre coin du wagon.

« Ils ne remuaient plus ni l'un ni l'autre. Elle demeurait immobile et muette, encore défaillante de terreur, mais s'apaisant peu à peu. Quant à lui il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; il restait droit, les yeux fixés devant lui, très pâle, comme s'il eût été mort. De temps en temps elle jetait vers lui un regard brusque, vite détourné. C'était un homme de trente ans environ, fort beau, avec toute l'apparence d'un gentilhomme.

« Le train courait dans les ténèbres, jetait par la nuit ses appels déchirants, ralentissait parfois sa marche, puis repartait à toute vitesse. Mais soudain il calma son allure, siffla plusieurs fois et s'arrêta tout à fait.

« Ivan parut à la portière afin de prendre les ordres.

« La comtesse Marie, la voix tremblante, considéra une dernière fois son étrange compagnon, puis elle dit à son serviteur d'une voix brusque :

« — Ivan, tu vas retourner près du comte, je n'ai plus besoin de toi.

« L'homme, interdit, ouvrait des yeux énormes. Il balbutia :

« — Mais..., barine.

« Elle reprit :

« — Non, tu ne viendras pas, j'ai changé d'avis. Je veux que tu restes en Russie. Tiens, voici de l'argent pour retourner. Donne-moi ton bonnet et ton manteau.

« Le vieux domestique, effaré, se décoiffa et tendit son manteau, obéissant toujours sans répondre, habitué aux volontés soudaines et aux irrésistibles caprices des maîtres. Et il s'éloigna les larmes aux yeux.

« Le train repartit, courant à la frontière.

« Alors la comtesse Marie dit à son voisin :

« — Ces choses sont pour vous, monsieur, vous êtes Ivan, mon serviteur. Je ne mets qu'une condition à ce que je fais : c'est que vous ne me parlerez jamais, que vous ne me direz pas un mot, ni pour me remercier, ni pour quoi que ce soit.

« L'inconnu s'inclina sans prononcer une parole.

« Bientôt on s'arrêta de nouveau et des fonctionnaires en uniforme visitèrent le train. La comtesse leur tendit les papiers et leur montrant l'homme assis au fond de son wagon :

« — C'est mon domestique Ivan, dont voici le passeport.

« Le train se remit en route.

« Pendant toute la nuit ils restèrent en tête à tête, muets tous deux.

« Le matin venu, comme on s'arrêtait dans une gare allemande, l'inconnu descendit ; puis, debout à la portière :

« — Pardonnez-moi, madame, de rompre ma promesse ; mais je vous ai privée de votre domestique, il est juste que je le remplace. N'avez-vous besoin de rien ?

« Elle répondit froidement :

« — Allez chercher ma femme de chambre.

« Il y alla. Puis disparut.

« Quand elle descendait à quelque buffet, elle l'apercevait de loin qui la regardait. Ils arrivèrent à Menton.

II

Le docteur se tut une seconde, puis reprit :

— Un jour, comme je recevais mes clients dans mon cabinet, je vis entrer un grand garçon qui me dit :

« — Docteur, je viens vous demander des nouvelles de la comtesse Marie Baranow. Je suis, bien qu'elle ne me connaisse point, un ami de son mari.

« Je répondis :

« — Elle est perdue. Elle ne retournera pas en Russie.

« Et cet homme brusquement se mit à sangloter, puis il se leva et sortit en trébuchant comme un ivrogne.

« Je prévins, le soir même, la comtesse qu'un étranger était venu m'interroger sur sa santé. Elle parut émue et me raconta toute l'histoire que je viens de vous dire. Elle ajouta :

« — Cet homme que je ne connais point me suit maintenant comme mon ombre, je le rencontre chaque fois que je sors ; il me regarde d'une étrange façon, mais il ne m'a jamais parlé.

« Elle réfléchit, puis ajouta :

« — Tenez, je parie qu'il est sous mes fenêtres.

« Elle quitta sa chaise longue, alla écarter les rideaux et me montra en effet l'homme qui était venu me trouver, assis sur un banc de la promenade, les yeux levés vers l'hôtel. Il nous aperçut, se leva et s'éloigna sans retourner une fois la tête.

« Alors, j'assistai à une chose surprenante et douloureuse, à l'amour muet de ces deux êtres qui ne se connaissaient point.

« Il l'aimait, lui, avec le dévouement d'une bête sau-

vée, reconnaissante et dévouée à la mort. Il venait chaque jour me dire : « Comment va-t-elle ? » comprenant que je l'avais deviné. Et il pleurait affreusement quand il l'avait vue passer plus faible et plus pâle chaque jour.

« Elle me disait :

« — Je ne lui ai parlé qu'une fois à ce singulier homme, et il me semble que je le connais depuis vingt ans.

« Et quand ils se rencontraient, elle lui rendait son salut avec un sourire grave et charmant. Je la sentais heureuse, elle si abandonnée et qui se savait perdue, je la sentais heureuse d'être aimée ainsi, avec ce respect et cette constance, avec cette poésie exagérée, avec ce dévouement prêt à tout. Et pourtant, fidèle à son obstination d'exaltée, elle refusait désespérément de le recevoir, de connaître son nom, de lui parler. Elle disait :

« — Non, non, cela me gâterait cette étrange amitié. Il faut que nous demeurions étrangers l'un à l'autre.

« Quant à lui, il était certes également une sorte de Don Quichotte, car il ne fit rien pour se rapprocher d'elle. Il voulait tenir jusqu'au bout l'absurde promesse de ne lui jamais parler qu'il avait faite dans le wagon.

« Souvent, pendant ses longues heures de faiblesse, elle se levait de sa chaise longue et allait entr'ouvrir son rideau pour regarder s'il était là, sous sa fenêtre. Et quand elle l'avait vu, toujours immobile sur son banc, elle revenait se coucher avec un sourirea ux lèvres.

« Elle mourut un matin, vers dix heures. Comme je sortais de l'hôtel, il vint à moi, le visage bouleversé ; il savait déjà la nouvelle.

« — Je voudrais la voir une seconde, devant vous, dit-il.

« Je lui pris le bras et rentrai dans la maison.

« Quand il fut devant le lit de la morte, il lui saisit la main et la baisa d'un interminable baiser, puis il se sauva comme un insensé.

Le docteur se tut de nouveau, et reprit :

— Voilà, certes, la plus singulière aventure de chemin de fer que je connaisse. Il faut dire aussi que les hommes sont de drôles de toqués.

Une femme murmura à mi-voix :

— Ces deux êtres-là ont été moins fous que vous ne croyez... Ils étaient... ils étaient...

Mais elle ne pouvait plus parler, tant elle pleurait. Comme on changea de conversation pour la calmer, on ne sut pas ce qu'elle voulait dire.

Notes

page 71.

le matin venu : absolute construction = " when morning came."

page 73.

devant vous = " in your presence."

page 74.

de drôles de toqués : *drôle* is used partly as a noun and partly as an adjective, as in *une drôle d'idée* = " a funny idea " ; the singular is *un drôle de toqué*.

Questions

Pourquoi parlait-on de mauvaises rencontres dans le rapide à Tarascon ?

Qui était la comtesse Marie Baranow ? Où avait-elle pris le train ? Où allait-elle ? Était-elle accompagnée de domestiques ? Pourquoi ne pouvait-elle dormir ?

Qui est venu dans son compartiment pendant qu'elle comptait son argent ?

Qu'a-t-elle dit à Ivan quand il est venu prendre les ordres ?

« Je ne mets qu'une condition à ce que je fais. » (p. 71.) Qu'est-ce que la comtesse a fait ? Quelle était cette condition ? L'inconnu a-t-il tenu sa promesse jusqu'à Menton ?

Racontez la visite que l'inconnu a faite au médecin à Menton.

Est-ce que la comtesse et l'inconnu se voyaient souvent ?

Comment l'histoire finit-elle ?

MADEMOISELLE PERLE

I

QUELLE singulière idée j'ai eue, vraiment, ce soir-là, de choisir pour reine Mlle Perle.

Je vais tous les ans faire les Rois chez mon vieil ami Chantal. Mon père, dont il était le plus intime camarade, m'y conduisait quand j'étais enfant. J'ai continué, et je continuerai sans doute tant que je vivrai, et tant qu'il y aura un Chantal en ce monde.

Les Chantal, d'ailleurs, ont une existence singulière ; ils vivent à Paris comme s'ils habitaient Grasse, Yvetot ou Pont-à-Mousson.

Ils possèdent, auprès de l'Observatoire, une maison dans un petit jardin. Ils sont chez eux, là, comme en province. De Paris, du vrai Paris, ils ne connaissent rien, ils ne soupçonnent rien ; ils sont si loin, si loin ! Parfois, cependant, ils y font un voyage, un long voyage. Mme Chantal va aux grandes provisions, comme on dit dans la famille. Voici comment on va aux grandes provisions.

Mlle Perle, qui a les clefs des armoires de cuisine (car les armoires au linge sont administrées par la maîtresse elle-même) ; Mlle Perle prévient que le sucre touche à sa fin, que les conserves sont épuisées, qu'il ne reste plus grand'chose au fond du sac à café.

Ainsi mise en garde contre la famine, Mme Chantal passe l'inspection des restes, en prenant des notes sur un calepin. Puis, quand elle a inscrit beaucoup de chiffres, elle se livre d'abord à de longs calculs et ensuite à de longues discussions avec Mlle Perle. On finit cependant par se mettre d'accord et par fixer les quantités de chaque chose dont on se pourvoira pour trois mois : sucre, riz, pruneaux, café, confitures, boîtes de petits pois, de haricots, de homard, poissons salés ou fumés, etc., etc.

Après quoi, on arrête le jour des achats, et on s'en va, en fiacre, dans un fiacre à galerie, chez un épicier considérable qui habite au delà des ponts, dans les quartiers neufs.

Mme Chantal et Mlle Perle font ce voyage ensemble, mystérieusement, et reviennent à l'heure du dîner, exténuées, bien qu'émues encore, et cahotées dans le coupé, dont le toit est couvert de paquets et de sacs, comme une voiture de déménagement.

Pour les Chantal, toute la partie de Paris située de l'autre côté de la Seine constitue les quartiers neufs, quartiers habités par une population singulière, bruyante, peu honorable, qui passe les jours en dissipations, les nuits en fêtes, et qui jette l'argent par les fenêtres. De temps en temps cependant, on mène les jeunes filles au théâtre, à l'Opéra-Comique ou au Français, quand la pièce est recommandée par le journal que lit M. Chantal.

Les jeunes filles ont aujourd'hui dix-neuf et dix-sept ans ; ce sont deux belles filles, grandes et fraîches, très bien élevées, trop bien élevées, si bien élevées qu'elles passent inaperçues comme deux jolies poupées. Jamais l'idée ne me viendrait de faire attention ou de faire la cour aux demoiselles Chantal ; c'est à peine si on ose leur parler, tant on les sent immaculées ; on a presque peur d'être inconvenant en les saluant.

Quant au père, c'est un charmant homme, très instruit, très ouvert, très cordial, mais qui aime avant tout le repos, le calme, la tranquillité, et qui a fortement contribué à momifier ainsi sa famille pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité. Il lit beaucoup, cause volontiers, et s'attendrit facilement. L'absence de contacts, de coudoiements et de heurts a rendu très sensible et délicat son épiderme, son épiderme moral. La moindre chose l'émeut, l'agite et le fait souffrir.

Les Chantal ont des relations cependant, mais des relations restreintes, choisies avec soin dans le voisinage. Ils échangent aussi deux ou trois visites par an avec des parents qui habitent au loin.

Quant à moi, je vais dîner chez eux le 15 août et le jour des Rois. Cela fait partie de mes devoirs comme la communion de Pâques pour les catholiques.

Le 15 août, on invite quelques amis, mais aux Rois, je suis le seul convive étranger.

II

Donc, cette année, comme les autres années, j'ai été dîner chez les Chantal pour fêter l'Épiphanie.

Selon la coutume, j'embrassai M. Chantal, Mme Chantal et Mlle Perle, et je fis un grand salut à Mlles Louise et Pauline. On m'interrogea sur mille choses, sur les événements du boulevard, sur la politique, sur ce qu'on pensait dans le public des affaires du Tonkin, et sur nos représentants. Mme Chantal, une grosse dame dont toutes les idées me font l'effet d'être carrées à la façon des pierres de taille, avait coutume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute discussion politique : « Tout cela est de la mauvaise graine pour plus tard. » Pourquoi me suis-je toujours imaginé que les idées de

Mme Chantal sont carrées ? Je n'en sais rien ; mais tout ce qu'elle dit prend cette forme dans mon esprit ; un carré, un gros carré avec quatre angles symétriques. Il y a d'autres personnes dont les idées me semblent toujours rondes et roulantes comme des cerceaux. Dès qu'elles ont commencé une phrase sur quelque chose, ça roule, ça va, ça sort par dix, vingt, cinquante idées rondes, des grandes et des petites que je vois courir l'une derrière l'autre, jusqu'au bout de l'horizon. D'autres personnes aussi ont des idées pointues... Enfin, cela importe peu.

On se mit à table comme toujours, et le dîner s'acheva sans qu'on eût dit rien à retenir.

Au dessert, on apporta le gâteau des Rois. Or, chaque année, M. Chantal était roi. Était-ce l'effet d'un hasard continu ou d'une convention familiale, je n'en sais rien, mais il trouvait infailliblement la fève dans sa part de pâtisserie, et il proclamait reine Mme Chantal. Aussi fus-je stupéfait en sentant dans une bouchée de brioche quelque chose de très dur qui faillit me casser une dent. J'ôtai doucement cet objet de ma bouche et j'aperçus une petite poupée de porcelaine, pas plus grosse qu'un haricot. La surprise me fit dire : « Ah ! » On me regarda, et Chantal s'écria en battant des mains :

— C'est Gaston. C'est Gaston. Vive le roi ! Vive le roi !

Tout le monde reprit en chœur :

— Vive le roi !

Et je rougis jusqu'aux oreilles, comme on rougit souvent, sans raison, dans les situations un peu sottes. Je demeurais les yeux baissés, tenant entre deux doigts ce grain de faïence, m'efforçant de rire et ne sachant que faire ni que dire, lorsque Chantal reprit :

— Maintenant, il faut choisir une reine.

Alors je fus atterré. En une seconde, mille pensées, mille suppositions me traversèrent l'esprit. Voulait-on

me faire désigner une des demoiselles Chantal ? Était-ce là un moyen de me faire dire celle que je préférais ? Était-ce une douce, légère, insensible poussée des parents vers un mariage possible ? L'idée de mariage rôde sans cesse dans toutes les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les déguisements, tous les moyens. Une peur atroce de me compromettre m'envahit, et aussi une extrême timidité, devant l'attitude si obstinément correcte et fermée de Mlles Louise et Pauline. Élire l'une d'elles au détriment de l'autre, me sembla aussi difficile que de choisir entre deux gouttes d'eau ; et puis, la crainte de m'aventurer dans une histoire où je serais conduit au mariage malgré moi, tout doucement, par des procédés aussi discrets, aussi inaperçus et aussi calmes que cette royauté insignifiante, me troublait horriblement.

Mais tout à coup, j'eus une inspiration, et je tendis à Mlle Perle la poupée symbolique. Tout le monde fut d'abord surpris, puis on apprécia sans doute ma délicatesse et ma discrétion, car on applaudit avec furie. On criait :

— Vive la reine ! Vive la reine !

Quant à elle, la pauvre vieille fille, elle avait perdu toute contenance ; elle tremblait, effarée, et balbutiait :

— Mais non... mais non... mais non... pas moi... je vous en prie... pas moi.. je vous en prie...

Alors, pour la première fois de ma vie, je regardai Mlle Perle, et je me demandai ce qu'elle était.

J'étais habitué à la voir dans cette maison, comme on voit les vieux fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance sans y avoir jamais pris garde. Un jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup : « Tiens, mais il est fort curieux, ce meuble » ; et on découvre que le bois a été travaillé par un artiste, et

que l'étoffe est remarquable. Jamais je n'avais pris garde à Mlle Perle.

Elle faisait partie de la famille Chantal, voilà tout ; mais comment ? A quel titre ? — C'était une grande personne maigre qui s'efforçait de rester inaperçue, mais qui n'était pas insignifiante. On la traitait amicalement, mieux qu'une femme de charge, moins bien qu'une parente. Je saisissais tout à coup, maintenant, une quantité de nuances dont je ne m'étais point soucié jusqu'ici ! Mme Chantal disait : « Perle. » Les jeunes filles : « Mlle Perle », et Chantal ne l'appelait que Mademoiselle, d'un air plus révérend peut-être.

Je me mis à la regarder. — Quel âge avait-elle ? Quarante ans ? Oui, quarante ans. — Elle n'était pas vieille, cette fille, elle se vieillissait. Je fus soudain frappé par cette remarque. Elle se coiffait, s'habillait, se parait ridiculement, et, malgré tout, elle n'était point ridicule, tant elle portait en elle de grâce simple, naturelle, de grâce voilée, cachée avec soin. Quelle drôle de créature, vraiment ! Comment ne l'avais-je jamais mieux observée ? Elle se coiffait d'une façon grotesque, avec de petits frisons vieillots tout à fait farces ; et, sous cette chevelure à la Vierge conservée, on voyait un grand front calme, coupé par deux rides profondes, deux rides de longues tristesses, puis deux yeux bleus, larges et doux, si timides, si craintifs, si humbles, deux beaux yeux restés si naïfs, pleins d'étonnements de fillette, de sensations jeunes et aussi de chagrins qui avaient passé dedans, en les attendrissant, sans les troubler.

Tout le visage était fin et discret, un de ces visages qui se sont éteints sans avoir été usés, ou fanés par les fatigues ou les grandes émotions de la vie.

Quelle jolie bouche ! et quelles jolies dents ! Mais on eût dit qu'elle n'osait pas sourire !

Et, brusquement, je la comparai à Mme Chantal ! Certes ! Mlle Perle était mieux, cent fois mieux, plus fine, plus noble, plus fière.

J'étais stupéfait de mes observations. On versait du champagne. Je tendis mon verre à la reine, en portant sa santé avec un compliment bien tourné. Elle eut envie, je m'en aperçus, de se cacher la figure dans sa serviette ; puis, comme elle trempait ses lèvres dans le vin clair, tout le monde cria :

— La reine boit ! la reine boit !

Elle devint alors toute rouge et s'étrangla. On riait ; mais je vis bien qu'on l'aimait beaucoup dans la maison.

III

Dès que le dîner fut fini, Chantal me prit par le bras. C'était l'heure de son cigare, heure sacrée. Quand il était seul, il allait le fumer dans la rue ; quand il avait quelqu'un à dîner, on montait au billard, et il jouait en fumant. Ce soir-là, on avait même fait du feu dans le billard, à cause des Rois ; et mon vieil ami prit sa queue, une queue très fine qu'il frotta de blanc avec grand soin, puis il dit :

— A toi, mon garçon !

Car il me tutoyait, bien que j'eusse vingt-cinq ans, mais il m'avait vu tout enfant.

Je commençai donc la partie ; je fis quelques carambolages ; j'en manquai quelques autres ; mais comme la pensée de Mlle Perle me rôdait dans la tête, je demandai tout à coup :

— Dites donc, monsieur Chantal, est-ce que Mlle Perle est votre parente ?

Il cessa de jouer, très étonné, et me regarda.

— Comment, tu ne sais pas ? tu ne connais pas l'histoire de Mlle Perle ?

— Mais non.

— Ton père ne te l'a jamais racontée ?

— Mais non.

— Tiens, tiens, que c'est drôle ! ah ! par exemple, que c'est drôle ! Oh ! mais, c'est toute une aventure !

Il se tut, puis reprit :

— Et si tu savais comme c'est singulier que tu me demandes ça aujourd'hui, un jour des Rois !

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ! Écoute. Voilà de cela quarante et un ans, quarante et un ans aujourd'hui même, jour de l'Épiphanie. Nous habitions alors Roüy-le-Tors, sur les remparts ; mais il faut d'abord t'expliquer la maison pour que tu comprennes bien. Roüy est bâti sur une côte, ou plutôt sur un mamelon qui domine un grand pays de prairies. Nous avions là une maison avec un beau jardin suspendu, soutenu en l'air par les vieux murs de défense. Donc la maison était dans la ville, dans la rue, tandis que le jardin dominait la plaine. Il y avait aussi une porte de sortie de ce jardin sur la campagne, au bout d'un escalier secret qui descendait dans l'épaisseur des murs, comme on en trouve dans les romans. Une route passait devant cette porte qui était munie d'une grosse cloche, car les paysans, pour éviter le grand tour, apportaient par là leurs provisions.

« Tu vois bien les lieux, n'est-ce pas ? Or, cette année-là, aux Rois, il neigeait depuis une semaine. On eût dit la fin du monde. Quand nous allions aux remparts regarder la plaine, ça nous faisait froid dans l'âme, cet immense pays blanc, tout blanc, glacé, et qui luisait comme du vernis. On eût dit que le bon Dieu avait empaqueté la terre pour l'envoyer au grenier des vieux mondes. Je t'assure que c'était bien triste.

« Nous demeurions en famille à ce moment-là, et nombreux, très nombreux : mon père, ma mère, mon oncle et ma tante, mes deux frères et mes quatre cousines ; c'étaient de jolies fillettes ; j'ai épousé la dernière. De tout ce monde-là, nous ne sommes plus que trois survivants : ma femme, moi et ma belle-sœur qui habite Marseille. Sacristi ! comme ça s'égrène, une famille ! ça me fait trembler quand j'y pense ! Moi, j'avais quinze ans, puisque j'en ai cinquante-six.

« Donc, nous allions fêter les Rois, et nous étions très gais, très gais ! Tout le monde attendait le dîner dans le salon, quand mon frère aîné, Jacques, se mit à dire :

« — Il y a un chien qui hurle dans la plaine depuis dix minutes ; ça doit être une pauvre bête perdue.

« Il n'avait pas fini de parler, que la cloche du jardin tinta. Elle avait un gros son de cloche d'église qui faisait penser aux morts. Tout le monde en frissonna. Mon père appela le domestique et lui dit d'aller voir. On attendit en grand silence ; nous pensions à la neige qui couvrait toute la terre. Quand l'homme revint, il affirma qu'il n'avait rien vu. Le chien hurlait toujours, sans cesse, et sa voix ne changeait point de place.

« On se mit à table ; mais nous étions un peu émus, surtout les jeunes. Ça alla bien jusqu'au rôti, puis voilà que la cloche se remet à sonner trois fois de suite, trois grands coups, longs, qui ont vibré jusqu'au bout de nos doigts et qui nous ont coupé le souffle, tout net. Nous restions à nous regarder, la fourchette en l'air, écoutant toujours, et saisis d'une espèce de peur surnaturelle.

« Ma mère enfin parla :

« — C'est étonnant qu'on ait attendu si longtemps pour revenir ; n'allez pas seul, Baptiste ; un de ces messieurs va vous accompagner.

« Mon oncle François se leva. C'était une espèce d'her-

cule, très fier de sa force et qui ne craignait rien au monde. Mon père lui dit :

« — Prends un fusil. On ne sait pas ce que ça peut être.

« Mais mon oncle ne prit qu'une canne et sortit aussitôt avec le domestique.

« Nous autres, nous demeurâmes frémissants de terreur et d'angoisse, sans manger, sans parler. Mon père essaya de nous rassurer :

« — Vous allez voir, dit-il, que ce sera quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la neige. Après avoir sonné une première fois, voyant qu'on n'ouvrait pas tout de suite, il a tenté de retrouver son chemin, puis, n'ayant pu y parvenir, il est revenu à notre porte.

« L'absence de mon oncle nous parut durer une heure. Il revint enfin, furieux, jurant :

« — Rien, nom de nom, c'est un farceur ! Rien que ce maudit chien qui hurle à cent mètres des murs. Si j'avais pris un fusil, je l'aurais tué pour le faire taire.

« On se remit à dîner, mais tout le monde demeurait anxieux ; on sentait bien que ce n'était pas fini, qu'il allait se passer quelque chose, que la cloche, tout à l'heure, sonnerait encore.

« Et elle sonna, juste au moment où l'on coupait le gâteau des Rois. Tous les hommes se levèrent ensemble. Mon oncle François, qui avait bu du champagne, affirma qu'il allait LE massacrer, avec tant de fureur, que ma mère et ma tante se jetèrent sur lui pour l'empêcher. Mon père, bien que très calme et un peu impotent (il traînait la jambe depuis qu'il se l'était cassée en tombant de cheval), déclara à son tour qu'il voulait savoir ce que c'était, et qu'il irait. Mes frères, âgés de dix-huit et de vingt ans, coururent chercher leurs fusils ; et comme on ne faisait guère attention à moi, je m'emparai d'une carabine de jardin et je me disposai aussi à accompagner l'expédition.

« Elle partit aussitôt. Mon père et mon oncle marchaient devant, avec Baptiste, qui portait une lanterne. Mes frères Jacques et Paul suivaient, et je venais derrière, malgré les supplications de ma mère, qui demeurait avec sa sœur et mes cousines sur le seuil de la maison.

« La neige s'était remis à tomber depuis une heure ; et les arbres en étaient chargés. Les sapins pliaient sous ce lourd vêtement livide, pareils à des pyramides blanches, à d'énormes pains de sucre ; et on apercevait à peine, à travers le rideau gris des flocons menus et pressés, les arbustes plus légers, tout pâles dans l'ombre. Elle tombait si épaisse, la neige, qu'on y voyait tout juste à dix pas. Mais la lanterne jetait une grande clarté devant nous. Quand on commença à descendre par l'escalier tournant creusé dans la muraille, j'eus peur, vraiment. Il me sembla qu'on marchait derrière moi ; qu'on allait me saisir par les épaules et m'emporter ; et j'eus envie de retourner ; mais comme il fallait retraverser tout le jardin, je n'osai pas.

« J'entendis qu'on ouvrait la porte sur la plaine ; puis mon oncle se remit à jurer :

« — Nom d'un nom, il est reparti ! Si j'aperçois seulement son ombre, je ne le rate pas, ce c...-là.

« C'était sinistre de voir la plaine, ou, plutôt, de la sentir devant soi, car on ne la voyait pas ; on ne voyait qu'un voile de neige sans fin, en haut, en bas, en face, à droite, à gauche, partout.

« Mon oncle reprit :

« — Tiens, revoilà le chien qui hurle ; je vas lui apprendre comment je tire, moi. Ça sera toujours ça de gagné.

« Mais mon père, qui était bon, reprit :

« — Il vaut mieux l'aller chercher, ce pauvre animal qui crie la faim. Il aboie au secours, ce misérable ; il appelle comme un homme en détresse. Allons-y.

« Et on se mit en route à travers ce rideau, à travers

cette tombée épaisse, continue, à travers cette mousse qui emplissait la nuit et l'air, qui remuait, flottait, tombait et glaçait la chair en fondant, la glaçait comme elle l'aurait brûlée, par une douleur vive et rapide sur la peau, à chaque toucher des petits flocons blancs.

« Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette pâte molle et froide ; et il fallait lever très haut la jambe pour marcher. A mesure que nous avancions, la voix du chien devenait plus claire, plus forte. Mon oncle cria :

« — Le voici !

« On s'arrêta pour l'observer, comme on doit faire en face d'un ennemi qu'on rencontre dans la nuit.

« Je ne voyais rien, moi ; alors, je rejoignis les autres et je l'aperçus ; il était effrayant et fantastique à voir, ce chien, un gros chien noir, un chien de berger à grands poils et à tête de loup, dressé sur ses quatre pattes tout au bout de la longue traînée de lumière que faisait la lanterne sur la neige. Il ne bougeait pas ; il s'était tu ; et il nous regardait.

« Mon oncle dit :

« — C'est singulier, il n'avance ni ne recule. J'ai bien envie de lui flanquer un coup de fusil.

« Mon père reprit d'une voix ferme :

« — Non, il faut le prendre.

« Alors mon frère Jacques ajouta :

« — Mais il n'est pas seul. Il y a quelque chose à côté de lui.

« Il y avait quelque chose derrière lui, en effet, quelque chose de gris, d'impossible à distinguer. On se remit en marche avec précaution.

« En nous voyant approcher, le chien s'assit sur son derrière. Il n'avait pas l'air méchant. Il semblait plutôt content d'avoir réussi à attirer des gens.

« Mon père alla droit à lui et le caressa. Le chien lui lécha les mains ; et on reconnut qu'il était attaché à la

roue d'une petite voiture, d'une sorte de voiture joujou enveloppée tout entière dans trois ou quatre couvertures de laine. On enleva ces linges avec soin, et comme Baptiste approchait sa lanterne de la porte de cette carriole qui ressemblait à une niche roulante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait.

« Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pouvions dire un mot. Mon père se remit le premier, et comme il était de grand cœur, et d'âme un peu exaltée, il étendit la main sur le toit de la voiture et il dit :

« — Pauvre abandonné, tu seras des nôtres !

« Et il ordonna à mon frère Jacques de rouler devant nous notre trouvaille.

« Mon père reprit, pensant tout haut :

« — Quelque enfant d'amour dont la pauvre mère est venue sonner à ma porte en cette nuit de l'Épiphanie, en souvenir de l'Enfant-Dieu.

« Il s'arrêta de nouveau, et, de toute sa force, il cria quatre fois à travers la nuit vers les quatre coins du ciel :

« — Nous l'avons recueilli !

« Puis, posant la main sur l'épaule de son frère, il murmura :

« — Si tu avais tiré sur le chien, François ?...

« Mon oncle ne répondit pas, mais il fit dans l'ombre un grand signe de croix, car il était très religieux, malgré ses airs fanfarons.

« On avait détaché le chien, qui nous suivait.

« Ah ! par exemple, ce qui fut gentil à voir, c'est la rentrée à la maison. On eut d'abord beaucoup de mal à monter la voiture par l'escalier des remparts ; on y parvint cependant et on la roula jusque dans le vestibule.

« Comme maman était drôle, contente et effarée ! Et mes quatre petites cousines (la plus jeune avait six ans), elles ressemblaient à quatre poules autour d'un

nid. On retira enfin de sa voiture l'enfant qui dormait toujours. C'était une fille, âgée de six semaines environ. Et on trouva dans ses langes dix mille francs en or, oui, dix mille francs ! que papa plaça pour lui faire une dot. Ce n'était donc pas un enfant de pauvres... mais peut-être l'enfant de quelque noble avec une petite bourgeoise de la ville... ou encore... nous avons fait mille suppositions et on n'a jamais rien su... mais là, jamais rien... jamais rien... Le chien lui-même ne fut reconnu par personne. Il était étranger au pays. Dans tous les cas, celui ou celle qui était venu sonner trois fois à notre porte connaissait bien mes parents, pour les avoir choisis ainsi.

« Voilà donc comment Mlle Perle entra, à l'âge de six semaines, dans la maison Chantal.

« On ne la nomma que plus tard, Mlle Perle, d'ailleurs. On la fit baptiser d'abord : « Marie, Simonne, Claire », Claire devant lui servir de nom de famille.

« Je vous assure que ce fut une drôle de rentrée dans la salle à manger avec cette mioche réveillée qui regardait autour d'elle ces gens et ces lumières, de ses yeux vagues, bleus et troubles.

« On se remit à table et le gâteau fut partagé. J'étais roi ; et je pris pour reine Mlle Perle, comme vous, tout à l'heure. Elle ne se douta guère, ce jour-là, de l'honneur qu'on lui faisait.

« Donc, l'enfant fut adoptée, et élevée dans la famille. Elle grandit ; des années passèrent. Elle était gentille, douce, obéissante. Tout le monde l'aimait et on l'aurait abominablement gâtée si ma mère ne l'eût empêché.

« Ma mère était une femme d'ordre et de hiérarchie. Elle consentait à traiter la petite Claire comme ses propres fils, mais elle tenait cependant à ce que la distance qui nous séparait fût bien marquée, et la situation bien établie.

« Aussi, dès que l'enfant put comprendre, elle lui fit connaître son histoire et fit pénétrer tout doucement, même tendrement dans l'esprit de la petite, qu'elle était pour les Chantal une fille adoptive, recueillie, mais en somme une étrangère.

« Claire comprit cette situation avec une singulière intelligence, avec un instinct surprenant ; et elle sut prendre et garder la place qui lui était laissée, avec tant de tact, de grâce et de gentillesse, qu'elle touchait mon père à le faire pleurer.

« Ma mère elle-même fut tellement émue par la reconnaissance passionnée et le dévouement un peu craintif de cette mignonne et tendre créature, qu'elle se mit à l'appeler : « Ma fille. » Parfois, quand la petite avait fait quelque chose de bon, de délicat, ma mère relevait ses lunettes sur son front, ce qui indiquait toujours une émotion chez elle et elle répétait : « Mais c'est une perle, une vraie perle, cette enfant ! » — Ce nom en resta à la petite Claire qui devint et demeura pour nous M^lle^ Perle.

IV

M. Chantal se tut. Il était assis sur le billard, les pieds ballants, et il maniait une boule de la main gauche, tandis que de la droite il tripotait un linge qui servait à effacer les points sur le tableau d'ardoise et que nous appelions « le linge à craie ». Un peu rouge, la voix sourde, il parlait pour lui maintenant, parti dans ses souvenirs, allant doucement, à travers les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va, en se promenant, dans les vieux jardins de la famille où l'on fut élevé, et où chaque arbre, chaque chemin, chaque plante, les houx pointus, les lauriers qui sentent bon, les ifs dont la

graine rouge et grasse s'écrase entre les doigts, font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre vie passée, un de ces faits insignifiants et délicieux qui forment le fond même, la trame de l'existence.

Moi, je restais en face de lui, adossé à la muraille, les mains appuyées sur ma queue de billard inutile.

Il reprit, au bout d'une minute :

— Cristi, qu'elle était jolie à dix-huit ans... et gracieuse, et parfaite... Ah ! la jolie, jolie... jolie et bonne... et brave... et charmante fille !... Elle avait des yeux... des yeux bleus... transparents... clairs... comme je n'en ai jamais vu de pareils... jamais !

Il se tut encore. Je demandai :

— Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ?

Il répondit, non pas à moi, mais à ce mot qui passait « mariée ».

— Pourquoi ? pourquoi ? Elle n'a pas voulu... pas voulu. Elle avait pourtant trente mille francs de dot, et elle fut demandée plusieurs fois... elle n'a pas voulu ! Elle semblait triste à cette époque-là. C'est quand j'épousai ma cousine, la petite Charlotte, ma femme, avec qui j'étais fiancé depuis six ans.

Je regardais M. Chantal et il me semblait que je pénétrais dans son esprit, que je pénétrais tout à coup dans un de ces humbles et cruels drames des cœurs honnêtes, des cœurs droits, des cœurs sans reproches, dans un de ces cœurs inavoués, inexplorés, que personne n'a connu, pas même ceux qui en sont les muettes et résignées victimes.

Et, une curiosité hardie me poussant tout à coup, je prononçai :

— C'est vous qui auriez dû l'épouser, monsieur Chantal !

Il tressaillit, me regarda, et dit :

— Moi ? épouser qui ?

— Mlle Perle.

— Pourquoi ça ?

— Parce que vous l'aimiez plus que votre cousine.

Il me regarda avec des yeux étranges, ronds, effarés, puis il balbutia :

— Je l'ai aimée... moi ?... comment ? qu'est-ce qui t'a dit ça ?...

— Parbleu, ça se voit... et c'est même à cause d'elle que vous avez tardé si longtemps à épouser votre cousine qui vous attendait depuis six ans.

Il lâcha la bille qu'il tenait de la main gauche, saisit à deux mains le linge à craie, et, s'en couvrant le visage, se mit à sangloter dedans. Il pleurait d'une façon désolante et ridicule, comme pleure une éponge qu'on presse, par les yeux, le nez et la bouche en même temps. Et il toussait, crachait, se mouchait dans le linge à craie, s'essuyait les yeux, éternuait, recommençait à couler par toutes les fentes de son visage, avec un bruit de gorge qui faisait penser aux gargarismes.

Moi, effaré, honteux, j'avais envie de me sauver et je ne savais plus que dire, que faire, que tenter.

Et soudain, la voix de Mme Chantal résonna dans l'escalier :

— Est-ce bientôt fini, votre fumerie ?

J'ouvris la porte et je criai :

— Oui, madame, nous descendons.

Puis, je me précipitai vers son mari, et, le saisissant par les coudes :

— Monsieur Chantal, mon ami Chantal, écoutez-moi ; votre femme vous appelle, remettez-vous, remettez-vous vite, il faut descendre ; remettez-vous.

Il bégaya :

— Oui... oui... je viens... pauvre fille... je viens... dites-lui que j'arrive.

Et il commença à s'essuyer consciencieusement la

figure avec le linge qui, depuis deux ou trois ans, essuyait toutes les marques de l'ardoise, puis il apparut, moitié blanc et moitié rouge, le front, le nez, les joues et le menton barbouillés de craie, et les yeux gonflés, encore pleins de larmes.

Je le pris par les mains et l'entraînai dans sa chambre en murmurant :

— Je vous demande pardon, je vous demande bien pardon, monsieur Chantal, de vous avoir fait de la peine... mais je ne savais pas... vous... vous comprenez...

Il me serra la main :

— Oui... oui... il y a des moments difficiles...

Puis il se plongea la figure dans sa cuvette. Quand il en sortit, il ne me parut pas encore présentable ; mais j'eus l'idée d'une petite ruse. Comme il s'inquiétait, en se regardant dans la glace, je lui dis :

— Il suffira de raconter que vous avez un grain de poussière dans l'œil, et vous pourrez pleurer devant tout le monde autant qu'il vous plaira.

Il descendit en effet, en se frottant les yeux avec son mouchoir. On s'inquiéta ; chacun voulut chercher le grain de poussière qu'on ne trouva point, et on raconta des cas semblables où il était devenu nécessaire d'aller chercher le médecin.

Moi, j'avais rejoint Mlle Perle et je la regardais, tourmenté par une curiosité ardente, une curiosité qui devenait une souffrance. Elle avait dû être bien jolie en effet, avec ses yeux doux, si grands, si calmes, si larges qu'elle avait l'air de ne les jamais fermer, comme font les autres humains. Sa toilette était un peu ridicule, une vraie toilette de vieille fille, et la déparait sans la rendre gauche.

Il me semblait que je voyais en elle, comme j'avais vu tout à l'heure dans l'âme de M. Chantal, que j'apercevais, d'un bout à l'autre, cette vie humble, simple

et dévouée ; mais un besoin me venait aux lèvres, un besoin harcelant de l'interroger, de savoir si, elle aussi, l'avait aimé, lui ; si elle avait souffert comme lui de cette longue souffrance secrète, aiguë, qu'on ne voit pas, qu'on ne sait pas, qu'on ne devine pas, mais qui s'échappe, la nuit, dans la solitude de la chambre noire. Je la regardais, je voyais battre son cœur sous son corsage à guimpe, et je me demandais si cette douce figure candide avait gémi chaque soir, dans l'épaisseur moite de l'oreiller, et sangloté, le corps secoué de sursauts, dans la fièvre du lit brûlant.

Et je lui dis tout bas, comme font les enfants qui cassent un bijou pour voir dedans :

— Si vous aviez vu pleurer M. Chantal tout à l'heure, il vous aurait fait pitié.

Elle tressaillit :

— Comment, il pleurait ?

— Oh ! oui, il pleurait !

— Et pourquoi ça ?

Elle semblait très émue. Je répondis :

— A votre sujet.

— A mon sujet ?

— Oui. Il me racontait combien il vous avait aimée autrefois ; et combien il lui en avait coûté d'épouser sa femme au lieu de vous...

Sa figure pâle me parut s'allonger un peu ; ses yeux toujours ouverts, ses yeux calmes se fermèrent tout à coup, si vite qu'ils semblaient s'être clos pour toujours. Elle glissa de sa chaise sur le plancher et s'y affaissa doucement, lentement, comme aurait fait une écharpe tombée.

Je criai :

— Au secours ! au secours ! M^lle^ Perle se trouve mal.

M^me^ Chantal et ses filles se précipitèrent, et comme

on cherchait de l'eau, une serviette et du vinaigre, je pris mon chapeau et me sauvai.

Je m'en allai à grands pas, le cœur secoué, l'esprit plein de remords et de regrets. Et parfois aussi j'étais content ; il me semblait que j'avais fait une chose louable et nécessaire.

Je me demandais : « Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? » Ils avaient cela dans l'âme comme on garde du plomb dans une plaie fermée. Maintenant ne seront-ils pas plus heureux ? Il était trop tard pour que recommençât leur torture et assez tôt pour qu'ils s'en souvinssent avec attendrissement.

Et peut-être qu'un soir du prochain printemps, émus par un rayon de lune tombé sur l'herbe, à leurs pieds, à travers les branches, ils se prendront et se serreront la main en souvenir de toute cette souffrance étouffée et cruelle ; et peut-être aussi que cette courte étreinte fera passer dans leurs veines un peu de ce frisson qu'ils n'auront point connu, et leur jettera, à ces morts ressuscités en une seconde, la rapide et divine sensation de cette ivresse, de cette folie qui donne aux amoureux plus de bonheur en un tressaillement, que n'en peuvent cueillir, en toute leur vie, les autres hommes !

Notes

page 75.

faire les Rois : *i.e.* be present at a family gathering on the Feast of Epiphany, or Feast of the Three Kings. The person who finds "the bean" (*la fève*) in the cake is made "king," and then chooses a "queen."

page 76.

au delà des ponts = "on the other side of the bridges," *i.e.* on the right bank of the Seine, the Observatoire being on the left bank.

au Français = *au Théâtre-Français*, the chief Paris theatre.

page 77.

le 15 août : *i.e.* the Feast of the Assumption. It has been a national holiday in France since that fifteenth day of August in the early seventeenth century when Louis XIII. formally placed his country under the protection of the Virgin. After the Revolution *le 15 août* retained its importance because it was Napoleon's birthday.

les événements du boulevard : things being done and said in what is called, on page 75, *le vrai Paris*, the Paris of the boulevard, " town."

les affaires du Tonkin : matters concerning the Tongking Expedition (1883) advocated by the Prime Minister, M. Jules Ferry.

page 79.

maisons à grandes filles = " households with grown-up daughters."

Questions

Qui étaient les Chantal ? Où habitaient-ils ? Sortaient-ils beaucoup ? Qu'est-ce qu'ils entendaient par « aller aux grandes provisions » ? Quel était le caractère des demoiselles Chantal ? Et le caractère de leur père ? Et de leur mère ?

« Je rougis jusqu'aux oreilles », dit Gaston (p. 78). Pourquoi ? De quoi avait-il peur ? Quelles suppositions lui traversèrent l'esprit ? Qui choisit-il pour reine ?

Pourquoi n'avait-il jamais pris garde à M^lle^ Perle ? Quel âge avait-elle ? Était-elle jolie ? Comment s'habillait-elle ?

Quelle est l'histoire que M. Chantal raconta à Gaston dans le billard après le dîner ? Qu'est-ce qui rend sa description *mystérieuse* et *poétique ?*

Comment M^lle^ Perle entra-t-elle, à l'âge de six semaines, dans la maison des Chantal ? Quel était son nom de baptême ? Quel âge avait-elle quand M. Chantal se maria ? Aurait-elle pu se marier ? Avait-elle une dot ? Qui aurait dû l'épouser, d'après Gaston ?

Pourquoi M. Chantal s'est-il mis tout à coup à pleurer ? Qu'a-t-il raconté à sa famille en descendant du billard ? Est-ce

que sa famille a su qu'il avait pleuré ? Comment Mlle Perle l'a-t-elle su ?

Quel secret Gaston a-t-il dévoilé ? Son action était-elle bonne ou mauvaise ?

MENUET

A Paul Bourget.

LES grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près : j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au cœur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

La plus violente douleur que l'on puisse éprouver, certes, est la perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire ; mais on guérit de ces catastrophes comme de larges blessures saignantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les filles stupides. Je me levais tôt ; et une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière ? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches ; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre ; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières ; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers : quelques petits bonds d'abord, puis une révérence ; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait !

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les

acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue ; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis :

— Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

— Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia :

— J'ai épousé la Castris, monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas ? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons toutes nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la

grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

Nous nous assîmes sur un banc. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées proprettes ; un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

— Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet.

Il tressaillit.

— Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des reines, entendez-vous ? Depuis qu'il n'y a plus de rois, il n'y a plus de menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse et grave :

— Élise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était ?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante ; puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses jardins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles ?

Sont-ils morts ? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir ? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière, le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune ?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute ?

Notes

page 99.

qui faisait penser au déluge = "which reminded one of the Flood," *i.e.* which seemed to date from the Flood or before ; antediluvian.

page 100.

il ne s'arrêtait plus de bavarder = "he could not leave off chattering," "there was no end to his chatter."

la Castris. The definite article is used with the names of famous actresses, *e.g. la Duse.*

Questions

Pourriez-vous décrire l'ancienne pépinière du Luxembourg ?
Qu'est-ce que Jean Bridelle y faisait tous les matins ?
Quand a-t-il remarqué l'étrange petit vieillard ?
Comment a-t-il lié conversation avec lui ?
Comment le vieillard était-il habillé ? Quelle avait été sa profession du temps de Louis XV ? Pourquoi aimait-il le jardin du Luxembourg ?
Qui était cette vieille petite femme à qui Jean Bridelle fut présenté ?
Le vieillard aimait-il la danse ? Quelle danse préférait-il ?
Pourquoi s'est-il mis à danser avec la Castris ? Comment dansait-il ?
Qu'y a-t-il de triste dans cette histoire ? Est-ce que vous la trouvez ridicule ?

L'ÉPAVE

C'ÉTAIT hier, 31 décembre.

Je venais de déjeuner avec mon vieil ami Georges Garin. Le domestique lui apporta une lettre couverte de cachets et de timbres étrangers.

Georges me dit :

— Tu permets ?

— Certainement.

Et il se mit à lire huit pages d'une grande écriture anglaise, croisée dans tous les sens. Il les lisait lentement, avec une attention sérieuse, avec cet intérêt qu'on met aux choses qui vous touchent le cœur.

Puis il posa la lettre sur un coin de la cheminée, et il dit :

— Tiens, en voilà une drôle d'histoire que je ne t'ai jamais racontée, une histoire sentimentale pourtant, et qui m'est arrivée ! Oh ! ce fut un singulier jour de l'an, cette année-là. Il y a de cela vingt ans... puisque j'avais trente ans et que j'en ai cinquante !...

« J'étais alors inspecteur de la Compagnie d'assurances maritimes que je dirige aujourd'hui. Je me disposais à passer à Paris la fête du 1er janvier, puisqu'on est convenu de faire de ce jour un jour de fête, quand je reçus une lettre du directeur me donnant l'ordre de partir immédiatement pour l'île de Ré, où venait de s'échouer un trois-mâts de Saint-Nazaire, assuré par

nous. Il était alors huit heures du matin. J'arrivai à la Compagnie, à dix heures, pour recevoir des instructions ; et, le soir même, je prenais l'express, qui me déposait à La Rochelle le lendemain 31 décembre.

« J'avais deux heures, avant de monter sur le bateau de Ré, le *Jean-Guiton*. Je fis un tour en ville. C'est vraiment une ville bizarre et de grand caractère que La Rochelle, avec ses rues mêlées comme un labyrinthe et dont les trottoirs courent sous des galeries sans fin, des galeries à arcades comme celles de la rue de Rivoli, mais basses, ces galeries et ces arcades écrasées, mystérieuses, qui semblent construites et demeurées comme un décor de conspirateurs, le décor antique et saisissant des guerres d'autrefois, des guerres de religion héroïques et sauvages. C'est bien la vieille cité huguenote, grave, discrète, sans art superbe, sans aucun de ces admirables monuments qui font Rouen si magnifique, mais remarquable par toute sa physionomie sévère, un peu sournoise aussi, une cité de batailleurs obstinés, où doivent éclore les fanatismes, la ville où s'exalta la foi des calvinistes et où naquit le complot des quatre sergents.

« Quand j'eus erré quelque temps par ces rues singulières, je montai sur un petit bateau à vapeur, noir et ventru, qui devait me conduire à l'île de Ré. Il partit en soufflant d'un air colère, passa entre les deux tours antiques qui gardent le port, traversa la rade, sortit de la digue construite par Richelieu, et dont on voit à fleur d'eau les pierres énormes, enfermant la ville comme un immense collier ; puis il obliqua vers la droite.

« C'était un de ces jours tristes qui oppressent, écrasent la pensée, compriment le cœur, éteignent en nous toute force et toute énergie ; un jour gris, glacial, sali par une brume lourde, humide comme de la pluie,

froide comme de la gelée, infecte à respirer comme une buée d'égout.

« Sous ce plafond de brouillard bas et sinistre, la mer jaune, la mer peu profonde et sablonneuse de ces plages illimitées, restait sans une ride, sans un mouvement, sans vie, une mer d'eau trouble, d'eau grasse, d'eau stagnante. Le *Jean-Guiton* passait dessus en roulant un peu, par habitude, coupait cette nappe opaque et lisse, puis laissait derrière lui quelques vagues, quelques clapots, quelques ondulations qui se calmaient bientôt.

« Je me mis à causer avec le capitaine, un petit homme presque sans pattes, tout rond comme son bateau et balancé comme lui. Je voulais quelques détails sur le sinistre que j'allais constater. Un grand trois-mâts carré de Saint-Nazaire, le *Marie-Joseph*, avait échoué, par une nuit d'ouragan, sur les sables de l'île de Ré.

« La tempête avait jeté si loin ce bâtiment, écrivait l'armateur, qu'il avait été impossible de le renflouer et qu'on avait dû enlever au plus vite tout ce qui pouvait en être détaché. Il me fallait donc constater la situation de l'épave, apprécier quel devait être son état avant le naufrage, juger si tous les efforts avaient été tentés pour le remettre à flot. Je venais comme agent de la Compagnie, pour témoigner ensuite contradictoirement, si besoin était dans le procès.

« Au reçu de mon rapport, le directeur devait prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires pour sauvegarder nos intérêts.

« Le capitaine du *Jean-Guiton* connaissait parfaitement l'affaire, ayant été appelé à prendre part, avec son navire, aux tentatives de sauvetage.

« Il me raconta le sinistre, très simple d'ailleurs. Le *Marie-Joseph*, poussé par un coup de vent furieux,

perdu dans la nuit, naviguant au hasard sur une mer d'écume, — « une mer de soupe au lait », disait le capitaine, — était venu s'échouer sur ces immenses bancs de sable qui changent les côtes de cette région en Saharas illimités, aux heures de la marée basse.

« Tout en causant, je regardais autour de moi et devant moi. Entre l'océan et le ciel pesant restait un espace libre où l'œil voyait au loin. Nous suivions une terre. Je demandai :

« — C'est l'île de Ré ?

« — Oui, monsieur.

« Et tout à coup le capitaine, étendant la main droit devant nous, me montra, en pleine mer, une chose presque imperceptible, et me dit :

« — Tenez, voilà votre navire !

« — Le *Marie-Joseph ?...*

« — Mais, oui.

« — J'étais stupéfait. Ce point noir, à peu près invisible, que j'aurais pris pour un écueil, me paraissait placé à trois kilomètres au moins des côtes.

« Je repris :

« — Mais, capitaine, il doit y avoir cent brasses d'eau à l'endroit que vous me désignez ?

« Il se mit à rire :

« — Cent brasses, mon ami !... Pas deux brasses, je vous dis !...

« C'était un Bordelais. Il continua :

« — Nous sommes marée haute, neuf heures quarante minutes. Allez-vous-en par la plage, mains dans vos poches, après le déjeuner de l'hôtel du *Dauphin*, et je vous promets qu'à deux heures cinquante ou trois heures au plusse vous toucherez l'épave, pied sec, mon ami, et vous aurez une heure quarante-cinq à deux heures pour rester dessus, pas plusse, par exemple ; vous seriez pris. Plusse la mer elle va loin et plusse elle re-

vient vite. C'est plat comme une punaise, cette côte ! Remettez-vous en route à quatre heures cinquante, croyez-moi ; et vous remontez à sept heures et demie sur le *Jean-Guiton*, qui vous dépose ce soir même sur le quai de La Rochelle.

« Je remerciai le capitaine et j'allai m'asseoir à l'avant du vapeur, pour regarder la petite ville de Saint-Martin, dont nous approchions rapidement.

« Elle ressemblait à tous les ports en miniature qui servent de capitales à toutes les maigres îles semées le long des continents. C'était un gros village de pêcheurs, un pied dans l'eau, un pied sur terre, vivant de poisson et de volailles, de légumes et de coquilles, de radis et de moules. L'île est fort basse, peu cultivée, et semble cependant très peuplée ; mais je ne pénétrai pas dans l'intérieur.

« Après avoir déjeuné, je franchis un petit promontoire ; puis, comme la mer baissait rapidement, je m'en allai, à travers les sables, vers une sorte de roc noir que j'apercevais au-dessus de l'eau, là-bas, là-bas.

« J'allais vite sur cette plaine jaune, élastique comme de la chair, et qui semblait suer sous mon pied. La mer, tout à l'heure, était là ; maintenant, je l'apercevais au loin, se sauvant à perte de vue, et je ne distinguais plus la ligne qui séparait le sable de l'Océan. Je croyais assister à une féerie gigantesque et surnaturelle. L'Atlantique était devant moi tout à l'heure, puis il avait disparu dans la grève, comme font les décors dans les trappes, et je marchais à présent au milieu d'un désert. Seuls, la sensation, le souffle de l'eau salée demeuraient en moi. Je sentais l'odeur du varech, l'odeur de la vague, la rude et bonne odeur des côtes. Je marchais vite ; je n'avais plus froid ; je regardais l'épave échouée, qui grandissait à mesure que j'avançais et ressemblait à présent à une énorme baleine naufragée.

« Elle semblait sortir du sol et prenait, sur cette immense étendue plate et jaune, des proportions surprenantes. Je l'atteignis enfin, après une heure de marche. Elle gisait sur le flanc, crevée, brisée, montrant, comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné, percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus. Elle paraissait avoir pris racine en lui. L'avant était entré profondément dans cette plage douce et perfide, tandis que l'arrière, relevé, semblait jeter vers le ciel, comme un cri d'appel désespéré, ces deux mots blancs sur le bordage noir : *Marie-Joseph.*

« J'escaladai ce cadavre de navire par le côté le plus bas ; puis, parvenu sur le pont, je pénétrai dans l'intérieur. Le jour, entré par les trappes défoncées et par les fissures des flancs, éclairait tristement ces sortes de caves longues et sombres, pleines de boiseries démolies. Il n'y avait plus rien là dedans que du sable qui servait de sol à ce souterrain de planches.

« Je me mis à prendre des notes sur l'état du bâtiment. Je m'étais assis sur un baril vide et brisé, et j'écrivais à la lueur d'une large fente par où je pouvais apercevoir l'étendue illimitée de la grève. Un singulier frisson de froid et de solitude me courait sur la peau de moment en moment ; et je cessais d'écrire parfois pour écouter le bruit vague et mystérieux de l'épave : bruit des crabes grattant les bordages de leurs griffes crochues, bruit de mille bêtes toutes petites de la mer, installées déjà sur ce mort, et aussi le bruit doux et régulier du taret qui ronge sans cesse, avec son grincement de vrille, toutes les vieilles charpentes, qu'il creuse et dévore.

« Et, soudain, j'entendis des voix humaines tout près de moi. Je fis un bond comme en face d'une apparition. Je crus vraiment, pendant une seconde, que j'allais voir

se lever deux noyés qui me raconteraient leur mort. Certes, il ne me fallut pas longtemps pour grimper sur le pont à la force des poignets : et j'aperçus debout, à l'avant du navire, un grand monsieur avec trois jeunes filles, ou plutôt un grand Anglais avec trois miss. Assurément ils eurent encore plus peur que moi en voyant surgir cet être rapide sur le trois-mâts abandonné. La plus jeune des fillettes se sauva ; les deux autres saisirent leur père à pleins bras ; quant à lui, il avait ouvert la bouche ; ce fut le seul signe qui laissa voir son émotion.

« Puis, après quelques secondes, il parla :

« — Aoh, môsieu, vos été la propriétaire de cette bâtiment ?

« — Oui, monsieur.

« — Est-ce que je pôvé la visiter ?

« — Oui, monsieur.

« Il prononça alors une longue phrase anglaise, où je distinguai seulement ce mot : *gracious*, revenu plusieurs fois.

« Comme il cherchait un endroit pour grimper, je lui indiquai le meilleur et je lui tendis la main. Il monta ; puis nous aidâmes les trois fillettes, rassurées. Elles étaient charmantes, surtout l'aînée, une blondine de dix-huit ans, fraîche comme une fleur, et si fine, si mignonne ! Vraiment, les jolies Anglaises ont bien l'air de tendres fruits de la mer. On aurait dit que celle-là venait de sortir du sable et que ses cheveux en avaient gardé la nuance. Elles font penser, avec leur fraîcheur exquise, aux couleurs délicates des coquilles roses et aux perles nacrées, rares, mystérieuses, écloses dans les profondeurs inconnues des océans.

« Elle parlait un peu mieux que son père ; et elle nous servit d'interprète. Il fallut raconter le naufrage dans ses moindres détails, que j'inventai, comme si j'eusse assisté à la catastrophe. Puis, toute la famille descendit

dans l'intérieur de l'épave. Dès qu'ils eurent pénétré dans cette sombre galerie, à peine éclairée, ils poussèrent des cris d'étonnement et d'admiration ; et soudain le père et les trois filles tinrent en leurs mains des albums, cachés sans doute dans leurs grands vêtements imperméables, et ils commencèrent en même temps quatre croquis au crayon de ce lieu triste et bizarre.

« Ils s'étaient assis, côte à côte, sur une poutre en saillie, et les quatre albums, sur les huit genoux, se couvraient de petites lignes noires qui devaient représenter le ventre entr'ouvert du *Marie-Joseph*.

« Tout en travaillant, l'aînée des fillettes causait avec moi, qui continuais à inspecter le squelette du navire.

« J'appris qu'ils passaient l'hiver à Biarritz et qu'ils étaient venus tout exprès à l'île de Ré pour contempler ce trois-mâts enlisé. Ils n'avaient rien de la morgue anglaise, ces gens ; c'étaient de simples et braves toqués, de ces errants éternels dont l'Angleterre couvre le monde. Le père, long, sec, la figure rouge encadrée de favoris blancs, vrai sandwich vivant, une tranche de jambon découpée en tête humaine entre deux coussinets de poils ; les filles, hautes sur jambes, de petits échassiers en croissance, sèches aussi, sauf l'aînée, et gentilles toutes trois, mais surtout la plus grande.

« Elle avait une si drôle de manière de parler, de raconter, de rire, de comprendre et de ne pas comprendre, de lever les yeux pour m'interroger, des yeux bleus comme l'eau profonde, de cesser de dessiner pour deviner, de se remettre au travail et de dire *yes* ou *no*, que je serais demeuré un temps indéfini à l'écouter et à la regarder.

« Tout à coup, elle murmura :

« — J'entendai une petite mouvement sur cette bateau.

« Je prêtai l'oreille ; et je distinguai aussitôt un léger

bruit, singulier, continu. Qu'était-ce ? Je me levai pour aller regarder par la fente, et je poussai un cri violent. La mer nous avait rejoints ; elle allait nous entourer !

« Nous fûmes aussitôt sur le pont. Il était trop tard. L'eau nous cernait, et elle courait vers la côte avec une prodigieuse vitesse. Non, cela ne courait pas, cela glissait, rampait, s'allongeait comme une tache démesurée. A peine quelques centimètres d'eau couvraient le sable ; mais on ne voyait plus déjà la ligne fuyante de l'imperceptible flot.

« L'Anglais voulut s'élancer ; je le retins : la fuite était impossible, à cause des mares profondes que nous avions dû contourner en venant, et où nous tomberions au retour.

« Ce fut, dans nos cœurs, une minute d'horrible angoisse. Puis, la petite Anglaise se mit à sourire et murmura :

« — Ce été nous les naufragés !

« Je voulus rire ; mais la peur m'étreignait, une peur lâche, affreuse, basse et sournoise comme ce flot. Tous les dangers que nous courions m'apparurent en même temps. J'avais envie de crier : « Au secours ! » Vers qui ?

« Les deux petites Anglaises s'étaient blotties contre leur père, qui regardait, d'un œil consterné, la mer démesurée autour de nous.

« Et la nuit tombait aussi rapide que l'Océan montant, une nuit lourde, humide, glacée :

« Je dis :

« — Il n'y a rien à faire qu'à demeurer sur ce bateau.

« L'Anglais répondit :

« — *Oh ! yes !*

« Et nous restâmes là un quart d'heure, une demi-heure, je ne sais, en vérité, combien de temps, à regarder, autour de nous, cette eau jaune qui s'épaississait,

tournait, semblait bouillonner, semblait jouer sur l'immense grève reconquise.

« Une des fillettes eut froid, et l'idée nous vint de redescendre, pour nous mettre à l'abri de la brise légère, mais glacée, qui nous effleurait et nous piquait la peau.

« Je me penchai sur la trappe. Le navire était plein d'eau. Nous dûmes alors nous blottir contre le bordage d'arrière, qui nous garantissait un peu.

« Les ténèbres, à présent, nous enveloppaient, et nous restions serrés les uns contre les autres, entourés d'ombre et d'eau. Je sentais trembler, contre mon épaule, l'épaule de la petite Anglaise, dont les dents claquaient par instant ; mais je sentais aussi la chaleur douce de son corps à travers les étoffes, et cette chaleur m'était délicieuse comme un baiser. Nous ne parlions plus ; nous demeurions immobiles, muets, accroupis comme des bêtes dans un fossé, aux heures d'ouragan. Et pourtant, malgré tout, malgré la nuit, malgré le danger terrible et grandissant, je commençais à me sentir heureux d'être là, heureux du froid et du péril, heureux de ces longues heures d'ombre et d'angoisse à passer sur cette planche, si près de cette jolie et mignonne fillette.

« Je me demandais pourquoi cette étrange sensation de bien-être et de joie qui me pénétrait.

« Pourquoi ? Sait-on ? Parce qu'elle était là ? Qui, elle ? Une petite Anglaise inconnue ? Je ne l'aimais pas, je ne la connaissais point, et je me sentais attendri, conquis ! J'aurais voulu la sauver, me dévouer pour elle, faire mille folies !...

« Le silence des ténèbres devenait effrayant, le silence du ciel, car nous entendions autour de nous, vaguement, un bruissement léger, infini, la rumeur de la mer sourde qui montait et le monotone clapotement du courant contre le bateau.

« Tout à coup j'entendis des sanglots. La plus petite des Anglaises pleurait. Alors son père voulut la consoler, et ils se mirent à parler dans leur langue, que je ne comprenais pas. Je devinai qu'il la rassurait et qu'elle avait toujours peur.

« Je demandai à ma voisine :

« — Vous n'avez pas trop froid, miss ?

« — Oh ! si. J'avé froid beaucoup.

« Je voulus lui donner mon manteau, elle le refusa, mais je l'avais ôté ; je l'en couvris malgré elle. Dans la courte lutte, je rencontrai sa main, qui me fit passer un frisson charmant par tout le corps.

« Depuis quelques minutes, l'air devenait plus vif, le clapotis de l'eau plus fort contre les flancs du navire. Je me dressai ; un grand souffle me passa sur le visage. Le vent s'élevait !

« L'Anglais s'en aperçut en même temps que moi, et il dit simplement :

« — C'était mauvaise pour nous, cette...

« Assurément c'était mauvais, c'était la mort certaine si des lames, même de faibles lames, venaient attaquer et secouer l'épave, tellement brisée et disjointe que la première vague un peu rude l'emporterait en bouillie.

« Alors notre angoisse s'accrut de seconde en seconde avec les rafales de plus en plus fortes. Maintenant, la mer brisait un peu, et je voyais dans les ténèbres des lignes blanches paraître et disparaître, des lignes d'écume, tandis que chaque flot heurtait la carcasse du *Marie-Joseph*, l'agitait d'un court frémissement qui nous montait jusqu'au cœur.

« Là-bas, devant nous, à gauche, à droite, derrière nous, des phares brillaient sur les côtes, des phares blancs, jaunes, rouges, tournants, pareils à des yeux énormes, à des yeux de géant qui nous regardaient, nous guettaient, attendaient avidement que nous eussions

disparu. Un d'eux surtout m'irritait. Il s'éteignait toutes les trente secondes pour se rallumer aussitôt ; c'était bien un œil, celui-là, avec sa paupière sans cesse baissée sur son regard de feu.

« De temps en temps, l'Anglais frottait une allumette pour regarder l'heure ; puis, il remettait sa montre dans sa poche. Tout à coup, il me dit, par-dessus les têtes de ses filles, avec une souveraine gravité :

« — Môsieu, je vous souhaite bon année.

« Il était minuit. Je lui tendis ma main, qu'il serra ; puis il prononça une phrase d'anglais, et soudain ses filles et lui se mirent à chanter le *God save the Queen*, qui monta dans l'air noir, dans l'air muet, et s'évapora à travers l'espace.

« J'eus d'abord envie de rire ; puis je fus saisi d'une émotion puissante et bizarre.

« C'était quelque chose de sinistre et de superbe, ce chant de naufragés, de condamnés, quelque chose comme une prière, et aussi quelque chose de plus grand, de comparable à l'antique et sublime *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

« Quand ils eurent fini, je demandai à ma voisine de chanter toute seule une ballade, une légende, ce qu'elle voudrait, pour nous faire oublier nos angoisses. Elle y consentit et aussitôt sa voix claire et jeune s'envola dans la nuit. Elle chantait une chose triste sans doute, car les notes traînaient longtemps, sortaient lentement de sa bouche, et voletaient comme des oiseaux blessés, au-dessus des vagues.

« La mer grossissait, battait maintenant notre épave. Moi, je ne pensais plus qu'à cette voix. Et je pensais aussi aux sirènes. Si une barque avait passé près de nous, qu'auraient dit les matelots ? Mon esprit tourmenté s'égarait dans le rêve ! Une sirène ! N'était-ce point, en effet, une sirène, cette fille de la mer, qui m'a-

vait retenu sur ce navire vermoulu et qui, tout à l'heure, allait s'enfoncer avec moi dans les flots ?...

« Mais nous roulâmes brusquement tous les cinq sur le pont, car le *Marie-Joseph* s'était affaissé sur son flanc droit. L'Anglaise étant tombée sur moi, je l'avais saisie dans mes bras, et follement, sans savoir, sans comprendre, croyant venue ma dernière seconde, je baisais à pleine bouche sa joue, sa tempe et ses cheveux. Le bateau ne remuait plus ; nous autres aussi ne bougions point.

« Le père dit : « Kate ! » Celle que je tenais répondit « *yes* », et fit un mouvement pour se dégager. Certes, à cet instant j'aurais voulu que le bateau s'ouvrît en deux pour tomber à l'eau avec elle.

« L'Anglais reprit :

« — Une petite bascoule, ce n'été rien. J'avé mes trois filles conserves.

« Ne voyant point l'aînée, il l'avait cru perdue d'abord !

« Je me relevai lentement, et, soudain, j'aperçus une lumière sur la mer, tout près de nous. Je criai ; on répondit. C'était une barque qui nous cherchait, le patron de l'hôtel ayant prévu notre imprudence.

« Nous étions sauvés. J'en fus désolé ! On nous cueillit sur notre radeau, et on nous ramena à Saint-Martin.

« L'Anglais, maintenant, se frottait les mains et murmurait :

« — Bonne souper ! bonne souper !

« On soupa, en effet. Je ne fus pas gai, je regrettais le *Marie-Joseph*.

« Il fallut se séparer, le lendemain, après beaucoup d'étreintes et de promesses de s'écrire. Ils partirent vers Biarritz. Peu s'en fallut que je ne les suivisse.

« J'étais toqué ; je faillis demander cette fillette en mariage. Certes, si nous avions passé huit jours ensem-

ble, je l'épousais ! Combien l'homme, parfois, est faible et incompréhensible !

« Deux ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux ; puis je reçus une lettre de New-York. Elle était mariée, et me le disait. Et, depuis lors, nous nous écrivons tous les ans, au 1er janvier. Elle me raconte sa vie, me parle de ses enfants, de ses sœurs, jamais de son mari ! Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?... Et, moi, je ne lui parle que du *Marie-Joseph*... C'est peut-être la seule femme que j'aie aimée... non... que j'aurais aimée... Ah !... voilà... sait-on ?... Les événements vous emportent... Et puis... et puis... tout passe... Elle doit être vieille, à présent... je ne la reconnaîtrais pas... Ah ! celle d'autrefois... celle de l'épave... quelle créature... divine !... Elle m'écrit que ses cheveux sont tout blancs... Mon Dieu !... ça m'a fait une peine horrible... Ah ! ses cheveux blonds... Non, la mienne n'existe plus... Que c'est triste... tout ça !...

Notes

page 105.

J'arrivai à la Compagnie : *i.e.* at the Company's offices.

le complot des quatre sergents. Four young men, serving in the 45th regiment of the line at La Rochelle, were charged with having incited their comrades to revolt against the existing regime and executed in Paris, Septemper 21, 1822. The unfairness of their trial and the heroic way in which they met their untimely end struck the popular imagination and *les quatre sergents de La Rochelle* became legendary figures in France.

la digue construite par Richelieu : the great stone mole constructed in six months by Richelieu when he besieged La Rochelle (1627–28), to prevent help reaching the beleaguered city from the sea.

page 107.

au plusse : *i.e. au plus*, but the captain—*C'était un Bordelais*—sounded the final *s* very strongly, not only in this phrase,

where anybody else might sound it, but also in *plus la mer*, where only southern Frenchmen do.

page 109.

sur ce mort = " on this dead thing " (*l'épave*).

page 110.

cet être rapide = " this quick-moving figure," the insurance inspector who had climbed up nimbly from below.

la propriétaire. The Englishman's genders were no better than his pronunciation.

page 111.

ils passaient l'hiver à Biarritz. If so, they must have come a long way to inspect the wreck ; see the map of France.

deux coussinets de poils. These were no doubt the Dundreary side-whiskers with which the conventional Englishman of the French stage is still adorned.

page 114.

voulut la consoler : the past historic of *vouloir* has almost the force of " endeavoured to."

page 115.

Ave, Cæsar, etc. = " Hail, Caesar, those about to die salute thee "—the salutation made to the Emperor by the Roman gladiators when they entered the arena.

page 116.

conserves : the Englishman is evidently trying to translate "safe."

page 117.

je l'épousais = *je l'aurais épousée.* The imperfect is used in suppositions for greater vividness, *e.g. Si j'avais bougé, j'*étais *mort* = " If I had moved, I *was* a dead man."

Questions

Où l'inspecteur de la Compagnie d'assurances avait-il compté passer la fête du 1er janvier ? Où l'a-t-il passée en réalité ?
Qu'est-ce qu'il faisait à La Rochelle ? La ville lui plaisait-elle ? Quel temps faisait-il quand il prit le bateau pour l'île de Ré ? Quand aperçut-il l'épave pour la première fois ?
Où le Marie-Joseph avait-il échoué ? Pouvait-on facilement visiter l'épave ? Qu'y avait-il de sinistre dans le paysage ?
Comment l'inspecteur a-t-il pu atteindre l'épave ?
Quels bruits a-t-il entendus pendant qu'il prenait des notes (p. 109) ? Quelle surprise a-t-il eue ?
Quelle différence voyez-vous entre « un grand monsieur avec trois jeunes filles » et « un grand Anglais avec trois miss » (p. 110) ?
Quelles fautes de français remarque-t-on dans la conversation de l'Anglais et de sa fille aînée ? Lequel parlait le mieux ?
Pourquoi cette famille anglaise avait-elle quitté Biarritz ?
Pourquoi les gens sur l'épave n'avaient-ils pas remarqué plus tôt que la mer s'avançait ? Pourquoi ne sont-ils pas partis tout de suite à pied ? Quel danger couraient-ils en restant sur l'épave ?
Pourquoi l'Anglais regardait-il si souvent sa montre ? A minuit quels mots a-t-il prononcés ? Aurait-il dû s'exprimer autrement ? Quelle faute de français a-t-il faite ?
Pourquoi ses filles et lui se sont-ils mis à chanter ? Qu'est-ce que sa fille aînée a chanté toute seule ?
Ont-ils passé toute la nuit sur l'épave ? Quand ont-ils quitté Saint-Martin pour Biarritz ?
De qui l'inspecteur reçoit-il une lettre tous les ans au 1er janvier ? De quoi s'agit-il dans ces lettres ?

LA FICELLE

A Harry Alis.

SUR toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épinglé sur

leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher encore par

terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

— C'est dit, maît' Anthime. J'vous l'donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'angelus sonnant midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez

maît' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contretemps :

— Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes... les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre... neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter... à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin des battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

— Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ?

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

— Me v'là.

Et le brigadier reprit .

— Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

— Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé çu portafeuille ?

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère :

— Ah ! i m'a vu, çu manant ! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête :

— Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauche-

corne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l'répète.

Le maire reprit :

— Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps, dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur :

— Si on peut dire !... si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme ! Si on peut dire !...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entrait aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

— Vieux malin, va !

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de

n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route ; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

— C'qui m'faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous ; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de

Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure :

— Gros malin, va !

Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria :

— Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle !

Hauchecorne balbutia :

— Puisqu'on l'a retrouvé çu portafeuille ?

Mais l'autre reprit :

— Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu de moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauderie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allon-

geant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

— Ça, c'est des raisons d'menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongeait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

— Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le maire.

Notes

page 126.

pour une menterie = "because of a slander."

page 127.

Ni vu ni connu, je t'embrouille : « *Se dit familièrement à propos d'une chose incompréhensible, d'une personne qui a disparu d'une façon inexplicable, ou pour terminer un discours amphigourique.* » Larousse. The meaning of *embrouiller* is "to bamboozle."

page 128.

menteux. Norman dialect for *menteur*; the dialectal habit of slurring over the final *r* has left its trace in several words, *e.g. violoneux* for *violoneur*, a fiddler, and in the pronunciation of *monsieur*.

Questions

Qu'est-ce que les paysans allaient faire à Goderville ? Qu'y avait-il de particulier dans leur démarche ? Comment étaient-ils habillés ?
Et les paysannes ? Comment étaient-elles vêtues ? La description que Maupassant en fait vous semble-t-elle méchante ?
Que voyait-on sur la place de Goderville ?
Que fit Maître Hauchecorne quand il aperçut par terre le petit bout de ficelle ? Qu'y avait-il de suspect dans ses mouvements ? Qui l'observait ?
Que vit-il au marché ? Où alla-t-il déjeuner ? Y avait-il beaucoup de monde à table ? De quoi parlait-on ?
Comment apprit-on à l'auberge qu'un portefeuille avait été perdu ?
Pourquoi Hauchecorne est-il allé voir le maire ?
Qu'est-ce qui avait éveillé les soupçons du maire ?
Qu'a-t-il reproché à Hauchecorne ?
Comment Hauchecorne a-t-il répondu à l'accusation ?
Que fit-il quand il fut confronté avec Malandain ?
Quelle fut la décision du maire ?
Que fit Hauchecorne en sortant de la mairie ?
Qui avait trouvé le portefeuille, selon l'opinion publique ?
Qui l'avait trouvé en réalité ?
Que fit Hauchecorne quand il apprit que le portefeuille avait été retrouvé ?
Pourquoi ne voulait-on pas croire ce qu'il disait ?
Quelle était sa réputation ? De quoi l'accusait-on maintenant ?
Comment le maquignon s'expliquait-il l'affaire du portefeuille ?
Pourquoi Hauchecorne ne pouvait-il pas prouver son innocence ? Que disait-on derrière son dos ?
De quoi Hauchecorne est-il mort ?

MON ONCLE JULES

A M. Achille Bénouville.

UN vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade, Joseph Davranche, lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

— Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici :

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout ; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre ; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un

galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il ; j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne pas les gâter.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles :

— Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise ?

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul

espoir de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse *fait des bêtises*. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle !

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père ; après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait : « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas

de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble... »

Cette lettre était devenue l'évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles ; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait ; et ma mère aussi disait souvent :

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire !

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle :

— Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise !

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir, et crier :

— Ohé ! Philippe.

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré ; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans ; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin ; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique, comme disent les gens qui parlent avec simplicité.

Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier : le vapeur chauffant contre le quai de Granville ; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis ; ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée, et, derrière nous, les nouveaux époux qui restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre, sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux

dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant :

— Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres ?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense ; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié :

— J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Quant à Joseph, il n'en a pas besoin ; il ne faut pas gâter les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé.

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau ; il voulut même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer :

— Il ferait mieux de se tenir tranquille.

Mais tout à coup mon père me parut inquiet ; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix à ma mère :

— C'est extraordinaire comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.

Ma mère, interdite, demanda :

— Quel Jules ?

Mon père reprit :

— Mais... mon frère... Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui.

Ma mère, effarée, balbutia :

— Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

Mais mon père insistait :

— Va donc le voir, Clarisse ; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite :

— Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout, sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant !

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments :

— Quelle était l'importance de Jersey ? Ses productions ? Sa population ? Ses mœurs ? Ses coutumes ? La nature du sol, etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des États-Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, l'*Ex-*

press ; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée :

— Vous avez là un vieil écailleur d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme ?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement :

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards :

— Ah ! ah ! très bien... fort bien... Cela ne m'étonne pas... Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit :

— Assieds-toi ; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en bégayant :

— C'est lui, c'est bien lui !

Puis il demanda :

— Qu'allons-nous faire ?...

Elle répondit vivement :

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura :

— Quelle catastrophe !

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse :

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos ! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche !...

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres, à présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnus par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous !

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres :

— Combien est-ce que nous vous devons, monsieur ?

J'avais envie de dire : mon oncle.

Il répondit :

— Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant :

« C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle ! »

Je lui donnai dix sous de pourboire. Il me remercia :

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur !

Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier, là-bas !

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda :

— Il y en avait pour trois francs ?... Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme :

— J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux :

— Tu es fou ! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux !...

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huîtres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père !

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

Notes

page 132.

s'établit marchand = " set up as a merchant." It is remarkable that so careful a stylist as Maupassant should use thus the same word *marchand* in two consecutive sentences.

les quatre fers d'un chien. *Les quatre fers d'un cheval* have no very great value ; substituting *chien* for *cheval* reduces the value to nil.

page 133.

une fois fortune faite = *une fois que ma fortune sera faite.*

l'évangile = " the gospel," *i.e.* the chief hope, the stand-by.

page 137.

le marin = "the mariner," "the sea-faring man," here *le capitaine.*

page 138.

Il ne manquerait plus que d'être reconnus = "to be recognized would be the last straw."

Questions

Les Davranche étaient-ils riches ? Sur quoi économisaient-ils ? Qu'est-ce que Mme Davranche reprochait à son mari ? Comment lui répondait-il ?

Pourriez-vous décrire leur promenade du dimanche ?

Quelles paroles M. Davranche prononçait-il toujours en voyant entrer les grands navires au port ?

Que savait-on du frère de M. Davranche ? Qu'avait-il raconté dans sa dernière lettre ? Pourquoi cette lettre était-elle devenue « l'évangile de la famille » ?

Où M. Davranche comptait-il trouver de l'argent pour acheter une maison de campagne ? Quelles étaient les espérances de son gendre ?

Pourquoi les Davranche voulaient-ils faire le voyage de Jersey ? Est-ce un grand voyage ?

A qui M. Davranche a-t-il offert des huîtres ? Qui a accepté ? Qui n'a pas accepté ?

A qui l'écailleur ressemblait-il ? Pourquoi M. Davranche a-t-il eu peur en le regardant ? Qu'a-t-il dit à sa femme ? Quels renseignements a-t-il demandés au capitaine ? Pourquoi s'est-il éloigné du capitaine avec stupeur ?

Quels sentiments Joseph éprouvait-il en parlant à l'écailleur ? Lequel des Davranche s'est montré le plus généreux ?

Comment l'histoire finit-elle ? Qu'auriez-vous fait à la place de M. Davranche ?

LE PROTECTEUR

IL n'aurait jamais rêvé une fortune si haute ! Fils d'un huissier de province, Jean Marin était venu, comme tant d'autres, faire son droit au quartier latin. Dans les différentes brasseries qu'il avait successivement fréquentées, il était devenu l'ami de plusieurs étudiants bavards qui crachaient de la politique en buvant des bocks. Il s'éprit d'admiration pour eux et les suivit avec obstination, de café en café, payant même leurs consommations quand il avait de l'argent.

Puis il se fit avocat et plaida des causes qu'il perdit. Or, voilà qu'un matin, il apprit dans les feuilles qu'un de ses anciens camarades du quartier venait d'être nommé député.

Il fut de nouveau son chien fidèle, l'ami qui fait les corvées, les démarches, qu'on envoie chercher quand on a besoin de lui et avec qui on ne se gêne point. Mais il arriva par aventure parlementaire que le député devint ministre ; six mois après, Jean Marin était nommé conseiller d'État.

Il eut d'abord une crise d'orgueil à en perdre la tête. Il allait dans les rues pour le plaisir de se montrer comme si on eût pu deviner sa position rien qu'à le voir. Il trouvait moyen de dire aux marchands chez qui il

entrait, de dire aux vendeurs de journaux, même aux cochers de fiacre, à propos des choses les plus insignifiantes :

— Moi qui suis conseiller d'État...

Puis il éprouva, naturellement, comme par suite de sa dignité, par nécessité professionnelle, par devoir d'homme puissant et généreux, un impérieux besoin de protéger. Il offrait son appui à tout le monde, en toute occasion, avec une inépuisable générosité.

Quand il rencontrait sur les boulevards une figure de connaissance, il s'avançait d'un air ravi, prenait les mains, s'informait de la santé, puis, sans attendre les questions, déclarait :

— Vous savez, moi, je suis conseiller d'État et tout à votre service. Si je puis vous être utile à quelque chose, usez de moi sans vous gêner. Dans ma position, on a le bras long.

Et alors il entrait dans les cafés avec l'ami rencontré pour demander une plume, de l'encre et une feuille de papier à lettre — « une seule, garçon, c'est pour écrire une lettre de recommandation ».

Et il écrivait des lettres de recommandation, dix, vingt, cinquante par jour. Il en écrivait au café Américain, chez Bignon, chez Tortoni, à la Maison-Dorée, au café Riche, au Helder, au café Anglais, au Napolitain, partout, partout. Il en écrivait à tous les fonctionnaires de la République, depuis les juges de paix jusqu'aux ministres. Et il était heureux, tout à fait heureux.

Un matin, comme il sortait de chez lui pour se rendre au conseil d'État, la pluie se mit à tomber. Il hésita à prendre un fiacre, mais il n'en prit pas, et s'en fut à pied, par les rues.

L'averse devenait terrible, noyait les trottoirs, inondait la chaussée. M. Marin fut contraint de se réfugier

sous une porte. Un vieux prêtre était déjà là, un vieux prêtre à cheveux blancs. Avant d'être conseiller d'État, M. Marin n'aimait point le clergé. Maintenant il le traitait avec considération depuis qu'un cardinal l'avait consulté poliment sur une affaire difficile. La pluie tombait en inondation, forçant les deux hommes à fuir jusqu'à la loge du concierge pour éviter les éclaboussures. M. Marin, qui éprouvait toujours la démangeaison de parler pour se faire valoir, déclara :

— Voici un bien vilain temps, monsieur l'abbé.

Le vieux prêtre s'inclina :

— Oh ! oui, monsieur, c'est bien désagréable lorsqu'on ne vient à Paris que pour quelques jours.

— Ah ! vous êtes de province ?

— Oui, monsieur, je ne suis ici qu'en passant.

— En effet, c'est très désagréable d'avoir la pluie pour quelques jours passés dans la capitale. Nous autres fonctionnaires, qui restons ici toute l'année, nous n'y songeons guère.

L'abbé ne répondait pas. Il regardait la rue où l'averse tombait moins pressée. Et soudain prenant une résolution, il releva sa soutane comme les femmes relèvent leurs robes pour passer les ruisseaux.

M. Marin le voyant partir, s'écria :

— Vous allez vous faire tremper, monsieur l'abbé. Attendez encore quelques instants, ça va cesser.

Le bonhomme, indécis, s'arrêta, puis il reprit :

— C'est que je suis très pressé. J'ai un rendez-vous urgent.

M. Marin semblait désolé.

— Mais vous allez être positivement traversé. Peut-on vous demander dans quel quartier vous allez ?

Le curé paraissait hésiter, puis il prononça :

— Je vais du côté du Palais-Royal.

— Dans ce cas, si vous le permettez, monsieur l'abbé,

je vais vous offrir l'abri de mon parapluie. Moi, je vais au conseil d'État. Je suis conseiller d'État.

Le vieux prêtre leva le nez et regarda son voisin, puis déclara :

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, j'accepte avec plaisir.

Alors M. Marin prit son bras et l'entraîna. Il le dirigeait, le surveillait, le conseillait :

— Prenez garde à ce ruisseau, monsieur l'abbé. Surtout méfiez-vous des roues des voitures ; elles vous éclaboussent quelquefois des pieds à la tête. Faites attention aux parapluies des gens qui passent. Il n'y a rien de plus dangereux pour les yeux que le bout des baleines. Les femmes surtout sont insupportables ; elles ne font attention à rien et vous plantent toujours en pleine figure les pointes de leurs ombrelles ou de leurs parapluies. Et jamais elles ne se dérangent pour personne. On dirait que la ville leur appartient. Elles règnent sur le trottoir et dans la rue. Je trouve, quant à moi, que leur éducation a été fort négligée.

Et M. Marin se mit à rire.

Le curé ne répondait pas. Il allait, un peu voûté, choisissant avec soin les places où il posait le pied pour ne crotter ni sa chaussure, ni sa soutane.

M. Marin reprit :

— C'est pour vous distraire un peu que vous venez à Paris, sans doute ?

Le bonhomme répondit :

— Non, j'ai une affaire.

— Ah ! Est-ce une affaire importante ? Oserais-je vous demander de quoi il s'agit ? Si je puis vous être utile, je me mets à votre disposition.

Le curé paraissait embarrassé. Il murmura :

— Oh ! c'est une petite affaire personnelle. Une petite difficulté avec... avec mon évêque. Cela ne vous inté-

resserait pas. C'est une... une affaire d'ordre intérieur... de... de... matière ecclésiastique.

M. Marin s'empressa :

— Mais c'est justement le conseil d'État qui règle ces choses-là. Dans ce cas, usez de moi.

— Oui, monsieur, c'est aussi au conseil d'État que je vais. Vous êtes mille fois trop bon. J'ai à voir M. Lerepère et M. Savon, et aussi peut-être, M. Petitpas.

M. Marin s'arrêta net.

— Mais ce sont mes amis, monsieur l'abbé, mes meilleurs amis, d'excellents collègues, des gens charmants. Je vais vous recommander à tous les trois, et chaudement. Comptez sur moi.

Le curé remercia, se confondit en excuses, balbutia mille actions de grâce.

M. Marin était ravi.

— Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance, monsieur l'abbé. Vous allez voir, vous allez voir que, grâce à moi, votre affaire ira comme sur des roulettes.

Ils arrivaient au conseil d'État. M. Marin fit monter le prêtre dans son cabinet, lui offrit un siège, l'installa devant le feu, puis prit place lui-même devant la table, et se mit à écrire :

« Mon cher collègue, permettez-moi de vous recommander de la façon la plus chaude un vénérable ecclésiastique des plus dignes et des plus méritants, M. l'abbé... »

Il s'interrompit et demanda :

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— L'abbé Ceinture.

M. Marin se remit à écrire :

« M. l'abbé Ceinture qui a besoin de vos bons offices pour une petite affaire dont il vous parlera.

« Je suis heureux de cette circonstance, qui me permet, mon cher collègue... »

Et il termina par les compliments d'usage.

Quand il eut écrit les trois lettres, il les remit à son protégé qui s'en alla après un nombre infini de protestations.

M. Marin accomplit sa besogne, rentra chez lui, passa la journée tranquillement, dormit en paix, se réveilla enchanté et se fit apporter les journaux.

Le premier qu'il ouvrit était une feuille radicale. Il lut :

« Notre clergé et nos fonctionnaires.

« Nous n'en finirons pas d'enregistrer les méfaits du clergé. Un certain prêtre, nommé Ceinture, convaincu d'avoir conspiré contre le gouvernement existant, accusé d'actes indignes que nous n'indiquerons même pas, soupçonné en outre d'être un ancien jésuite métamorphosé en simple prêtre, cassé par un évêque pour des motifs qu'on affirme inavouables, et appelé à Paris pour fournir des explications sur sa conduite, a trouvé un ardent défenseur dans le nommé Marin, conseiller d'État, qui n'a pas craint de donner à ce malfaiteur en soutane les lettres de recommandations les plus pressantes pour tous les fonctionnaires républicains ses collègues.

« Nous signalons l'attitude inqualifiable de ce conseiller d'État à l'attention du ministre... »

M. Marin se dressa d'un bond, s'habilla, courut chez son collègue Petitpas qui lui dit :

— Ah çà, vous êtes fou de me recommander ce vieux conspirateur.

Et M. Marin, éperdu, bégaya :

— Mais non... voyez-vous... j'ai été trompé... Il avait l'air si brave homme... il m'a joué... il m'a indignement joué. Je vous en prie, faites-le condamner sévèrement, très sévèrement. Je vais écrire. Dites-moi à qui il faut

écrire pour le faire condamner. Je vais trouver le procureur général et l'archevêque de Paris, oui, l'archevêque...

Et s'asseyant brusquement devant le bureau de M. Petitpas, il écrivit :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Grandeur que je viens d'être victime des intrigues et des mensonges d'un certain abbé Ceinture qui a surpris ma bonne foi.

« Trompé par les protestations de cet ecclésiastique, j'ai pu... »

. . . . . .

Puis, quand il eut signé et cacheté sa lettre, il se tourna et déclara :

— Voyez-vous, mon cher ami, que cela vous soit un enseignement, ne recommandez jamais personne.

Notes

page 142.

il hésita à prendre un fiacre : *i.e.* he seriously considered taking a cab, but did not take one.

page 143.

fuir jusqu'à la loge du concierge = "to fly for protection as far as the porter's lodge" (because the open doorway was exposed to the splashing rain).

Questions

Comment M. Marin avait-il été nommé conseiller d'État ? Avait-il mérité cette nomination ? En était-il fier ?

Pourquoi offrait-il sa protection à tout le monde ? Où écrivait-il ses lettres de recommandation ?

Dans quelles circonstances a-t-il fait connaissance avec le vieux prêtre ? Qui a fait les frais de la conversation sous la porte ?

Où ce vieux prêtre allait-il ? Comment s'appelait-il ? Quand M. Marin a-t-il appris son nom ?

Qu'a-t-il lu le lendemain matin dans une feuille radicale ? Qui est-il allé voir tout de suite ? A qui a-t-il écrit ?

Quel conseil a-t-il offert à M. Petitpas ? A qui aurait-il dû adresser ce conseil ?

M. Marin s'est-il montré très prudent dans cette affaire ?

FIN

VOCABULARY

N.B.—This Vocabulary is intended to be practically complete and contains all but the commonest words. Proper names are, for greater convenience, treated here instead of in the Notes.

à, *prep., fam.* expressing possession; **la place — Renard**, Renard's place.
abattement, *n. m.*, prostration, abjection.
abattre, *v. tr.*, to fell; **s'—**, to fall.
abbé, *n. m.*, a priest, any one in Holy Orders.
abeille, *n. f.*, bee.
aboiement, *n. m.*, bark, barking.
abord, *n. m.*, approach; **d'—**, at first, first.
aborder, *v. tr.*, to address.
aboyer, *v. intr.*, to bark; **— au secours**, to bark for help.
abri, *n. m.*, shelter; **à l'—**, in shelter.
abruti, *part.*, stupefied, in a stupor; **la face abrutie**, with a vacant expression.
accabler, *v. tr.*, to overwhelm, crush.
accommodé, *part.*, dressed (of food).
accord, *n. m.*, agreement, harmony; **se mettre d'—**, to come to an agreement.
accrocher, *v. tr.*, to hang up, hook up.
accroire, *v. tr.*, to believe (something which is not true).
accroître; **s'—**, to increase, grow.
accroupir; **s'—**, to crouch, squat.
acharné, *adj.*, desperate.
acharnement, *n. m.*, tenacity, stubbornness; blind fury, mercilessness.
achat, *n. m.*, purchase.
acier, *n. m.*, steel.
administrer, *v. tr.*, to administer, manage.
adosser, *v. tr.*, to place the back against; **adossé**, leaning (back).
affaiblir, *v. tr.*, to weaken; **s'—**, to grow weaker, die away.
affaire, *n. f.*, affair, business; **se tirer d'—**, to get out of a difficulty; get on in the world.
affaisser, *v. tr.*, to weigh down; **s'—**, to sink down; collapse; **affaissé**, collapsed, huddled.
affamé, *adj.*, famished, starving.
affirmer, *v. tr.*, to declare.
affolement, *n. m.*, state of being *affolé*; frenzy of fear, mad fear.
affoler, *v. tr.*, to madden; **affolé**, wild, beside oneself, mad (with fear).
affreux, *adj.*, fearful, frightful.
affronter, *v. tr.*, to face.
afin de, *prep.*, in order to; **afin que**, *conj.*, in order that.
agenda, *n. m.*, memorandum book, pocket diary.
agent, *n. m.*, agent; **— de police**, policeman.
agir, *v. intr.*, to act, do; **s'— de**, to be a question of.
agiter, *v. tr.*, to agitate; wave; move; **s'—**, to move about; wave.
agonie, *n. f.*, death-pangs.
ahurissement, *n. m.*, bewilderment.
aïeul, *n. m.*, grandfather; (p. 18) old man.
aigre, *adj.*, sour, bitter.
aigu, aiguë, *adj.*, sharp, shrill, keen.
aiguille, *n. f.*, needle; (of a clock) hand.
ailleurs, *adv.*, elsewhere; **d'—**, besides, moreover.

aîné, *adj.*, elder, eldest.
air, *n. m.*, air ; appearance ; **avoir l'—,** to look, seem ; **d'un —,** with an air.
ajouter, *v. tr.*, to add.
alentours, *n. m. pl.*, neighbourhood ; neighbours.
alerte, *adj.*, brisk, lively.
aligner, *v. tr.*, to put in a straight line ; align.
aliter ; s'—, to take to one's bed.
allée, *n. f.*, garden path, alley.
allemand, *adj.*, German.
aller, *v. intr.*, to go ; suit ; **va (donc),** get along with you.
allonger, *v. tr.*, to lengthen ; **s'—,** to grow longer, lengthen out ; lie down ; **un trot allongé** (cp. — *le pas*, to step out), a swinging trot.
allumer, *v. tr.*, to light.
allumette, *n. f.*, match.
allure, *n. f.*, speed, pace ; bearing.
altier, *adj.*, lofty, proud.
amateur, *n. m.*, dilettante, admirer.
âme, *n. f.*, soul ; mind.
amener, *v. tr.*, to bring, bring up (out).
amertume, *n. f.*, bitterness.
amicalement, *adv.*, in friendly wise.
amitié, *n. f.*, friendship.
amorcer, *v. tr.*, to bait, lay bait.
amour, *n. m.*, love ; **enfant d'—,** love-child.
an, *n. m.*, year ; **jour de l'—,** New Year's Day.
ancien, *adj.*, old, former.
anéantir, *v. tr.*, to annihilate, destroy.
ange, *n. m.*, angel.
anglais, *n. m.* & *adj.*, English ; **à l'anglaise,** in English fashion.
angoisse, *n. f.*, anguish, distress, sickness of heart.
anguleux, *adj.*, angular.
annoncer, *v. tr.*, to announce ; **s'— bien,** to be promising.
anormal, *adj.*, abnormal.
août, *n. m.*, August ; **le 15 —,** see note, page 95.
apaisement, *n. m.*, calming, quieting.
apaiser, *v. tr.*, to calm ; **s'—,** to grow calm, calm down.
apercevoir, *v. tr.*, to see, perceive.
apeuré, *part.*, frightened.
apitoiement, *n. m.*, pity, feeling pity.
aplomb, *n. m.*, balance ; assurance ; **d'—,** perpendicular ; **parler d'—,** to speak forcibly ; (*fam.*) **elle dit des choses rudement d'—,** she puts things pretty straight.
apparence, *n. f.*, appearance ; **garder les apparences,** to keep up appearances.
appartenir, *v. intr.*, to belong.
appel, *n. m.*, call, appeal.
appointements, *n. m. pl.*, salary.
apprécier, *v. tr.*, to appreciate ; estimate.
appréhension, *n. f.*, fear, apprehension.
apprêter, *v. tr.*, to prepare, get ready.
appui, *n. m.*, support ; **mur d'—,** retaining wall, low wall.
appuyer, *v. tr.*, to support, lean ; rest ; **appuyé,** leaning, standing against.
âpre, *adj.*, rough, harsh ; — **énergie,** fierce energy.
arbuste, *n. m.*, shrub, bush.
arc, *n. m.*, bow, arch ; — **de triomphe,** triumphal arch.
arcade, *n. f.*, arcade, arched opening.
archevêque, *n. m.*, archbishop.
ardent, *adj.*, burning, glowing.
ardoise, *n. f.*, slate ; **tableau d'—,** slate.
argent, *n. m.*, silver ; money ; **jeter l'— par les fenêtres,** to make ducks and drakes of one's money.
argumentation, *n. f.*, arguing, reasoning.
armateur, *n. m.*, shipowner.
arme, *n. f.*, weapon ; rifle ; **l'— au pied,** with the rifle at "the order," *i.e.* with the butt on the ground.
armoire, *n. f.*, cupboard.
arrêter, *v. tr.*, to arrest ; stop ; (*les conditions*, etc.), decide upon, settle.
arrière, *n. m.*, back ; stern.
arrivée, *n. f.*, arrival.
arriver, *v. intr.*, to arrive ; happen.
arrondir, *v. tr.*, to round.
assaillir, *v. tr.*, to attack, assail.
assaut, *n. m.*, assault, attack.
assavoir = *savoir* ; **il est fait —,** it is made known, *i.e.* be it known.
asseoir, *v. tr.*, to seat ; **s'—,** to sit down ; **assis,** sitting, seated, in a sitting position.
assied, *3rd. sing. pres. indic.* of *asseoir.*
assiette, *n. f.*, plate.
assis, *past. part.* of *asseoir.*

assister, *v. intr.*, to be present, look on.
assujettir, *v. tr.*, to fix in position.
assurance, *n. f.*, assurance, insurance.
assurer, *v. tr.*, to insure.
asticoter, *v. tr.*, to plague.
âtre, *n. m.*, hearth.
atroce, *adj.*, atrocious, cruel, agonising; horrible.
attabler, *v. tr.*, to set to table; **s'—,** to sit down to table.
attacher, *v. tr.*, to fasten.
attardé, *part.*, belated; (p. 46) behind the times.
atteindre, *v. tr.*, to reach; strike; **atteint de,** attacked with.
attendre, *v. tr.*, to wait, wait for; expect; **s'— à,** to expect.
attendrir, *v. tr.*, to move, sadden, touch; **s'—,** to be moved.
attendrissement, *n. m.*, emotion; tenderness, tender feeling, sentiment.
attente, *n. f.*, waiting, expectation.
attention, *n. f.*, attention; **faire —,** to pay attention.
atténuer, *v. tr.*, to attenuate, lessen.
atterrer, *v. tr.*, to cast down, crush.
attester, *v. tr.*, to attest, bear witness.
attirer, *v. tr.*, to attract, draw on.
attrister, *v. tr.*, to sadden.
auberge, *n. f.*, inn, public house.
aubergiste, *n. m.*, innkeeper.
aucun, *adj.*, any; **ne... —,** no.
audace, *n. f.*, boldness, audacity.
au-devant, *adv.*, in front; **aller — de,** to go to meet.
aumône, *n. f.*, alms.
auparavant, *adv.*, previously, before.
auprès, *prep.*, near; **— de,** near, by.
aurore, *n. f.*, dawn.
aussitôt, *adv.*, immediately.
autant, *adv.*, as much, as many; **d'— plus,** all the more.
auteur, *n. m.*, author.
autour, *prep.*, around.
autre, *adj.*, other; (p. 42) **l'— année,** last year; (p. 126) **l'— semaine,** the next (following) week.
autrefois, *adv.*, formerly.
auvent, *n. m.*, shed, penthouse.
avaler, *v. tr.*, to swallow.
avancer, *v. tr.*, to put forward; **s'—,** to go forward, advance.
avant, *n. m.*, front; prow; *prep.*, before; *adv.*, forward; **d'—,** before; **en —,** forward; in front.
avant-garde, *n. f.*, vanguard, van.
avant-veille, *n. f.*, day before yesterday, two days before.
Ave, Cæsar (*Latin*), see note, p. 118.
aventure, *n. f.*, adventure.
aventurer, *v. tr.*, to venture, risk, adventure.
averse, *n. f.*, shower, downpour.
aveugle, *adj.*, blind.
avidement, *adv.*, eagerly, greedily.
avis, *n. m.*, opinion; **changer d'—,** to change one's mind.
aviser, *v. tr.*, to inform, notify; notice, espy.
avocat, *n. m.*, lawyer.
avoir, *v. tr.*, to have; (*jam.*) **en— à quelqu'un,** to have a grudge against some one; **à qui en avez-vous?** whom are you annoyed with?
avoué, *n. m.*, lawyer, attorney.

bâiller, *v. intr.*, to yawn.
baïonnette, *n. f.*, bayonet; **la — au fusil,** with fixed bayonets.
baiser, *n. m.*, kiss; *v. tr.*, to kiss.
balai, *n. m.*, broom.
balancer, *v. tr.*, to balance; sway, swing, poise.
balancier, *n. m.*, pendulum.
balbutier, *v. tr.*, to stammer.
baleine, *n. f.*, whale; whalebone; (p. 144) rib (of umbrella); **souffler comme une —,** to puff like a grampus.
ballant, *adj.*, swinging, dangling.
balle, *n. f.*, ball, bullet.
ballon, *n. m.*, balloon.
banc, *n. m.*, seat, bench; **— de sable,** sandbank.
banquette, *n. f.*, seat.
barbe, *n. f.*, beard.
barbouiller, *v. tr.*, to daub, besmear.
barbu, *adj.*, bearded.
baril, *n. m.*, barrel.
barine (*Russian*), *n. f.*, lady, madam.
barragiste, *n. m.*, weir-keeper.
barre, *n. f.*, bar; **jouer aux barres,** to play at (prisoner's) base.
barrière, *n. f.*, gate.
barrique, *n. f.*, cask, hogshead.

bas, *adj.* & *adv.*, low; **d'en —,** lower, bottom.
bascule, *n. f.*, see-saw.
bataille, *n. f.*, battle.
batailleur, *n. m.*, fighter.
bataillon *n. m.*, battalion.
bâtiment, *n. m.*, building; ship; fabric.
battant, *n. m.*, leaf (of folding door).
battement, *n. m.*, beat, beating, pulsation.
battre, *v. tr.* & *intr.*, to beat; — **des mains,** to clap one's hands; **se —,** to fight.
bavarder, *v. intr.*, to chatter.
Bazaine (le maréchal), see note, p. 66.
béant, *adj.*, gaping, open-mouthed.
beau, *adj.*, fine, handsome, beautiful; (p. 48) **tout —,** gently; **avoir — faire,** to do a thing in vain.
bec, *n. m.*, beak, bill.
bedaine, *n. f.*, (*fam.*) = **ventre.**
bégayer, *v. tr.*, to stammer, stammer out.
belle-sœur, *n. f.*, sister-in-law.
ben, colloquial for *bien.*
bénin, bénigne, *adj.*, benign; mild.
bénir, *v. tr.*, to bless.
béquille, *n. f.*, crutch.
berge, *n. f.*, steep bank (of a river).
besogne, *n. f.*, task, labour.
besoin, *n. m.*, need.
bête, *n. f.*, creature, insect; beast; *adj.*, foolish, silly; *n. m.* & *f.*, fool.
bêtise, *n. f.*, folly, silly act.
bidet, *n. m.*, nag.
bien, *adv.*, well; very; plenty; **ou —,** or else; — **sept-huit,** quite seven or eight; **eh —,** well; — **que,** although.
bien-être, *n. m.*, comfort.
bienveillant, *adj.*, kindly, benevolent.
bière, *n. f.*, beer.
bijou, *n. m.*, jewel.
billard, *n. m.*, billiard-room; billiard-table.
bille, *n. f.*, marble, ball.
billet, *n. m.*, ticket; — **de faveur,** free ticket, order.
blanc, *adj.* & *n. m.*, white; (p. 81) **frotter de —,** to chalk.
blesser, *v. tr.*, to wound.
blessure, *n. f.*, wound.
blond, *adj.*, fair (of hair or complexion).
blondine, *n. f.*, fair-haired girl.
blottir; se —, to crouch, cower.
blouse, *n. f.*, blouse; smock.
bock, *n. m.*, glass of beer.
boire, *v. tr.*, to drink.
boiserie, *n. f.*, woodwork.
boisson, *n. f.*, drink.
boîte, *n. f.*, box.
bond, *n. m.*, leap, bound.
bondir, *v. intr.*, to bound, bounce.
bonhomme, *n. m.*, fellow; odd fellow; (p. 28) **mon —,** my fine fellow.
bonne, *n. f.*, maidservant, maid.
bonnet, *n. m.*, cap, bonnet.
bord, *n. m.*, edge, brim.
bordage, *n. m.*, planking; bulwarks.
Bordelais, *n. m.*, native of Bordeaux.
border, *v. tr.*, to border.
bosquet, *n. m.*, grove.
bouchée, *n. f.*, mouthful.
boucher, *n. m.*, butcher; *v. tr.*, to stop up, cork.
boucle, *n. f.*, buckle.
boucler, *v. tr.*, to buckle.
boue, *n. f.*, mud.
bouger, *v. intr.*, to budge, stir.
bouillie, *n. f.*, pulp; (p. 114) **en —,** in matchwood.
bouillon, *n. m.*, broth; — **gras,** meat-broth.
bouillonner, *v. intr.*, to bubble, boil.
boulanger, *n. m.*, baker.
boule, *n. f.*, ball.
boulevard, *n. m.* See note, p. 95.
bouleverser, *v. tr.*, to upset; agitate.
bourdonner, *v. intr.*, to buzz, hum; **mes oreilles bourdonnent,** there is a drumming in my ears.
bourg, *n. m.*, market town; large village.
bourgeois, *n. m.*, citizen.
bourrelier, *n. m.*, harness-maker.
bousculade, *n. f.*, jostling, hustle.
bousculer, *v. tr.*, to jostle, knock about.
bout, *n. m.*, end.
bouteille, *n. f.*, bottle.
boutique, *n. f.*, shop.
braconnier, *n. m.*, poacher.
braillard, *adj.*, rowdy.
brancard, *n. m.*, shaft (of cart).
branchure, *n. f.*, branches, branchage.
branle, *n. m.*, movement, shaking; **mettre en —,** to set in movement.

brasse, *n. f.*, fathom.
brasserie, *n. f.*, brewery; beer-shop, alehouse.
brave, *adj.*, brave; good, worthy; — **homme**, good fellow.
bref, *adj.*, short, brief; *adv.*, in short.
brème, *n. f.*, bream.
brigadier, *n. m.*, corporal (in the army), sergeant (in the gendarmerie).
brioche, *n. f.*, sort of cake, bun.
brise, *n. f.*, breeze.
briser, *v. tr.*, to break, shatter.
broc, *n. m.*, large jug. (The *c* is not pronounced.)
broche, *n. f.*, spit.
broncher, *v. intr.*, to stir, budge.
brosse, *n. f.*, brush.
brouillard, *n. m.*, fog.
broussailles, *n. f. pl.*, brushwood, bushes.
bruissement, *n. m.*, rustling.
bruit, *n. m.*, noise, sound.
brûler, *v. tr.*, to burn; (p. 37) **brûlé**, sunburnt.
brume, *n. f.*, mist.
brusquement, *adv.*, abruptly, suddenly.
bruyant, *adj.*, noisy.
bu, *past. part.* of *boire*.
bûche, *n. f.*, log.
bûcheron, *n. m.*, woodcutter; **bûcheronne**, *n. f.*, woodcutter's wife.
buée, *n. f.*, steam, vapour.
buffet, *n. m.*, sideboard, dresser; refreshment room.
bureau, *n. m.*, office.
but, *3rd sing. past hist.* of *boire*
buvant, *pres. part.* of *boire*.

c..., for *cochon*, etc.
ça = **cela**.
çà, *adv.*, here; **ah** — ! look here! I say!
cabaret, *n. m.*, public house, tavern.
cabinet, *n. m.*, private room.
cabriolet, *n. m.*, cabriolet (a light two-wheeled chaise drawn by one horse and having a large hood).
cacher, *v. tr.*, to hide.
cachet, *n. m.*, seal.
cacheter, *v. tr.*, to seal; fasten, close (a letter).
cachette, *n. f.*, hiding place.
cachot, *n. m.*, cell, dungeon, prison cell.
cadavre, *n. m.*, dead body, corpse.
cadeau, *n. m.*, present.
cadran, *n. m.*, dial; face (of a clock).
cadre, *n. m.*, frame.
cahoter, *v. tr.*, to jolt, jolt about.
calcul, *n. m.*, calculation.
cale, *n. f.*, hold (of a ship).
calèche, *n. f.*, open carriage.
calepin, *n. m.*, notebook.
califourchon; **à** —, astride.
camaraux, *n. m. pl.* (*playful*), for *camarades*, comrades.
camp, *n. m.*, camp; side (in football, etc.).
campagnard, *n. m.*, rustic; countryman.
campagne, *n. f.*, country, countryside; campaign.
canon, *n. m.*, cannon; barrel (of a gun).
Cannes, the town (Alpes-Maritimes) on the Riviera.
capituler, *v. intr.*, to capitulate.
captif, *n. m.*, captive.
car, *conj.*, for.
carabine, *n. f.*, carbine, rifle; — **de jardin**, rook-rifle.
caractère, *n. m.*, character, disposition.
carambolage, *n. m.*, cannon (at billiards).
carcasse, *n. m.*, frame-work; (of a ship, etc.) hulk.
caresser, *v. tr.*, to stroke.
carré, *n. m.* & *adj.*, square; (p. 106) square-rigged.
carreau, *n. m.*, pane, small window.
carriole, *n. f.*, covered cart, jaunting car.
cartouche, *n. f.*, cartridge.
cas, *n. m.*, cas; **dans tous les** —, in any case.
casque, *n. m.*, helmet; — **à mèche**, (p. 59) night-cap. See note, p. 66.
casser, *v. tr.*, to break; cashier, suspend.
cauchemar, *n. m.*, nightmare.
cause, *n. f.*, cause; (p. 58) **en** —, involved, implicated.
causer, *v. tr.*, to cause; *intr.*, to talk; **cause toujours**, talk away.
cavalier, *n. m.*, horseman, rider.
cave, *n. f.*, cellar.
caveau, *n. m.*, small underground cellar.
ceinturon, *n. m.*, belt, sword-belt.
celui-ci, *pron.*, this one; the latter.

cendre, *n. f.*, ashes.
cependant, *adv.*, however.
cerceau, *n. m.*, hoop.
cercle, *n. m.*, circle.
cerf, *n. m.*, stag.
cerner, *v. tr.*, to surround.
certes, *adv.*, certainly, indeed.
cerveau, *n. m.*, brain.
cesse, *n. f.*, ceasing, cessation.
cesser, *v. tr.* & *intr.*, to cease, stop.
chagrin, *n. m.*, sorrow, grief.
chair, *n. f.*, flesh.
chaise longue, *n. f.*, sofa.
châle, *n. m.*, shawl.
chaleur, *n. f.*, heat, warmth.
chamarrer, *v. tr.*, to bedizen; — **d'or**, cover with gold lace.
chameau, *n. m.*, camel.
chamelier, *n. m.*, camel-driver.
champ, *n. m.*, field; (p. 50) plenty of room.
Champs-Élysées, *n. m. pl.* See note, p. 55.
chance, *n. f.*, luck; **une fière** —, capital luck.
chandelle, *n. f.*, candle.
chant, *n. m.*, song.
chapeau, *n. m.*, hat; (p. 131) **grand** —, tall hat.
chaque, *adj.*, each.
char, *n. m.*, cart; — **à bancs**, wagonette.
charbon, *n. m.*, coal.
charbonnier, *n. m.*, collier.
charge, *n. f.*, load; **femme de** —, housekeeper.
charger, *v. tr.*, to load; charge; **se** — **de**, to undertake; see to.
charmille, *n. f.*, hedge of yoke-elms.
charnière, *n. f.*, hinge.
charpente, *n. f.*, timber-work.
charrette, *n. f.*, cart.
charrue, *n. f.*, plough.
chasser, *v. intr.*, to hunt, shoot.
château, *n. m.*, castle; manor house, big house.
chauffer, *v. tr.*, to warm; *intr.* (p. 134), (of a steamer) to stoke up, to get up steam.
chaussée, *n. f.*, horse road.
chaussure, *n. f.*, footgear.
chef, *n. m.*, chief, head; — **d'accusation**, count (of a legal charge).
chemise, *n. f.*, shirt; chemise; — **de nuit**, nightdress, nightgown.
chêne, *n. m.*, oak; oak tree.
chevelure, *n. f.*, hair.
chevesne, *n. m.* (*also* **chevaine**), fish of the carp family.
chèvre, *n. f.*, goat, she-goat.
chez, *prep.*, with; to (at) the house of.
chiffon, *n. m.*, rag.
chiffre, *n. m.*, figure.
chiper, *v. tr.*, (*fam.*) to steal; "sneak," "pinch."
chœur, *n. m.*, chorus.
choir, *v. intr.*, to fall; **se laisser** —, to drop.
choix, *n. m.*, choice.
chouette, *n. f.*, screech-owl; *interj.*, (*colloquial*) "ripping."
ci, *pron.*, abbreviation of **ceci**.
cime, *n. f.*, top, summit.
cimetière, *n. m.*, cemetery.
ciseaux, *n. m. pl.*, scissors; shears.
citadin, *n. m.* & *adj.*, citizen, burgess.
citoyen, *n. m.* & *adj.*, citizen.
clameur, *n. f.*, din, clamour, shout.
clapot, *n. m.*, ripple.
clapotement, *n. m.*, splashing, rippling.
clapoter, *v. intr.*, to splash about.
clapotis, *n. m.*, rippling, chopping, splashing.
claquer, *v. intr.*, (of teeth) to chatter.
clarté, *n. f.*, light.
clef, *n. f.*, key; **fermer à** —, to lock.
Clermont (comte de), Louis de Bourbon-Condé (1709-71), prince of the blood royal, member of the French Academy.
cloche, *n. f.*, (large) bell.
cloison, *n. f.*, partition.
clos, *past part.* of *clore*, to close.
clou, *n. m.*, nail.
cocher, *n. m.*, driver, coachman.
cochon, *n. m.*, pig.
cœur, *n. m.*, heart; **de grand** —, great-hearted (p. 87); very gladly.
coffre, *n. f.*, box.
cohue, *n. f.*, mob.
coiffe, *n. f.*, cap (of peasant woman).
coiffer; **se** —, to do one's hair; put on one's cap (hat).
coiffure, *n. f.*, headgear.
coin, *n. m.*, corner.

col, *n. m.*, collar.
colère, *n. f.*, anger; *adj.*, angry, choleric; — **méchante**, vicious anger, spiteful anger.
colis, *n. m.*, package, parcel.
collégien, *n. m.*, boy attending *un collège* (secondary school).
coller, *v. tr.*, to stick, glue; place close to.
Colomb, *n. m.*, Columbus.
colonne, *n. f.*, column.
comble, *n. m.*, heaping, consummation; **pour** —, to crown all.
commandant, *n. m.*, officer commanding a ship or a garrison; **commandant-major**, commandant.
comme, *adv.* & *conj.*, as; how; as if; as it were.
commerçant, *n. m.*, trader; merchant.
commerce, *n. m.*, commerce, trade; **de** —, commercial.
commis, *n. m.*, clerk.
commissaire, *n. m.*, commissary.
compagnon, *n. m.*, **compagne**, *n. f.*, companion.
comparaison, *n. f.*, comparison; **en** — **de**, compared with.
comparaître, *n. m.*, (*legal*) appear.
compartiment, *n. m.*, compartment.
compère, *n. m.*, gossip, crony.
complaisance, *n. f.*, goodness, kindness.
complet, *adj.*, complete; **au** —, full.
complice, *n. m.* & *f.*, accomplice.
compliquer, *v. tr.*, to complicate.
complot, *n. m.*, plot.
comprendre, *v. tr.*, to understand.
comprimer, *v. tr.*, to compress.
compromettre, *v. tr.*, to compromise.
compter, *v. tr.*, to count.
concierge, *n. m.* & *f.*, porter, doorkeeper, lodge-keeper.
conclure, *v. tr.*, to conclude; — **à**, to decide for, *e.g. Le tribunal conclut à la mort = se prononça pour la mort.*
conduire, *v. tr.*, to take, conduct.
conduit, *n. m.*, pipe, conduit.
conduite, *n. f.*, conduct, behaviour.
confier, *v. tr.*, to confide, entrust.
confiture, *n. f.*, jam, preserve.
connaissance, *n. f.*, consciousness; knowledge, acquaintance; **figure de** —, a familiar face.
connaître, *v. tr.*, to know, be acquainted with.
consciencieusement, *adv.*, conscientiously, thoroughly.
conseiller, *n. m.*, counseller; councillor; — **d'État**, member of the *Conseil d'État*, the supreme legal authority in France.
consentement, *n. m.*, consent.
conserve, *n. f.*, preserve.
conserver, *v. tr.*, to keep.
considérable, *adj.*, considerable; notable, important.
consommation, *n. f.*, a drink (at a café, etc.).
constater, *v. tr.*, to verify, note.
consterné, *part.*, in consternation; dismayed.
constituer, *v. tr.*, to constitute; **se** — **prisonnier**, to give oneself up.
contenance, *n. f.*, countenance; **perdre toute** —, quite lose countenance.
contenu, *n. m.*, contents.
conter, *v. tr.*, to relate.
conteur, *n. m.*, narrator, story-teller.
continu, *adj.*, continuous, uninterrupted.
contourner, *v. tr.*, to skirt, go round.
contradictoirement, *adv.*; **témoigner** —, to give evidence in a disputed case (and be cross-examined).
contrarier, *v. tr.*, to disappoint, annoy.
contrée, *n. f.*, region; district.
contrevent, *n. m.*, shutter.
convaincre, *v. tr.*, to convince; convict.
convenir, *v. intr.*, to suit; — **de**, to agree (to).
convention, *n. f.*, convention, agreement.
convive, *n. m.* & *f.*, guest.
convoi, *n. m.*, convoy, train.
coquille, *n. f.*, shell; (p. 108) shellfish.
corbeau, *n. m.*, crow.
corne, *n. f.*, horn.
corps, *n. m.*, body; corps.
corsage, *n. m.*, dress bodice; blouse.
corvée, *n. f.*, forced labour; toil, drudgery.
côte, *n. f.*, coast; slope, hill; rib.
côté, *n. m.*, side; direction; **à** — **de**, beside; **de** —, sideways; **de quel** —, in which direction, in what quarter.
cou, *n. m.*, neck.

couche, *n. f.*, layer, bed.
coucher, *v. tr.*, to lay down; **se —,** to lie down, go to bed.
coude, *n. m.*, elbow.
coudoiement, *n. m.*, elbowing, jostling.
coudre, *v. tr.*, to sew.
couler, *v. intr.*, to flow.
coup, *n. m.*, blow, stroke, shot; — **de balai, de brosse,** etc., action of sweeping, brushing, etc.; — **de vent,** gust; — **d'eau,** dash of water; — **sur —,** one after another; **boire son —,** have one's drink; **tout à —, tout d'un —,** all at once; (p. 11) **à grands coups pressés,** thudding.
coupé, *n. m.*, chariot, cab.
couper, *v. tr.*, to cut.
cour, *n. f.*, court, courtyard, yard; **faire la — à,** to play court to, woo.
courber, *v. tr.*, to bend; **courbé en deux,** bent double.
courir, *v. intr.*, to run.
courrier, *n. m.*, mail, mail-boat.
cours, *n. m.*, course.
coursier, *n. m.*, courser, steed.
coussinet, *n. m.*, small cushion, pad.
coûter, *v. intr.*, to cost.
coutil, *n. m.*, drill.
coutume, *n. f.*, custom; **de —,** usual, usually; **avoir —,** to be accustomed.
couvée, *n. f.*, brood.
couverture, *n. f.*, covering; rug, blanket.
cracher, *v. intr.*, to spit; (p. 141) — **de la politique,** to discourse on politics.
craie, *n. f.*, chalk.
craignant, *pres. part.* of *craindre*.
craindre, *v. tr.*, to fear.
craintif, *adj.*, timid, fearful.
crampon, *n. m.*, cramp-iron, grappling-hook; *fig.*, a person who is difficult to shake off, get rid of.
cramponner; se —, to cling to.
cravache, *n. f.*, riding-whip.
cravate, *n. f.*, neck-tie, tie.
crème, *n. f.*, cream.
crépitement, *n. m.*, crackling.
crête, *n. f.*, crest; comb (of birds).
creuser, *v. tr.*, to hollow, dig.
crever, *v. tr.* & *intr.*, to burst.
criard, *adj.*, clamorous.
crinière, *n. f.*, mane.
crise, *n. f.*, crisis; fit, attack.
crisper, *v. tr.*, to shrivel; thrill; convulse.
cristi, an expletive.
crochu, *adj.*, hooked.
croiser, *v. tr.*, to (meet and) pass; fold (arms).
croissant, *n. m.*, crescent.
croquis, *n. m.*, sketch.
crosse, *n. f.*, butt-end (of a rifle).
crosser, *v. tr.*, to hit with the butt of a rifle.
crotte, *n. f.*, mud, mire.
crotter, *v. tr.*, to bemire, make muddy.
croûte, *n. f.*, crust; **casser une —,** to eat a morsel.
cruche, *n. f.*, pitcher, jug
çu (*patois*) = **ce.**
cueillir, *v. tr.*, to pluck; pick up.
cuir, *n. m.*, leather.
cuire, *v. tr.* & *intr.*, to cook.
cuisant, *adj.*, smarting; poignant.
cuisine, *n. f.*, kitchen
cuisse, *n. f.*, thigh.
cul, *n. m.*, scut.
culbute, *n. f.*, somersault.
culbuter, *v. tr.*, to upset, overturn.
culotte, *n. f.*, breeches, knee-breeches; — **à pont,** knee-breeches worn in the 18th century, with a hanging flap, like a bishop's apron.
curé, *n. m.*, rector, vicar; clergyman.
cuvette, *n. f.*, basin.
cyprès, *n. m.*, cypress.

dada, *n. m.*, horse, gee-gee.
damné, *n. m.*, lost soul.
davantage, *adv.*, more.
dé, *n. m.*, thimble.
débarquer, *v. intr.*, to disembark.
débarrasser, *v. tr.*, to free, rid.
déblayer, *v. tr.*, to clear, clear out, clear away.
debout, *adv.*, standing, upright.
déboutonner, *v. tr.*, to unbutton.
déchaîner, *v. tr.*, to let loose.
décharger, *v. tr.*, to give evidence in favour of; cp. *témoins à décharge*, witnesses for the defence; *témoins à charge*, witnesses for the prosecution.
déchirant, heart-rending, distressing; **cri —,** piercing shriek.
déchirer, *v. tr.*, to tear; scratch; rend.

déchoir, *v intr.*, fall off, sink (in the social scale).
décider, *v. tr.*, to decide, persuade; **se —,** to decide, make up one's mind.
décoiffer; se —, to take off one's cap (hat).
décomposer, *v. tr.*, to discompose.
décor, *n. m.*, decoration; scenery; stage scene; background, setting.
décorer, *v. tr.*, to decorate, bestow an order or decoration on.
découper, *v. tr.*, to cut out.
découvrir, *v. tr.*, to discover.
décrire, *v. tr.*, to describe.
décrocher, *v. tr.*, to unhook, take down.
dedans, *adv.*, within, in; **là —,** in there.
dédommager, *v. tr.*, to compensate.
défaillir, *v. intr.*, to swoon; grow faint.
défaut, *n. m.*, fault, defect.
défendre, *v. tr.*, to defend; forbid.
défense, *n. f.*, defence; prohibition.
défoncer, *v. tr.*, to drive in, break in.
dégager, *v. tr.*, to free, disengage; (*une odeur*, etc.) give off.
déguenillé, *adj.*, ragged, tattered.
déguisement, *n. m.*, disguise.
dehors, *n. m.*, *adv.* & *prep.*, outside.
déjà, *adv.*, already.
déjeuner, *v. intr.*, to lunch.
delà, *prep.*, beyond; **au — de,** beyond.
délicatesse, *n. f.*, delicacy.
délire, *n. m.*, delirium, raving.
demande, *n. m.*, request; **sur sa —,** at one's own request.
demander, *v. tr.*, to ask, ask for; **se —,** to wonder.
démarche, *n. f.*, proceeding; **faire une —,** to take a step, make an application, etc.; **les démarches,** interviewing, "wire-pulling," etc.
démangeaison, *n. f.*, itch.
déménagement, *v. tr.*, removal; **voiture de —,** furniture van.
démesuré, *adj.*, huge, unbounded.
démesurément, *adv.*, beyond measure, immeasurably.
demeure, *n. f.*, dwelling, abode.
demeurer, *v. intr.*, to remain; dwell.
démodé, *adj.*, old-fashioned.
demoiselle, *n. f.*, young lady.
démolir, *v. tr.*, to demolish.
dénaturer, *v. tr.*, to misrepresent.
dénommer, *v. tr.*, to name, denominate.
dénoncer, *v. tr.*, to denounce; betray.
dénouement, *n. m.*, ending (of a play).
dent, *n. f.*, tooth.
dentelle, *n. f.*, lace, lacework.
déparer, *v. tr.*, to take away the beauty, disfigure.
dépasser, *v. tr.*, to go beyond, outstrip, pass.
dépêcher, *v. tr.*, to hasten; **se —,** to make haste.
dépense, *n. f.*, expense.
dépenser, *v. tr.*, to spend.
dépérir, *v. intr.*, to waste away.
dépeupler, *v. tr.*, to depopulate, empty.
déposer, *v. tr.*, to deposit, put down; set down (passengers); *intr.*, to give evidence.
depuis, *prep.*, since, from, after; **il le faisait — deux jours,** he had been doing it for two days; (p. 50) from (of place).
député, *n. m.*, deputy; member of French Parliament (Lower House).
déranger, *v. tr.*, to disturb; inconvenience; **se —,** to get out of the way, disturb (inconvenience) oneself.
dérouler, *v. tr.*, to unroll, unwind.
déroute, *n. f.*, rout; **en —,** routed, flying.
derrière, *n. m.*, back; hindquarters.
dès, *prep.*, from, ever after; **— que,** *conj*, as soon as.
désarçonner, *v. tr.*, to unhorse.
desceller, *v. tr.*, to unseal, unbed, unfix.
désenchantement, *n. m.*, disenchantment, disillusionment.
désespéré, *part.*, in despair, despairing, desperate.
désespérément, *adv.*, desperately, despairingly.
désigner, *v. tr.*, to point out, design.
désolant, *adj.*, distressing.
désolé, *part.*, distressed, much distressed.
dessécher, *v. tr.*, to dry up, parch.
dessin, *n. m.*, drawing, design.
dessiner, *v. tr.*, to draw; **se —,** to stand out (show up).
dessus, *prep.* & *adv.*, on, upon; **tirer —,** fire upon, shoot down; **plancher de —,** floor overhead.

détaler, *v. intr.*, to scamper away, take to one's heels.
détendre, *v. tr.*, to slacken, relax.
détour, *n. m.*, way round; winding; turning.
détourner, *v. tr.*, to turn aside.
détresse, *n. f.*, distress.
dette, *n. f.*, debt.
deuil, *n. m.*, mourning; **faire — à**, to grieve, worry.
dévaler, *v. tr.*, to go down.
dévaliser, *v. tr.*, to plunder.
devenir, *v. intr.*, to become; **que deviendrai-je?** what will become of me?
dévier, *v. intr.*, to swerve, deviate.
deviner, *v. tr.*, to guess.
devoir, *v. tr.*, to owe; must, have to, ought; **je dois**, I must, am to; **j'ai dû**, I must have, had to; **je devrais**, I ought, should.
dévouement, *n. m.*, devotion.
dévouer, *v. tr.*, to devote.
difficile, *adj.*, hard, difficult, awkward; (of horses) wilful, unmanageable.
digue, *n. f.*, dike; embankment; mole.
dire, *v. tr.*, to say, tell; call; **au jour dit**, on the appointed day; **dites donc!** I say!
diriger, *v. tr.*, to direct; (p. 104) be a director of.
discret, *adj.*, discreet, prudent; circumspect.
discrétion, *n. f.*, circumspection, prudence, discretion.
disjoindre, *v. tr.*, to disjoin, loosen.
disparaître, *v. intr.*, to disappear.
disposer, *v. tr.*, to arrange; **se — à**, to get ready to.
disposition, *n. f.*, disposal, disposition.
dissiper, *v. tr.*, to scatter.
distinguer, *v. tr.*, to distinguish, make out.
distraire, *v. tr.*, to distract, amuse.
dithyrambique, *adj.*, dithyrambic, resembling a dithyramb, *i.e.* a speech in vehement or inflated style, high-flown.
dominer, *v. tr.*, to be higher than, overlook, command.
donc, *adv.*, then, so, therefore.
donner, *v. tr.*, to give; — **sur**, (of a window) to open on to.
dont, *pron.*, of whom, of which, whose.
dot, *n. f.*, dowry. (The *t* is sounded.)
douceur, *n. f.*, gentleness, mildness.
douleur, *n. f.*, pain; grief, sorrow.
douloureux, *adj.*, painful.
doute, *n. m.*, doubt; **sans —**, no doubt.
douter, *v. tr.*, to doubt; **se —**, to suspect.
doux, *adj.*, sweet; soft; gentle.
drame, *n. m.*, drama.
drap, *n. m.*, cloth.
draper, *v. tr.*, to drape, cover.
dresser, *v. tr.*, to erect, raise; **se —**, to straighten up, sit up.
droit, *adj.*, upright; straight; right; *n. m.*, right; law; **faire son —**, to study law.
drôle, *n. m.*, rascal; *adj.*, curious, funny; — **de créature**, curious creature.
dur, *adj.*, hard, tough

ébéniste, *n. m.*, cabinet maker.
ébullition, *n. f.*, ebullition, boiling; **en —**, boiling, bubbling.
écaille, *n. f.*, (oyster-) shell.
écailleur, *n. m.*, (p. 135) oyster-opener.
écarquiller, *v. tr.*, to open (one's eyes) wide.
écarter, *v. tr.*, to put aside, move apart.
échafauder, *v. tr.*, to erect scaffolding, make preparations for a work; build up (like scaffolding).
échanger, *v. tr.*, to exchange.
échapper, *v. intr.*, to escape, avoid; **s'—**, to escape.
écharpe, *n. f.*, scarf.
échasse, *n. f.*, stilt; scaffold pole.
échassier, *n. m.*, wading bird, wader.
échauffer, *v. tr.*, to heat; **s'—**, to grow hot.
échouer, *v. intr.* & *tr.*, to run aground, be stranded.
éclabousser, *v. tr.*, to splash, bespatter.
éclaboussure, *n. f.*, splash.
éclair, *n. m.*, flash of lightning.
éclairer, *v. tr.*, to light, light up; reconnoitre.
éclaireur, *n. m.*, scout.
éclater, *v. intr.*, to break out.
éclore, *v. intr.*, to hatch; dawn; open, blow, bloom.
économe, *adj.*, economical, thrifty.

écorner, *v. tr.*, to break off a corner of, chip; break into.
écouler, *v. tr.*, to pour away; **s'—**, to pass (of time, etc.).
écraser, *v. tr.*, to crush; **écrasé**, crushed; squat.
écrier; **s'—**, to exclaim, cry.
écrouler; **s'—**, to fall, fall in ruins.
écu, *n. m.*, crown (coin).
écueil, *n. m.*, reef, sunken rock.
écume, *n. f.*, foam.
écumoire, *n. f.*, skimmer.
écurie, *n. f.*, stable.
effacer, *v. tr.*, to rub out.
effarer, *v. tr.*, to scare; dismay.
effet, *n. m.*, effect; **en —**, in effect, in fact, indeed.
effilé, *adj.*, sharpened, sharp, slender.
effleurer, *v. tr.*, to skim over, just touch, touch lightly.
efforcer; **s'—**, to try, endeavour; force oneself.
effrayer, *v. tr.*, to frighten.
effroyable, *adj.*, terrible.
également, *adv.*, equally; also.
égarer, *v. tr.*, to mislead, lead astray; disorder; **égaré**, distraught, frantic.
égout, *n. m.*, sewer.
égrener, *v. tr.*, to pick off one by one (like grains from a bunch or beads from a rosary); **s'—**, to fall away singly, fall one by one, drop off.
élan, *n. m.*, dash; **prendre son —**, to take a spring; (p. 32) make a dash.
élancer, *v. tr.*, to dart, shoot; **s'—**, to spring forward, dash.
élever, *v. tr.*, to bring up; raise.
élire, *v. tr.*, to choose.
éloge, *n. m.*, eulogy.
éloigner, *v. tr.*, to remove further away; **s'—**, to move away; **éloigné**, distant, far.
embarquement, *n. m.*, embarkation.
embrasser, *v. tr.*, to embrace; kiss.
embrouiller, *v. tr.*, to tangle, confuse; bamboozle; **s'—**, to become muddled.
émerveiller, *v. tr.*, to astonish.
émettre, *v. tr.*, to emit; utter.
émeut, *3rd sing. pres. indic.* of *émouvoir*.
émit, *3rd sing. past hist.* of *émettre*.
emmener, *v. tr.*, to take (away).
empaqueter, *v. tr.*, to pack up.
emparer; **s'— de**, to seize.
empêcher, *v. tr.*, to prevent, stop.
empeser, *v. tr.*, to starch.
emplir, *v. tr.*, to fill.
employé, *n. m.*, clerk; employee.
empoigner, *v. tr.*, to grasp, catch hold of.
emporter, *v. tr.*, to carry off; run away with; **emporté**, keen on.
empressement, *n. m.*, polite eagerness.
empresser; **s'—**, to be eager, become eager, to show politeness.
ému, *past part.* of *émouvoir*, to move, affect; excited, flustered, nervous.
en, *prep.*, in, into; — **Normand**, as (like) a Norman, *i.e.* cautiously.
encadrer, *v. tr.*, to frame.
enchanter, *v. tr.*, to delight, charm.
endormir, *v. tr.*, to lull to sleep; **s'—**, to fall asleep; **endormi**, sleeping, asleep.
endroit, *n. m.*, place, spot.
énergique, *adj.*, energetic.
énerver, *v. tr.*, to irritate; get on one's nerves; **énervé**, highly strung, excited.
enfant, *n. m. & f.*; **mes enfants**, (*military*) boys.
enfermer, *v. tr.*, to shut in, shut up.
enfiévrer, *v. tr.*, to render feverish; excite.
enfler, *v. tr.*, to swell.
enfoncer, *v. tr.*, to drive in; *intr.*, to sink in; **s'—**, to sink; give way; be driven in.
enfourcher, *v. tr.*, to bestride.
enfuir; **s'—**, to run away, take to flight.
engloutir, *v. tr.*, to swallow up, gobble up.
engourdir, *v. tr.*, to dull, benumb; **s'—**, to become sluggish.
engraisser, *v. intr.*, to put on flesh, grow fat.
enjamber, *v. tr.*, to bestride; stride over; throw one's leg over; climb over.
enlacer, *v. tr.*, to twine, entwine.
enlever, *v. tr.*, to take off; **s'—**, to raise oneself; swing oneself (into the saddle); (p. 18) — **une affaire.** See note, p. 19.
enliser, *v. tr.*, to thrust down into quicksands; **s'—**, to sink into quicksands; stick in the mud.

ennemi, *n. m.* & *adj.*, enemy; **devant l'—,** in the field, on active service.
enragé, *n. m.*, madman.
enrager, *v. intr.*, to be mad; **faire —,** to madden; tease.
enrégimenter, *v. tr.*, to embody, form into regiments.
enseignement, *n. m.*, education; **que cela soit un —,** let that be a lesson.
ensemble, *adv.*, together.
ensemencer, *v. tr.*, to sow.
ensuite, *adv.*, next, afterwards.
entamer, *v. tr.*, to begin upon.
entasser, *v. tr.*, to pile up.
entendre, *v. tr.*, to hear; understand.
entrailles, *n. f. pl.*, bowels, intestines, digestive organs.
entraîner, *v. tr.*, to draw away; **s'—,** to go into training, train.
entr'apercevoir, *v. tr.*, to half-see, catch a glimpse of.
entre, *prep.*, between; amongst; **— nos mains,** in our hands.
entrechat, *n. m.*, caper; **battre un —,** to cut a caper.
entre-choquer; s'—, to strike together.
entrée, *n. f.*, entrance, entry.
entrefaites, *n. f. pl.*; **sur ces —,** in the meantime.
entr'ouvrir, *v. tr.*, to half-open.
énumérer, *v. tr.*, to enumerate, reckon.
envahir, *v. tr.*, to invade; (p. 31) take possession of.
envahisseur, *n. m.*, invader; *adj.*, invading.
envelopper, *v. tr.*, to envelope, wrap up; surround.
envie, *n. f.*, wish; **avoir bien — de,** to have a good mind to.
environ, *adv.*, about, nearly.
environs, *n. m. pl.*, neighbourhood.
envoler; s'—, to fly away, soar.
épais, *adj.*, thick
épaisseur, *n. f.*, thickness.
épaissir, *v. tr.*, to thicken, make denser.
épargne, *n. f.*, saving, economy.
épave, *n. f.*, wreck; waif, stray.
éperdu, *adj.*, distracted, wild, beside oneself; aghast.
éperdument, *adv.*, wildly.
épicier, *n. m.*, grocer.
épiderme, *n. m.*, epidermis, skin.
épier, *v. tr.*, to espy.
épingler, *v. tr.*, to pin.
époque, *n. f.*, time, period.
épouse, *n. f.*, spouse, wife.
épouser, *v. tr.*, to wed.
épouvantable, *adj.*, terrible.
épouvante, *n. f.*, fear, dread, fright.
épouvanter, *v. tr.*, to terrify.
époux, *n. m.*, husband.
éprendre; s'—, to take a fancy, become enamoured.
éprouver, *v. tr.*, to feel, experience; try, test.
épuiser, *v. tr.*, to exhaust.
équipage, *n. m.*, equipage, carriage; crew.
équiper, *v. tr.*, to equip.
équitation, *n. f.*, horsemanship, riding.
errant, *n. m.*, wanderer.
errer, *v. intr.*, to wander, stray; **chien errant,** stray dog.
escalader, *v tr.*, to climb, scale.
escalier, *n. m.*, stairs, staircase.
espace, *n. m.*, space.
espacer, *v. tr.*, to space out, place at intervals.
espèce, *n. f.*, sort.
espérer, *v. tr.*, to hope.
espoir, *n. m.*, hope.
esprit, *n. m.*, mind; spirit; wit; **présence d'—,** presence of mind.
essoufflé, *part.*, breathless, out of breath.
essuyer, *v. tr.*, to wipe.
estomac, *n. m.*, stomach.
étable, *n. f.*, cowhouse.
établir, *v. tr.*, to establish, settle; **— le pour et le contre,** to argue for and against, the pros and cons.
étage, *n. m.*, floor, storey.
éteindre, *v. tr.*, to put out, extinguish; **s'—,** to go out, die out, pass away, die off; **éteint,** (p. 43) sightless.
étendre, *v. tr.*, to extend, stretch; spread; **s'—,** to lie down; **étendu,** stretched out, lying.
étendue, *n. f.*, extent, expanse.
éternuer, *v. intr.*, to sneeze.
étinceler, *v. intr.*, to sparkle, glitter.
étoffe, *n. f.*, stuff.
étoile, *n. f.*, star.
étouffer, *v. tr.*, to stifle.

étrangement, *adv.*, strangely; (p. 121) terribly.
étranger, *adj.*, foreign, strange; (p. 77) not of the family; *n. m.*, foreigner, stranger.
étrangler, *v. tr.*, to choke, strangle.
être, *n. m.*, being. See note, p. 118.
étreindre, *v. tr.*, to clasp, grip.
étreinte, *n. f.*, clasp; (p. 116) handshake.
étrier, *n. m.*, stirrup.
étriqué, *adj.*, skimpy.
étroit, *adj.*, narrow.
étudiant, *n. m.*, student.
évaluer, *v. tr.*, to reckon.
évangile, *n. m.*, gospel. See note, p. 139.
évanouir; s'—, to swoon; vanish.
éveiller, *v. tr.*, to waken; **faim éveillée,** lively hunger.
événement, *n. m.*, event, occurrence, happening.
évêque, *n. m.*, bishop.
éviter, *v. tr.*, to avoid.
exagérer, *v. tr.*, to exaggerate.
exalté, *n. m.*, enthusiast; *adj.*, exalted, elated, enthusiastic.
exaspérer, *v. tr.*, to exasperate.
excès, *n. m.*, excess; **à l'—,** excessively.
excuser, *v. tr.*, to excuse; **s'—,** to apologise.
exécuter, *v. tr.*, to execute, carry out.
exemple, *n. m.*, example; **par —,** for example.
exercer, *v. tr.*, to exercise; **s'—,** to drill.
expérimenter, *v. tr.*, to try, test; experience.
explication, *n. f.*, explanation.
expliquer, *v. tr.*, to explain.
exprès, *adv.*, on purpose.
exquis, *adj.*, exquisite.
exténuer, *v. tr.*, to extenuate, exhaust.

face, *n. f.*, face; **en — (de),** opposite; **faire — à,** to face.
fâché, *adj.*, sorry.
fâcher, *v. tr.*, to annoy, anger; **se —,** to become angry, lose one's temper.
fâcheux, *adj.*, annoying; unfortunate; troublesome.
façon, *n. f.*, fashion, way; **à la — de,** like; **de — à,** so as to; **de la belle —,** finely.
factice, *adj.*, artificial.
faible, *adj.*, weak; **un — détachement,** a small detachment.
faiblesse, *n. f.*, weakness.
faïence, *n. f.*, crockery; porcelain.
faillir, *v. intr.*, to fail; **j'ai failli tomber,** I nearly fell.
faim, *n. f.*, hunger; **avoir —,** to be hungry; **crier la —,** to clamour for food.
faire, *v. tr.*, to make, do; **que — ?** what is (was) to be done? **ça ne fait rien,** that doesn't matter.
fait, *n. m.*, fact; feat; **tout à —,** quite; **les faits se commentent d'eux-mêmes,** the facts speak for themselves, require no commentary.
falloir, *v. intr.*, to be necessary; must; **il leur faudrait le faire,** they would have to do it; **peu s'en faut,** there is little wanting, almost.
falot, *adj.*, comical, laughable.
familial, *adj.*, of the family.
faner, *v. tr.*, to tarnish; **se —,** to fade.
fanfaron, *adj.*, blustering, boasting.
farce, *n. f.*, farce; *adj.*, farcical, comic, comical.
farceur, *n. m.*, joker, funny man.
fardeau, *n. m.*, load, burden.
faubourg, *n. m.*, suburb; quarter.
fauchage, *n. m.*, reaping.
faute, *n. f.*, fault.
fauve, *n. m.* & *f.*, wild animal, *esp.* one of the great carnivora.
faux, *n. f.*, scythe.
favori, *n. m.*, whisker.
féerie, *n. f.*, fairyland; fairy scene, transformation scene in a pantomime.
femme, *n. f.*, woman, wife; — **de chambre,** housemaid.
fendre, *v. tr.*, to cleave, split.
fente, *n. f.*, chink.
fer, *n. m.*, iron; (horse-) shoe; **les quatre fers d'un chien.** See note, p. 139.
fermer, *v. tr.*, to close; **fermé,** reserved (of an attitude or manner).
fermeture, *n. f.*, fastening.
féroce, *adj.*, fierce.
fête, *n. f.*, feast, festival, merry-making.
fêter, *v. tr.*, to celebrate, honour.
feuille, *n. f.*, leaf; newspaper.
fève, *n. f.*, bean. See note, p. 94

fiacre, *n. m* , cab.
fiancer, *v. tr.*, to betroth, engage.
ficeler, *v. tr.*, to tie up.
ficelle, *n. f.*, string ; **bout de —**, piece of string.
fichtre ! *interj.*, the dickens ! plague on it !
fidèle, *adj.*, faithful.
fier, *adj.*, proud.
fièvre, *n. f.*, fever, feverishness.
fiévreux, *adj.*, feverish ; *n. m.*, fever patient.
figure, *n. f.*, face.
figurer, *v. tr.*, to figure, represent ; **se —**, to imagine.
fil, *n. m.*, thread.
filer, *v. tr.*, to spin ; *intr.*, to go, be off.
fille, *n. f.*, daughter ; girl ; **jeune —**, girl ; **vieille —**, old maid.
fin, *n. f.*, end ; *adj.*, fine, thin ; delicate.
finauderie, *n. f.*, artfulness, sly cunning.
finir, *v. tr.*, to finish ; **en — de**, to come to an end of.
fixe, *adj.*, fixed, set.
flamme, *n. f.*, flame.
flanc, *n. m.*, flank, side.
flanquer, *v. tr.*, to flank ; deal (a blow).
flèche, *n. f.*, arrow.
fleur, *n. f.*, flower ; **à — de**, on a level with ; **— d'eau**, water level.
flocon, *n. m.*, flake.
flot, *n. m.*, wave, billow ; flood ; **remettre à —**, to refloat.
flotter, *v. intr.*, to float.
foi, *n. f.*, faith ; **ma —**, my word, upon my word, faith ; **ma bonne — a été surprise**, I have been led into involuntary error.
foin, *n. m.*, hay.
fois, *n. f.*, time ; **à la —**, at once ; **une — n'est pas coutume**, once is not always.
folâtre, *adj.*, playful.
folie, *n. f.*, madness ; frenzy.
folle, *fem.* of *fou*.
follement, *adv.*, madly, wildly.
fonctionnaire, *n. m.*, official, civil servant.
fond, *n. m.*, bottom ; end, back ; **à — de train**, at full speed ; (p. 130) **fonds de boutique**, remains of old stock, leavings.
fondre, *v. tr.*, to melt.
force, *n. f.*, strength ; **de toute sa —**, with all one's might.
forestier, *adj.*, of a forest ; *n. m.*, forester, ranger ; **maison forestière**, forester's house.
forestière, *n. f.*, forester's wife or daughter.
fortifier, *v. tr.*, to strengthen.
fort, *adj.*, strong ; loud ; big ; *adv.*, very.
fossé, *n. m.*, ditch.
fou, *adj.*, mad, wild ; *n. m.*, madman.
foudroyer, *v. tr.*, to strike with thunder ; to blast (of lightning) ; (p. 40) struck down.
fouetter, *v. tr.*, to whip.
fouiller, *v. tr.*, to ransack, search.
fouillis, *n. m.*, confusion, medley.
fouine, *n. f.*, beech-martin ; *fig.* (term of reproach), "weasel," "ferret."
foule, *n. f.*, crowd.
fourche, *n. f.*, pitchfork.
fourchette, *n. f.*, fork.
fourmiller, *v. intr.*, to swarm.
fourré, *n. m.*, thicket.
foyer, *n. m.*, fireplace.
fracas, *n. m.*, din.
frais, *n. m. pl.*, costs ; (p. 98) **faire les — de**, provide the material for, *e.g.* « *La malignité* **fait** *le plus souvent* **les frais** *de la conversation féminine.* » (Mme DE MONTARSAN.)
frais, fraîche, *adj.*, cool, fresh ; *n. m.*, coolness, freshness ; **mettre au —**, to put to cool, put to keep cool.
franchir, *v. tr.*, to cross.
franc-tireur, *n. m.*, irregular sharpshooter.
frémir, *v. intr.*, to thrill, throb ; tremble.
frémissement, *n. m.*, shiver, tremor.
frénétique, *adj.*, frantic.
frison, *n. m.*, curl.
frisson, *n. m.*, shiver ; ripple.
friture, *n. f.*, frying ; fried fish.
froid, *n. m.*, cold, chill.
frôler, *v. tr.*, to graze, move close to.
front, *n. m.*, forehead.
frotter, *v. tr.*, to rub ; **— une allumette**, to strike a match.
fuir, *v. intr.*, to run away, flee.
fuite, *n. f.*, flight.

fumée, *n. f.*, smoke.
fumer, *v. tr.*, to smoke.
fumerie, *n. f.*, smoking.
fumier, *n. m.*, dung heap ; manure.
fureur, *n. f.*, fury, rage.
furie, *n. f.*, ardour ; rage, fury.
fusil, *n. m.*, rifle, gun.
fusiller, *v. tr.*, to shoot (of an execution).
fut ; il s'en —, he went.

gaffe, *n. f.*, boat-hook, gaff.
gages, *n. m. pl.*, wages.
gaillard, *n. m.*, jolly fellow ; **grand —,** tall, strapping fellow.
galamment, *adv.*, gallantly ; gracefully, in a courtly manner.
galerie, *n. f.*, hall, gallery ; **fiacre à —,** cab with a rail round the roof (for luggage) ; **— à arcades,** arcade, line of arcades open on one side to the street.
galon, *n. m.*, braid, lace; N.C.O.'s stripe ; officer's gold braid.
gambader, *v. intr.*, to gambol.
gamin, *n. m.*, street arab, urchin.
gant, *n. m.*, glove.
garantir, *v. tr.*, to guarantee ; protect, shelter.
garçon, *n. m.*, boy ; waiter ; bachelor ; **un grand —,** a big fellow, tall man.
garde, *n. m.*, guard, guardsman ; *n. f.*, guard ; **— nationale,** corps of Militiamen or Volunteers ; **en —,** on guard ; **prendre — à,** to beware of ; take notice of.
garder, *v. tr.*, to keep, guard.
gare, *n. f.*, railway station.
gargarisme, *n. m.*, gargle, gargling.
garnement, *n. m.*, scamp, scapegrace.
garnir, *v. tr.*, to provide.
garrotter, *v. tr.*, to pinion.
gâter, *v. tr.*, to spoil.
gauche, *adj.*, left ; awkward.
géant, *n. m.*, giant.
geignant, *pres. part.* of *geindre.*
geindre, *v. intr.*, to whine, moan.
gelée, *n. f.*, frost.
gémir, *v. intr.*, to groan ; *v. tr.*, to groan, groan out.
gémissement, *n. m.*, groan, wail.
gendarmerie, *n. f.*, police.
gendre, *n. m.*, son-in-law.
gêne, *n. f.*, uneasiness ; constraint ; straitened circumstances, poverty.
gêner, *v. tr.*, to trouble, upset, embarrass ; **se —,** to stand on ceremony.
genou, *n. m.*, knee ; **à —,** on one's knee, kneeling.
genre, *n. m.*, kind, sort ; **bon —,** good style, high class.
gens, *n. pl.*, people ; **— de service,** servants.
gentil, *adj.*, pretty ; nice ; **vous seriez bien —,** it would be very nice of you.
gentilhomme, *n. m.*, nobleman, gentleman.
gentillesse, *n. f.*, prettiness, pretty way, gracefulness.
geste, *n. m.*, gesture, sign.
gesticuler, *v. intr.*, to gesticulate.
gifle, *n. f.*, slap, box on the ears.
gigot, *n. m.*, leg of mutton.
gisait, *3rd sing. imperf.* of *gésir,* to lie.
glacer, *v. tr.*, to freeze, to ice (a cake, etc.) ; **glacé,** icy, frozen.
glapissant, *adj.*, yelping ; shrill, screeching.
glisser, *v. tr.* & *intr.*, to slip, glide.
glouglou, *n. m.*, gurgle, gurgling.
gnon, *n. m.*, bang, bump, thump.
Goderville, small town (Seine-Inférieure), 18 miles from Le Havre.
goguenard, *adj.*, bantering, jeering.
gonfler, *v. tr.*, to swell, distend.
gorge, *n. f.*, throat.
goudronner, *v. tr.*, to tar.
goujon, *n. m.*, gudgeon.
goût, *n. m.*, taste.
goutte, *n. f.*, drop.
gouttière, *n. f.*, spout, rain-water gutter.
grâce, *n. f.*, grace ; favour ; thanks ; **actions de —,** thanks ; **faire des grâces,** to mince, mince about.
gracieux, *adj.*, gracious ; graceful.
grade, *n. m.*, grade, rank.
grain, *n. m.*, grain.
graine, *n. f.*, seed ; **mauvaise —,** seed that will bring forth evil.
graisse, *n. f.*, grease, fat.
grand'chose, *n. f.*, much.
grandir, *v. intr.*, to grow, increase.
gras, *adj.*, fat ; greasy ; *n. m.*, fat, fat part.

Grasse, chef-lieu of the Département Alpes-Maritimes, near Cannes.
gratification, *n. f.*, gratuity, extra payment; honorarium.
gratter, *v. tr.*, to scratch.
grave, *adj.*, grave, serious.
gravir, *v. tr.*, to climb.
gré, *n. m.*, pleasure, will; **à mon —,** at my pleasure, as I like.
grêle, *n. f.*, hail; *adj.*, slim, slender, lank.
grelotter, *v. intr.*, to shiver.
grenier, *n. m.*, garret, loft.
grenouille, *n. f.*, frog.
grève, *n. f.*, shore, beach.
griffe, *n. f.*, claw.
grimper, *v. tr.* & *intr.*, to climb.
grincement, *n. m.*, creaking, squeaking.
griser, *v. tr.*, to intoxicate.
gros, *adj.*, big, stout; *n. m.*, main body (of an army).
grossir, *v. tr.* & *intr.*, to enlarge, grow, swell; (of the sea) get up, rise.
guenon, *n. f.*, female monkey, ape.
guère, *adv.*, hardly; but little; **ne... —,** hardly.
guérir, *v. tr.*, to cure; *intr.*, to recover.
guérison, *n. f.*, cure.
guerre, *n. f.*, war.
guerrier, *n. m.*, warrior.
guetter, *v. tr.*, to watch, lay wait for, spy, spy upon.
gueule, *n. f.*, mouth (of animal); (p. 23) **à— de lion,** lion-jawed; (*vulgar*) face, head.
gueuler, *v. intr.*, to bawl, roar.
gueuse, *n. f.*, *fem.* of *gueux*.
gueux, *n. m.*, beggar; rascal.
guimpe, *n. f.*, wimple; linen covering head and neck of nuns; **corsage à —,** high-necked bodice.
guise, *n. f.*, manner; **en — de,** for, as, by way of.

* The asterisk denotes *h* aspirate.

habiller, *v. tr.*, to dress; dress up; **— en homme,** to dress as a man.
habitude, *n. f.*, habit
habituer, *v. tr.*, to accustom.
***hache,** *n. f.*, axe.
***haie,** *n. f.*, hedge.
***haine,** *n. f.*, hate, hatred.
haleine, *n. f.*, breath.
haleter, *v. intr.*, to pant, gasp
***halte,** *n. f.*, halt; **faire —,** to halt.
***hanter,** *v. tr.*, to haunt, frequent.
***harceler,** *v. tr.*, to harass; gall.
***hardi,** *adj.*, bold.
***haricot,** *n. m.*, haricot bean.
***harnais,** *n. m.*, harness.
***hasard,** *n. m.*, chance; **au —,** haphazardly.
***hasarder,** *v. tr.*, to hazard, risk.
***hâter,** *v. tr.*, to hasten.
***haut,** *adj.*, high; *n. m.*, height, top; **— sur jambes,** long legged; **tout en —,** right at the top.
hein! *interj.*, ha! hey!
hélice, *n. f.*, screw (of a steamer).
herbe, *n. f.*, grass; herb.
hercule, *n. m.*, Hercules, strong man.
***hérisser,** *v. tr.*, to bristle up, cause to stand on end; **se —,** to bristle.
héritage, *n. m.*, inheritance.
hériter (de), *v. tr.* & *intr.*, to inherit.
hésiter, *v. intr.*, to hesitate.
heure, *n. f.*, hour; time; o'clock; **tout à l'—,** just now; **à l'— même,** at that very time, just then; **de bonne —,** early, in good time.
***heurt,** *n. m.*, knock, collision.
***heurter,** *v. tr.*, to knock, strike.
***hideux,** *adj.*, hideous.
***hiérarchie,** *n. f.*, hierarchy; sense of rank.
histoire, *n. f.*, story, history; dispute, scene; **— de rire,** just for a laugh (joke); **des histoires,** fuss, trouble.
***homard,** *n. m.*, lobster.
homme, *n. m.*, man; (p. 22) husband.
honneur, *n. m.*, honour.
honorable, *adj.*, honourable; (p. 76) **peu —,** not too honest.
***honte,** *n. f.*, shame.
***honteux,** *adj.*, shameful; shamefast, ashamed.
***hoquet,** *n. m.*, hiccough.
horizon, *n. m.*, horizon; **à l'—,** on the horizon.
horloge, *n. f.*, clock.
***hors,** *prep.*, outside; **— de combat,** disabled.
***houx,** *n. m.*, holly.
huis, *n. m.*, door.

huissier, *n. m.*, usher; sheriff's officer.
huître, *n. f.*, oyster.
humide, *adj.*, damp, wet; (p. 13) **la bouche —,** his mouth watering.
***hurlement,** *n. m.*, howl, yell.
***hurler,** *v. intr.*, to howl; yell.
Huysmans, nineteenth century writer, author of *La Cathédrale*, etc.

if, *n. m.*, yew.
ignorer, *v. tr.*, to be ignorant of, not to know.
illimité, *adj.*, boundless, unbounded, limitless.
illuminer, *v. tr.*, to illuminate, light up.
illustrer, *v. tr.*, to illustrate; make illustrious; **s'—,** to distinguish oneself.
îlot, *n. m.*, islet.
image, *n. f.*, picture; image.
imiter, *v. tr.*, to imitate.
immaculé, *adj.*, immaculate, spotless.
immobile, *adj.*, motionless.
immodéré, *adj.*, immoderate.
imperméable, *adj.*, waterproof.
importer, *v. intr.*, to be of importance; **n'importe,** never mind, no matter.
impotent, *adj.*, infirm.
imprégner, *v. tr.*, to impregnate, fill.
impuissant, *adj.*, powerless.
inaperçu, *adj.*, unnoticed, unobserved.
inavouable, *adj.*, not avowable, disgraceful.
inavoué, *adj.*, unavowed, unconfessed.
incapable, *adj.*, unable.
incendier, *v. tr.*, to burn, set on fire.
inconnu, *adj.*, unknown.
incontinent, *adv.*, immediately.
inconvenant, *adj.*, improper, forward.
incorporer, *v. tr.*, to incorporate.
incrédule, *adj.*, incredulous; *n. m.*, unbeliever.
indécis, *adj.*, undecided.
indéfinissable, *adj.*, indefinable.
indéterminé, *adj.*, indeterminate, uncertain.
indicible, *adj.*, unspeakable, inexpressible.
indigné, *part.*, indignant.
indignement, *adj.*, unworthily, basely.
indiquer, *v. tr.*, to betoken, indicate.
Industrie. See **Palais de l'Industrie.**
inébranlable, *adj.*, immovable, unshakable.
inégal, *adj.*, unequal, uneven.
inépuisable, *adj.*, inexhaustible.
infaillible ment, *adj.*, unfailingly, infallibly.
infect, *adj.*, infectious; (p. 106) evil-smelling, noisome, foul.
infini, *adj.*, infinite.
informer, *v. tr.*, to inform; **s'— de,** to enquire about.
Ingouville, suburb of Le Havre.
inguérissable, *adj.*, incurable.
innommable, *adj.*, unnamable.
inoubliable, *adj.*, unforgettable.
inqualifiable, *adj.*, beyond words, too bad to be described (*qualifié*).
inquiet, *adj.*, uneasy, anxious.
inquiéter, *v. tr.*, to disturb; **s'—,** to be anxious, uneasy.
inquiétude, *n. f.*, uneasiness, anxiety.
insaisissable, *adj.*, unseizable.
inscrire, *v. tr.*, to inscribe, enter.
insensé, *n. m.*, madman.
insolation, *n. f.*, sunstroke.
instruit, *part.*, well informed.
insurgé, *n. m.*, insurgent.
intact, *adj.*, untouched.
intègre, *adj.*, honest.
interdit, *part.*, dumbfounded; taken aback.
interne, *adj.*, internal.
interroger, *v. tr.*, to question.
interrompre, *v. tr.*, to interrupt.
intime, *adj.*, intimate, close.
intimider, *v. tr.*, to intimidate, overawe.
inutile, *adj.*, useless.
invraisemblable, *adj.*, unlikely, incredible.
irriter, *v. tr.*, to irritate.
isoler, *v. tr.*, to isolate.
issue, *n. f.*, way out.
ivresse, *n. f.*, intoxication.
ivrogne, *n. m.*, drunken man, drunkard.

jadis, *adv.*, yore, formerly.
jaillir, *v. intr.*, to spurt.
jambe, *n. f.*, leg.
jambon, *n. m.*, ham.
jarret, *n. m.*, ham, haunch.

jetée, *n. f.*, pier, jetty.
jeter, *v. tr.*, to throw; (p. 10) — **bas**, to lay low.
jeu, *n. m.*, game.
joindre, *v. tr.*, to join; **sauter à pieds joints**, to take a close-foot jump.
joint, *past part.* of *joindre*.
joue, *n. f.*, cheek.
jouer, *v. tr.*, to trick.
jouir, *v. intr.*; — **de**, to enjoy.
joujou, *n. m.*, toy.
jour, *n. m.*, day; daylight; **faire** —, to be (become) light; **au** — **levant**, as day was breaking.
journée, *n. f.*, day; **passer la** —, to spend the day.
judas, *n. m.*, peep-hole (small aperture in a door).
juge, *n. m.*, judge; — **de paix**, justice of the peace.
juger, *v. tr.*, to judge; consider.
jupe, *n. f.*, skirt.
jupon, *n. m.*, short skirt, petticoat.
jurer, *v. tr.*, to swear.
jus, *n. m.*, juice; gravy.
jusque, *prep.*, until, up to, as far as; **jusqu'ici**, hitherto, up till now.
justement, *adv.*, just, exactly.

là, *adv.*, there; **là! là!** there! there now!
là-bas, *adv.*, over there, yonder.
labyrinthe, *n. m.*, maze; **en** —, maze-like.
lâche, *adj.*, cowardly.
lâcher, *v. tr.*, to loose.
laid, *adj.*, ugly.
laine, *n. f.*, wool.
laisser, *v. tr.*, to let, leave, allow.
lait, *n. m.*, milk; **soupe au** —, milk soup.
lame, *n. f.*, wave, billow.
lancer, *v. tr.*, to hurl, throw; **se** —, to leap forward, dash forward.
lancicoter (*slang*), *v. tr.*, to stir up, "badger."
lange, *n. m.*, swaddling cloth.
langue, *n. f.*, tongue, language.
lard, *n. m.*, bacon.
large, *adj.*, wide, broad.
larme, *n. f.*, tear; **rire aux larmes**, to laugh till one cries.
las, *adj.*, weary.
laurier, *n. m.*, laurel.
laver, *v. tr.*, to wash, wash out.
lécher, *v. tr.*, to lick.
lent, *adj.*, slow.
lésion, *n. f.*, injury.
leur, *pron. poss.*, theirs; (p. 10) **les leurs**, their men.
levée, *n. f.*, rising.
lèvre, *n. f.*, lip.
liane, *n. f.*, bindweed.
libraire, *n. m.*, bookseller
libre, *adj.*, free; clear.
licol, *n. m.*, halter.
lien, *n. m.*, bond.
lier, *v. tr.*, to bind, tie.
lieu, *n. m.*, place, spot; **avoir** —, to take place.
lieue, *n. f.*, league.
lièvre, *n. m.*, hare.
ligne, *n. f.*, line; **pêche à la** —, angling.
linge, *n. m.*, linen; cloth, duster.
lisse, *adj.*, smooth.
lit, *n. m.*, bed.
livide, *adj.*, pale, ghastly, livid.
livrer, *v. tr.*, to deliver up; **se** —, to give oneself up.
locataire, *n. m.* & *f.*, tenant; lodger.
locomotive, *n. f.*, steam engine.
loger, *v. tr.* & *intr.*, to lodge.
logis, *n. m.*, dwelling, lodging.
loin, *adv.*, far, far away.
lointain, *adj.*, distant.
long, *n. m.*, length; **le** — **de**, alongside, along.
longuement, *adv.*, long, for a long time.
lors, *adv.*, then.
louable, *adj.*, praiseworthy.
louer, *v. tr.*, to hire.
loup, *n. m.*, wolf.
lourd, *adj.*, heavy.
lueur, *n. f.*, gleam, light.
lugubre, *adj.*, dismal.
luire, *v. intr.*, to gleam, shine.
luisant, *pres. part.* of *luire*.
lunette, *n. f.*, telescope; **lunettes**, spectacles.
lutte, *n. f.*, fight, contest, struggle.
Luxembourg, *n. m.*; **Jardin du** —, palace and gardens in the Latin Quarter.

mâchoire, *n. f.*, jaw.
maçonné, *part.*, in masonry.
magnanime, *adj.*, high souled.
maigre, *adj.*, thin, spare.
maintenir, *v. tr.*, to maintain, hold, hold in position.
mairie, *n. f.*, town hall; mayor's office.
maison, *n. f.*, town; — **de ville,** town-hall.
maîtriser, *v. tr.*, to master.
mal, *n. m.*, harm; *adv.*, ill, badly; **se trouver —,** to feel faint.
maladroit, *adj.*, awkward, clumsy.
malfaisant, *adj.*, mischievous, malevolent.
malfaiteur, *n. m.*, criminal, malefactor.
malgré, *prep.*, in spite of.
malheureux, *adj.*, unlucky, unhappy.
malice, *n. f.*, cunning; waggishness.
malin, *adj.*, sly, cunning; *n. m.*, sly fellow.
mamelon, *n. m.*, nipple; rounded eminence.
manant, *n. m.*, churl; clod-hopper.
manche, *n. f.*, sleeve.
manège, *n. m.*, riding-school.
mangeaille, *n. f.*, eatables, victuals.
manier, *v. tr.*, to handle.
manœuvrer, *v. tr.*, to handle, use (a bayonet), work; flourish (a whip).
manoir, *n. m.*, manor, mansion.
manquer, *v. tr.*, to miss; *intr.*, to be wanting; **ne — de rien,** to want for nothing; **il ne manquerait plus que cela,** that would be the finishing touch. See also note, p. 140.
manteau, *n. m.*, cloak, overcoat.
maquignon, *n. m.*, horse-dealer.
marchandage, *n. m.*, bargaining, haggling.
marche, *n. f.*, march; walk, bearing; step, stair; **se mettre en —,** to start; **ralentir sa —,** to slacken one's pace.
marché, *n. m.*, market; bargain.
mare, *n. f.*, pool.
marée, *n. f.*, tide.
mari, *n. m.*, husband.
marier, *v. tr.*, to marry; **se —,** to get married.
marmite, *n. f.*, pot.
marmot, *n. m.*, brat.
marquer, *v. tr.*, to mark, denote.
massif, *n. m.*, clump of trees.
matelas, *n. m.*, mattress.
matelot, *n. m.*, sailor.
matelote, *n. f.*, matelote; fish cooked with wine and onions.
maudire, *v. tr.*, to curse; **maudit,** accursed.
mécanique, *n. f.*, mechanism.
méchant, *adj.*, bad, wicked; spiteful; malicious; fierce; bad tempered.
mèche, *n. f.*, wick.
médaille, *n. f.*, medal.
méfait, *n. m.*, misdeed.
méfier; se — de, to mistrust, beware of.
mélanger, *v. tr.*, to mingle.
mêler, *v. tr.*, to mix, mingle, confuse.
Mélie, abbreviation of *Amélie*.
membre, *n. m.*, limb; member.
même, *adj.*, same; *adv.*, even.
ménage, *n. m.*, household, family; **femme de —,** charwoman.
mendiant, *n. m.*, beggar.
mendier, *v. intr.*, to beg.
mener, *v. tr.*, to lead; take.
mensonge, *n. m.*, falsehood, lie.
menterie, *n. f.*, lie, tissue of lies.
menteur, *n. m.*, liar.
menteux (*dialect*) = **menteur.** See note, p. 128.
menton, *n. m.*, chin.
Menton, Mentone, on the Riviera.
menu, *adj.*, small, tiny.
menuet, *n. m.*, minuet.
menuisier, *n. m.*, joiner.
mercier, *n. m.*, draper.
méritant, *adj.*, deserving, meritorious.
mesure, *n. f.*, measure; **à — que,** as, in proportion as.
métier, *n. m.*, trade, profession.
mettre, *v. tr.*, to put; — **quelqu'un dedans,** to take some one in; **se — à,** to begin (to); **se — en route,** to set out.
meuble, *n. m.*, piece of furniture.
meuglement, *n. m.*, low, lowing.
meurtrier, *n. m.*, murderer.
mi, *invariable particle*, mid, half; **à mi-voix,** in a low voice.
midi, *n. m.*, noon, midday; south.
mignon, *adj.*, dainty, delicate.
milice, *n. f.*, militia.
milieu, *n. m.*, middle, midst.

militaire, *n. m.*, soldier; man in uniform; *adj.*, military.
mince, *adj.*, slender, thin, slim.
ministère, *n. m.*, ministry; — **de la Marine,** Admiralty.
mioche, *n. m.* & *f.*, tot, brat.
misérable, *adj.*, wretched; *n. m.* & *f.*, wretch, wretched creature.
misère, *n. f.*, poverty; *interj.*, oh dear! alas!
moelleux, *adj.*, soft.
mœurs, *n. f. pl.*, customs, manners; morals.
moindre, *adj.*, less, least.
moins, *adv.*, less, least; **au —,** at least.
moire, *n. f.*, watering, moire.
moirer, *v. tr.*, to water (silk, etc.).
mois, *n. m.*, month.
moite, *adj.*, moist, damp.
moitié, *n. f.*, half.
molle, *fem.* of *mou.*
molosse, *n. m.*, large mastiff.
momifier, *v. tr.*, to mummify.
monde, *n. m.*, world; people; **tout le —,** everybody.
monnaie, *n. f.*, money; change.
monter, *v. tr.*, to mount; *intr.*, to ride.
montre, *n. f.*, watch; **faire — de,** to show off.
monture, *n. f.*, mount, steed.
moquerie, *n. f.*, mockery, scoff.
morceau, *n. m.*, piece, morsel.
mordre, *v. tr.*, to bite.
morgue, *n. f.*, haughtiness.
morne, *adj.*, dismal; gloomy.
mort, *part.*, dead.
morte, *n. f.*, dead woman.
mou, molle, *adj.*, soft.
mouche, *n. f.*, fly; — **à miel,** honey bee.
moucher, *v. tr.*, to wipe the nose of; **se —,** to wipe (blow) one's nose.
mouchoir, *n. m.*, handkerchief.
mouiller, *v. tr.*, to moisten, wet.
moule, *n. f.*, mussel.
mousse, *n. f.*, moss; foam, froth.
mousser, *v. intr.*, to froth, foam.
mousseux, *adj.*, frothy.
moustachu, *adj.*, moustached, whiskered.
moyen, *n. m.*, means; **au — de,** by means of.
mucre (*patois*), *adj.*, moist, wet.
muet, *adj.*, dumb, silent.
munir, *v. tr.*, to provide.
muraille, *n. f.*, wall.
museau, *n. m.*, muzzle, snout; vulgarly, "face."
myope, *adj.*, short-sighted; *n. m.* & *f.*, short-sighted person.

nacré, *adj.*, resembling mother-of-pearl.
naïf, *adj.*, naive.
naître, *v. intr.*, to be born.
nappe, *n. f.*, expanse, sheet (of water).
naquit, *3rd sing. past hist.* of *naître.*
narrer, *v. tr.*, to narrate.
naufrage, *n. m.*, shipwreck.
naufrager, *v. tr.*, to wreck.
naviguer, *v. intr.*, to sail.
navire, *n. m.*, ship.
navrant, *adj.*, heart-rending.
né, *past part.* of *naître.*
néanmoins, *adv.*, nevertheless.
nécessiteux, *adj.*, needy.
nerveux, *adj.*, nervous.
net, *adj.*, clear, distinct; *adv.*, clean, entirely; **arrêter —,** to stop dead.
ni, *conj.*, neither, nor.
niche, *n. f.*, niche, nook, corner; kennel; (p. 58) haunt, resort.
nid, *n. m.*, nest.
nier, *v. tr.*, to deny.
noceur, *n. m.*, dissipated person; reveller.
nom, *n. m.*, name; — **d'un —,** an expletive.
nombreux, *adj.*, numerous.
nommer, *v. tr.*, to name; **un nommé Jean,** a certain John, a man called John.
norvégienne, *n. f.*, boat (originally of Norwegian make) much used on the lower Seine.
notaire, *n. m.*, notary.
notion, *n. f.*, notion, idea.
nôtre, *pron.*, ours; **tu seras des nôtres,** you shall be one of us.
nourrir, *v. tr.*, to feed.
nourriture, *n. f.*, food.
nouveau, *adj.*, new; **fresh; de —,** anew, afresh.
nouvelle, *n. f.*, news, piece of news; **dire des nouvelles de,** to give news of, tell about.

noyer, *v. tr.*, to drown.
nu, *adj.*, bare, naked.
nuage, *n. m.*, cloud.
nuance, *n. f.*, shade, hue.
nuire, *v. intr.*; — **à**, to harm, do harm.
nullement, *adv.*, in no wise, not at all.

obéissant, *adj.*, obedient.
Obélisque (l'), *n. m.*, the Luxor obelisk (like Cleopatra's Needle) in the middle of the Place de la Concorde, brought to Paris from Egypt in 1831.
objet, *n. m.*, article.
obliquer, *v. intr.*, to strike off, diverge.
obscurcir, *v. tr.*, to darken.
obséder, *v. tr.*, to haunt, obsess.
observation, *n. f.*, watch, observation; **en —**, on the look-out.
Observatoire (l'), the Paris Observatory, in a secluded part of the Latin Quarter, not far from the Luxembourg.
obstination, *n. f.*, obstinacy; persistence.
obstinément, *adv.*, obstinately.
obtenir, *v. tr.*, to get, obtain.
occasionner, *v. tr.*, to bring about, cause.
odeur, *n. f.*, smell.
œsophage, *n. m.*, gullet.
offenser, *v. tr.*, to offend.
offrir, *v. tr.*, to offer; **s'—**, to treat oneself to, *e.g. s'offrir un joli voyage.*
ohé! *interj.*, halloo!
oignon, *n. m.*, onion.
ombre, *n. f.*, shade, shadow.
ombrelle, *n. f.*, sunshade.
ongle, *n. m.*, nail (of finger).
or, *adv.*, now; *n. m.*, gold.
ordonner, *v. tr.*, to order.
oreille, *n. f.*, ear.
oreiller, *n. m.*, pillow.
orgueil, *n. m.*, pride.
originaire, *adj.*, native; originally come from.
orner, *v. tr.*, to adorn; trim.
ornière, *n. f.*, rut; (p. 11) ditch.
os, *n. m.*, bone.
oser, *v. tr.*, to dare.
osseux, *adj.*, bony.
ôter, *v. tr.*, to take out, take off.
ou, *conj.*, or; — **bien**, or else.
où, *adv.*, where; in (by) which; **par —**, which way; through which.
Ouargla, a town in the Algerian Sahara, 500 miles S.E. of Algiers.
oublier, *v. tr.*, to forget.
ouiche (*pop.*), *adv.*; **ah! —, ah! bah!** (p. 62) catch him! not he!
ouragan, *n. m.*, hurricane.
outil, *n. m.*, tool.
outre, *adv.*, further, beyond; **en —**, moreover.
ouvert, *adj.*, open, frank.
ouverture, *n. f.*, opening.
ouvrier, *n. m.*, workman.

pacifiquement, *adv.*, peacefully, pacifically.
paille, *n. f.*, straw.
pain, *n. m.*, bread; loaf; **— de sucre**, sugar-loaf.
Palais de l'Industrie, the huge structure which housed the 1855 Exhibition. It stood on the left of the Avenue des Champs-Élysées, about half-way down, and was demolished in 1900.
pâlir, *v. intr.*, to turn pale.
palper, *v. tr.*, to feel.
palpiter, *v. intr.*, to quiver, palpitate.
pantalon, *n. m.*, trousers.
paquebot, *n. m.*, packet-boat.
paquet, *n. m.*, parcel, packet.
par, *prep.*, by; through; — **où**, which way; through which; **par-ci**, here, over here.
paraître, *v. intr.*, to appear, seem.
parapluie, *n. m.*, umbrella.
parbleu (for *pardieu*), *interj.*, of course, to be sure, by Jove!
parchemin, *n. m.*, parchment.
pardi. See **parbleu.**
parent, *n. m.*, relative.
pareil, *adj.*, such, like.
parer, *v. tr.*, to deck, adorn.
parfois, *adv.*, at times, occasionally.
parier, *v. tr.*, to bet, wager.
parquet, *n. m.*, Public Prosecutor's Department.
part, *n. f.*, share, part; **quelque —**, somewhere; **de sa —**, on his (her) part.
partager, *v. tr.*, to share.
parterre, *n. m.*, bed (of flowers).

parti, *n. m.*, party, side; resolution; **prendre son —,** to make up one's mind; **en prendre son —,** to make up one's mind to it.
particulier, *adj.*, peculiar, particular, special.
partie, *n. f.*, part; game; party; **— de plaisir,** pleasure trip, outing.
partir, *v. intr.*, to set out; **à — de,** from.
partout, *adv.*, everywhere; **de —,** on every side.
parvenir, *v. intr.*, to arrive; **— à,** to reach; succeed in.
pas, *n. m.*, step, pace; **ne... —,** not; **— de ça,** none of that; **— gymnastique,** the double; **à grands —,** with long strides, rapidly.
passage, *n. m.*, passing.
passant, *n. m.*, passer-by.
passé, *n. m.*, past.
passer, *v. tr.*, to pass; to put on; step on; **— pour,** to pass for, be considered; **se —,** to happen.
passerelle, *n. f.*, gangway, light bridge.
pâte, *n. f.*, paste.
pâtée, *n. f.*, food, especially dogs' food; hen's meat (p. 12).
pâtisserie, *n. f.*, pastry, confectionery.
patriote, *n. m. & f.*, patriot; *adj.*, patriotic.
patron, *n. m.*, master.
patte, *n. f.*, paw; leg (of bird or animal); **à quatre pattes,** on all fours; **sans pattes,** legless (*i.e.* with very short legs); cp. *bas sur pattes*, short-legged; *haut sur pattes*, long-legged.
paupière, *n. f.*, eyelid.
pavé, *n. m.*, pavement; paved floor, stone floor.
pavillon, *n. m.*, flag.
pavoiser, *v. tr.*, to adorn with flags; **pavoisé,** bedecked, flaunting.
pays, *n. m.*, country, region.
paysage, *n. m.*, landscape.
peau, *n. f.*, skin.
pêche, *n. f.*, fishing; **— à la ligne,** angling.
pêcher, *v. tr. & intr.*, to fish, fish for.
pêcheur. *n. m.*, fisherman.
peine, *n. f.*, pain, trouble, difficulty; **à —,** hardly, scarcely; **à — que,** hardly . . . when; **faire — à,** to hurt.
pelle, *n. f.*, spade, shovel.
peloton, *n. m.*, company.
pencher, *v. tr.*, to bend; **se —,** to stoop, bend.
pendre, *v. tr.*, to hang.
pénétrer, *v. tr.*, to penetrate, pervade.
péniblement, *adv.*, laboriously, painfully; with difficulty.
penser, *v. tr.*, to think; **— à,** to think of.
pépinière, *n. f.*, nursery (garden).
perche, *n. f.*, pole.
perdre, *v. tr.*, to lose; ruin; **à en — la tête,** to the point of losing one's head over it.
perfide, *adj.*, treacherous.
perplexe, *adj.*, perplexed.
perte, *n. f.*, loss; ruin; **à — de vue,** as far as the eye can see.
pesant, *adj.*, heavy.
pesée, *n. f.*, weight.
peser, *v. tr. & intr.*, to weigh.
Pétersbourg, St. Petersburg (Leningrad).
peupler, *v. tr.*, to people, populate.
peur, *n. f.*, fear; **avoir —,** to be afraid; **faire — à,** to frighten.
phare, *n. m.*, lighthouse, beacon light.
pharmacien, *n. m.*, chemist.
phénomène, *n. m.*, phenomenon.
phrase, *n. f.*, sentence.
piailler, *v. intr.*, to squall.
pièce, *n. f.*, room; piece; play.
pincement, *n. m.*, pinch, nipping.
pioche, *n. f.*, pickaxe, mattock.
piquer, *v. tr.*, to prick.
piqûre, *n. f.*, prick, sting.
pis, *adv.*, worse, worst; **tant —,** so much the worse.
pitié, *n. f.*, pity; **faire — à,** to inspire with pity.
pivoter, *v. intr.*, to turn round, swivel round.
place, *n. f.*, place; room; square (of town); **de — en —,** here and there; **— d'Armes,** public square; **— forte,** stronghold, fortified town.
placer, *v. tr.*, to place; invest.
plage, *n. f.*, beach, (sandy) shore.
plaider, *v. tr.*, to plead.
plaie, *n. f.*, wound, hurt.
plainte, *n. f.*, lament; groan.
plaire, *v. intr.*, to please.

plaisant, *n. m.*, joker.
plaisanter, *v. intr.*, a joke.
planche, *n. f.*, board, plank.
plat, *n. m.*, dish ; *adj.*, flat.
plate-bande, *n. m.*, flower-bed, border.
plein, *adj.*, full ; **à pleins bras,** in armfuls ; **saisir à pleins bras,** to clasp in one's arms ; **baiser à pleine bouche,** to kiss wildly.
pleurer, *v. intr.*, to cry, weep, shed tears.
pleuvoir, *v. intr.*, to rain, rain down.
plier, *v. tr.* & *intr.*, to bend.
plisser, *v. tr.*, to plait ; (p. 138) wrinkle.
plomb, *n. m.*, lead.
plombier, *n. m.*, plumber.
plonger, *v. tr.*, to plunge, dip ; *intr.*, to dive.
plus, *adv.*, more, most ; **ne... —,** no more, no longer ; **non —,** (not) either ; **il n'en faut pas —,** nothing more is needed.
plusieurs, *adj.* & *pron.*, several.
plusse, Southern French pronunciation of *plus*. See note, p. 117.
plutôt, *adv.*, rather, sooner.
pochard (*pop.*), *n. m.*, drunkard.
poésie, *n. f.*, poetry.
poignée, *n. f.*, handle.
poignet, *n. m.*, wrist.
poil, *n. m.*, hair (of the body or of animals) ; **à grands poils** (of a hat), with a deep nap (rich pile).
poing, *n. m.*, fist ; **le revolver au —,** revolver in hand.
point, *n. m.*, point, mark.
pointe, *n. f.*, point ; **casque à —,** spiked helmet.
pointer, *v. tr.*, to pierce ; point ; **— un canon,** to point (train) a gun.
pointu, *adj.*, pointed.
pois, *n. m.*, pea ; **petits —,** green peas.
poisson, *n. m.*, fish ; **— rouge,** goldfish.
Poissy, town (Seine-et-Oise) on the Seine.
poitrail, *n. m.*, breast (of animal).
poitrine, *n. f.*, breast, chest.
politique, *n. f.*, politics.
pommeau, *n. m.*, pommel, knob (of sword, etc.).
pompe, *n. f.*, pump.
pomper, *v. intr.*, to pump.
pont, *n. m.*, bridge ; (of a ship) deck ; **culotte à —,** see **culotte.**
Pont-à-Mousson, town (Meurthe-et-Moselle) near Nancy.
portefeuille, *n. m.*, pocket-book.
porteur, *n. m.*, bearer.
portière, *n. f.*, carriage-door.
poser, *v. tr.*, to place ; **se —,** to alight, place oneself.
posséder, *v. tr.*, to possess.
poste, *n. m.*, post ; **— avancé,** outpost.
pouce, *n. m.*, thumb ; **manger sur le —,** to eat hastily, eat standing.
poudrer, *v. tr.*, to dust, powder.
pouf, *interj.*, bang.
poupée, *n. f.*, doll.
pourboire, *n. m.*, tip.
pourtant, *adv.*, yet, nevertheless, however.
pourvoir, *v. tr.*, to provide ; **— de,** to provide with.
poussée, *n. f.*, push, urge.
pousser, *v. tr.*, to push ; alter ; *intr.*, to push on.
poussière, *n. f.*, dust.
poutre, *n. f.*, beam, joist.
pouvoir, *v. intr.*, to be able ; can, may ; **n'en — plus,** to be exhausted ; **il se peut,** it is possible.
pratique, *n. f.* ; **vieille —,** old customer, old rascal ; *adj.*, practical.
pratiquer, *v. tr.*, to make (a hole, a road, etc.).
précepteur, *n. m.*, tutor.
précipitation, *n. f.*, haste, hurry.
précipiter, *v. tr.*, to dash, hurl ; throw down ; **se —,** to dash forward, rush.
préjugé, *n. m.*, prejudice.
premier, *adj.*, first ; chief.
prendre, *v. tr.* & *intr.*, to take ; **— à,** to take from.
préparer, *v. tr.*, to get ready ; **résistance préparée,** organized resistance.
près de, *prep.*, near, nearly ; **à peu —,** approximately, nearly.
presque, *adv.*, nearly, almost.
pressentir, *v. tr.*, to have a foretaste (presentiment) of.
presser, *v. tr.*, to hasten, hurry ; **pressant,** pressing, urgent ; **pressé,** hasty, hurried, quick, in a hurry.

prêt, *adj.*, ready; — **à**, ready to, on the point of.
prétendant, *n. m.*, suitor.
prétendre, *v. tr.*, to claim, assert.
prêter, *v. tr.*, to lend; — **l'oreille**, to listen.
prêtre, *n. m.*, priest.
preuve, *n. f.*, proof.
prévenir, *v. tr.*, to inform, warn.
prévenu, *n. m.*, accused, prisoner
prévoir, *v. tr.*, to foresee.
priver, *v. tr.*, to deprive.
procédé, *n. m.*, proceeding, process.
prochain, *adj.*, near, neighbouring; nearest; next.
proche, *adj.*, near.
procureur, *n. m.*, solicitor, attorney; — **général**, Attorney General.
profil, *n. m.*, outline.
profond, *adj.*, deep.
profondeur, *n. f.*, depth
projet, *n. m.*, plan, scheme.
projeter, *v. tr.*, to plan, project.
promenade, *n. f.*, walk; ride; outing; **en** —, out for a walk.
promener, *v. tr.*, to lead about; (p. 28) to send abroad.
promeneur, *n. m.*, **promeneuse**, *n. f.*, person out for a walk, promenader, stroller.
promesse, *n. f.*, promise.
promettre, *v. tr.*, to promise.
prononcer, *v. tr.*, to pronounce, utter.
propos, *n. m.*, discours, talk; **à — de**, about, regarding.
proposition, *n. f.*, proposal.
propre, *adj.*, clean, tidy; own.
propret, proprette, *adj.*, neat.
propriétaire, *n. m.* & *f.*, proprietor.
protecteur, *n. m.*, patron; protector.
protéger, *v. tr.*, to protect; patronize.
province, *n. f.*, province; **en** —, in the provinces, in the country.
provision, *n. f.*, provision, stock, supply; **aller aux provisions**, to get in supplies.
pruneau, *n. m.*, prune.
puéril, *adj.*, childish.
pugilat, *n. m.*, pugilism, fisticuffs
puis, *adv.*, then.
puissant, *adj.*, powerful.
punaise, *n. f.*, bug; drawing pin.
pus, 1*st sing. past hist.* of *pouvoir*.
quand, *adv.*, when; — **même**, all the same; even if.
quant à, *prep.*, as for, as to.
quart, *n. m.*, quarter.
quartier, *n. m.*, quarter, district; — **latin**, the Latin Quarter in Paris, where the University and the great national schools are situated; often called simply *le Quartier*.
quasiment, *adv.*, almost, nearly.
que, *pron.*, whom, which, what; *conj.*, that; than; when; **aucun bruit** —, no sound except; **à peine** —, hardly ... when; familiar and popular for *qui*.
quel, *adj.*, what, what a.
quelquefois, *adv.*, sometimes.
quéque (*pop.*) = **quelque**.
querir, *v. tr.*, to seek; **aller** —, to go for, go and fetch.
queue, *n. f.*, tail; (billiards) cue.
Quichotte, *n. m.*, Quixote.

rabais, *n. m.*, reduction; **au** —, at a reduced price.
rabattre, *v. tr.*, to lower again.
racine, *n. f.*, root.
raconter, *v. tr.*, to relate.
rade, *n. f.*, roadstead.
radeau, *n. m.*, raft.
radis, *n. m.*, radish.
rafale, *n. f.*, gust; squall.
raffiner, *v. tr.*, to refine.
rafraîchir, *v. tr.*, to cool.
rager, *v. intr.*, to be furious.
raide, *adj.*, stiff; *adv.*, vigorously; **se fâcher** —, to be thoroughly angry.
raisin, *n. m.*, grape, grapes.
raison, *n. f.*, reason; **avoir** —, to be right.
raisonné, *adj.*, reasoned, logical.
ralentir, *v. tr.* & *intr.*, slacken speed, slow down.
râler, *v. intr.*, to have a rattling in the throat; gasp.
rallumer, *v. tr.*, to rekindle.
ramasser, *v. tr.*, to pick up.
ramper, *v. intr.*, to crawl, creep.
rancunier, *adj.*, rancorous, keeping up spite.
rang, *n. m.*, rank.
rangée, *n. f.*, row.

rapatrier, *v. tr.*, to restore to one's country.
rapide, *n. m.*, express (train).
rapiécer, *v. tr.*, to patch, patch up.
rapproché, *part.*, close together, close-set.
rare, *adj.*, rare, scarce.
ras, *adj.*, close-shaven, short; **au — de,** on a level with.
rasseoir, *v. tr.*, to seat again; **se —,** to sit down again.
rassurer, *v. tr.*, to reassure, encourage.
rater, *v. tr.*, to miss.
rauque, *adj.*, hoarse.
ravin, *n. m.*, ravine.
ravir, *v. tr.*, to delight.
rayon, *n. m.*, beam, ray.
Ré ; l'île de —, island off La Rochelle.
recette, *n. f.*, recipe, receipt.
récolte, *n. f.*, crop, harvest.
recommander, *v. tr.*, to recommend.
récompense, *n. f.*, reward.
réconforter, *v. tr.*, to strengthen.
reconnaissance, *n. f.*, gratitude; recognition; reconnoitring party; **envoyer en —,** to send out reconnoitring.
reconnaissant, *adj.*, grateful.
reconnaître, *v. tr.*, to recognize.
reconquis, *past part.* of *reconquérir*, to reconquer.
reçu, *n. m.*, receipt; **au — de,** on receipt of.
recueillir, *v. tr.*, to take in; pick up.
reculer, *v. tr.*, to draw back, pull back; **se —,** to retreat, draw back.
reculons ; à —, backwards.
redevenir, *v. intr.*, to become again.
redingote, *n. f.*, frock-coat.
redoutable, *adj.*, redoubtable.
redouter, *v. tr.*, to fear, dread.
redresser, *v. tr.*, to straighten; raise; (p. 26) **se —,** to sit up.
refaire, *v. tr.*, to make again.
réfléchir, *v. tr.*, to reflect, consider; **sans —,** without stopping to think.
réflexion, *n. f.*, reflection.
reformer, *v. tr.*, to form again; **se —,** to form up again.
reins, *n. m. pl.*, loins, back.
rejoindre, *v. tr.*, to rejoin; join, catch up.
relâche, *n. m.*, intermission.
relations, *n. f. pl.*, **avoir des —,** to know people.
relever, *v. tr.*, to raise again, raise up.
reluire, *v. intr.*, to gleam, sparkle.
remarquer, *v. tr.*, to notice.
remercier, *v. tr.*, to thank.
remettre, *v. tr.*, to hand over, deliver; put again; **se —,** to recover oneself; **se — à,** to begin again (to); **je m'y suis vite remis,** I soon got into it again.
remords, *n. m.*, remorse.
remparts, *n. m. pl.*, walls (of a town).
remplacer, *v. tr.*, to replace.
remuer, *v. tr.* & *intr.*, to stir; move; **— la tête,** to shake one's head.
renard, *n. m.*, fox.
rencontre, *n. f.*, meeting; **aller à la — de,** to go to meet; **mauvaise —,** unpleasant meeting.
rencontrer, *v. tr.*, to meet.
rendre, *v. tr.*, to give back; render; **se —,** to surrender; **être rendu,** to be done up.
renflouer, *v. tr.*, to refloat.
renseignement, *n. m.*, information; **envoyer aux renseignements,** to send to enquire.
rentrée, *n. f.*, return.
rentrer, *v. intr.*, to come (go) home, go back.
renverser, *v. tr.*, to upset, knock over.
renvoyer, *v. tr.*, to send away, dismiss.
répandre, *v. tr.*, to shed, spread, spill.
reparaître, *v. intr.*, to reappear.
repartir, *v. intr.*, to set out again.
repas, *n. m.*, meal.
repêcher, *v. tr.*, to fish out (again).
répéter, *v. tr.*, to repeat.
replier, *v. tr.*, to fold again, fold back; **se —,** to fall back.
replonger, *v. tr.*, to plunge again.
reporter, *v. tr.*, to take back, carry back
repos, *n. m.*, rest.
reposer, *v. intr.*, to rest.
reprendre, *v. tr.*, to resume; **— à,** to take back from.
représentant, *n. m.*, representative.
réprobation, *n. f.*, reprobation; blame; **être en —,** to be blamed.
résolu, *adj.*, resolute.
résonner, *v. intr.*, to resound.
ressaut, *n. m.*, rebound, bounce.
ressembler, *v. intr.*; **— à,** to look like.

ressentir, *v. tr.*, to feel.
ressortir, *v. intr.*, to go (come) out again.
ressusciter, *v. tr.*, to revive.
reste, *n. m.*, rest, remainder; **restes**, leavings.
restreindre, *v tr.*, to restrain, restrict.
retenir, *v. tr.*, to keep, retain; hold back; (p. 78) **rien à —**, nothing worth remembering (noting).
retentir, *v. intr.*, to resound.
Rethel, chef-lieu of the Ardennes Département, near the German frontier.
retirer, *v. tr.*, to draw (take) out.
retomber, *v. intr.*, to fall back, fall again; **il nous retombera sur les bras**, we shall have him on our hands again.
retour, *n. m.*, return.
retourner, *v. tr.*, to turn round; turn out (pockets, etc.); *intr.*, to go back.
retraite, *n. f.*, retreat; **battre en —**, to retreat, beat a retreat.
retrou, *n. m.*, hole opening from another, further hole.
réunir, *v. tr.*, to reunite; **se —**, to meet together.
réussir, *v. intr.*, to succeed; **— à**, to succeed in.
rêve, *n. m.*, dream.
réveiller, *v. tr.*, to waken; **se —**, to wake, wake up.
révélateur, *adj.*, revealing.
revenant, *n. m.*, ghost.
rêver, *v. tr.* & *intr.*, to dream, dream of.
révérence, *n. f.*, bow.
rêveur, *adj.*, dreamy.
revoilà, *adv.*; **le —**, there he is again.
rez-de-chaussée, *n. m.*, ground floor.
ride, *n. f.*, wrinkle.
rideau, *n. m.*, curtain.
rider, *v. tr.*, to wrinkle.
ridicule, *adj.*, ridiculous.
rien, *n. m.*, nothing, trifle; **ne... —**, nothing; **— qu'à**, merely by; **n'être pour —**, to have nothing to do with.
rigoler (*pop.*), *v. intr.*, to have a bit of fun; **pour —**, for fun.
rire, *n. m.*, laughter; *v. intr.*, to laugh; **— tout seul**, to laugh to oneself; **donner à — (à)**, to cause to laugh, furnish food for laughter.
risque, *n. m.*, risk, peril.
rissoler, *v. tr.*, to brown, roast brown.
riz, *n. m.*, rice.
Rochelle (La), the town (Charente-Inférieure) on the Bay of Biscay.
rôder, *v. intr.*, to prowl, prowl round.
Rois (les) = **la fête des Rois.** See note, p. 94.
roman, *n. m.*, novel.
ronce, *n. f.*, bramble.
ronflement, *n. m.*, snore, snoring.
ronfler, *v. intr.*, to snore.
ronger, *v. tr.*, to gnaw; **se — les sangs**, to wear oneself out.
rosier, *n. m.*, rose-bush.
rosse, *n. f.*, jade.
rôti, *n. m.*, roast.
rôtir, *v. tr.*, to roast.
rouchie (*term of abuse*), *n. f.*, ugly creature.
roue, *n. f.*, wheel.
rouet, *n. m.*, spinning wheel.
roulement, *n. m.*, roll (of drum, etc.); tattoo.
rouler, *v. tr.*, to roll, roll up, wrap; **roll** over; *intr.*, to travel (of a vehicle).
roulette, *n. f.*, little wheel, roller; **aller comme sur des roulettes**, to go smoothly, go as if on wheels.
royauté, *n. f.*, royalty.
ruban, *n. m.*, ribbon.
rude, *adj.*, rough; rude; **— trotteur**, fine trotter.
rudement, *adv.*, roughly, rudely; very.
ruisseau, *n. m.*, stream; gutter.
ruisseler, *v. intr.*, to drip.
rumeur, *n. f.*, confused noise.

sable, *n. m.*, sand; gravel.
sablonneux, *adj.*, sandy.
sac, *n. m.*, bag.
saccadé, *part.*, jerky.
sacré, *adj.*, sacred, holy; cursed, confounded.
sacrebleu, an expletive.
sage, *adj.*, wise; good, well-mannered.
saigner, *v. intr.*, to bleed.
saillie, *n. f.*, sally, projection; **en —**, projecting.
sain, *adj.*, wholesome.
Saint-Germain; **le faubourg —**. See note, p. 54.
Saint-Martin = **Saint-Martin-de-Ré**, the

chief town on the Ile de Ré; 11 miles by sea from La Rochelle.
Saint-Nazaire, sea-port (Loire-Inférieure) at the mouth of the Loire.
saisir, *v. tr.*, to seize.
saisissant, *adj.*, striking.
sale, *adj.*, dirty.
salé, *adj.*, salted, salt, salty.
salir, *v. tr.*, to soil, dirty.
saluer, *v. tr.*, to salute, greet, bow to.
salut, *n. m.*, salute, bow.
sangle, *n. f.*, girth (of saddle).
sanglot, *n. m.*, sob.
sangloter, *v. intr.*, to sob.
sanguinaire, *adj.*, sanguinary; bloodthirsty.
santé, *n. f.*, health; **maison de —,** private hospital, nursing home; **porter la — de,** to drink the health of.
saoul, *adj.*, glutted, surfeited; drunk. (Pronounced like *sou.*)
sapin, *n. m.*, fir.
saucisson, *n. m.*, sausage.
sauf, sauve, *adj.*, safe.
sauf, *prep.*, except.
saule, *n. m.*, willow.
sautiller, *v. intr.*, to skip, make little jumps.
sauvegarder, *v. tr.*, to safeguard.
sauver, *v. tr.*, to save; **se —,** to run away.
sauvetage, *n. m.*, salvage.
savamment, *adv.*, learnedly, skilfully.
saveur, *n. f.*, savour, aroma.
savoir, *v. tr.*, to know, know how; **sut,** learnt, found out.
savoir-vivre, *n. m.*, good manners, good breeding.
scander, *v. tr.*, to scan; accentuate.
scène, *n. f.*, scene; stage; **faire une — à,** to have a violent discussion with.
sec, sèche, *adj.*, dry, lean, spare; skinny, bony, scraggy.
secouer, *v. tr.*, to shake.
secourir, *v. tr.*, to help.
secours, *n. m.*, help; **au —!** help!
secousse, *n. f.*, shock.
séduire, *v. tr.*, to seduce; bewitch; lead away.
séduisant, *adj.*, seductive.
seigneur, *n. m.*, lord; *interj.*, heavens!
selle, *n. f.*, saddle.
selon, *prep.*, according to.
semaine, *n. f.*, week.
semblable, *adj.*, similar.
semblant, *n. m.*, appearance; **faire —,** to pretend.
sembler, *v. intr.*, to seem.
semelle, *n. f.*, sole (of boot); **battre la —,** to stamp one's feet.
semer, *v. tr.*, to sow, strew, scatter.
sens, *n. m.*, sense; direction; **dans le même —,** in accordance.
sensation, *n. f.*, feeling.
sensible, *adj.*, sensitive.
sentier, *n. m.*, lane, path.
sentir, *v. tr.*, to feel; smell; **se — malade,** to feel ill.
sept-huit, *num.*, (p. 24) seven or eight.
sergent, *n. m.*, sergeant; **— de ville,** policeman; **les quatre sergents,** see note, p. 117.
serment, *n. m.*, oath.
serrer, *v. tr.*, to press, squeeze.
serrure, *n. f.*, lock.
servir, *v. tr.*, to serve; **— de,** to serve as; **— à,** to serve for (to).
seuil, *n. m.*, threshold.
si, *conj.*, if; suppose; **— je buvais,** suppose I drank.
sien, *pron.*, his, hers; (p. 9) **les siens,** his family.
siècle, *n. m.*, century.
siège, *n. m.*, seat.
sieur, *n. m.*, person, individual; **le — Arthur Marti,** one Arthur Marti.
sifflement, *n. m.*, whistling, whistle.
siffler, *v. intr.*, to whistle; hiss.
sifflet, *n. m.*, whistle; **coup de —,** whistle.
signaler, *v. tr.*, to signalize; point out, draw attention to.
silencieux, *adj.*, silent.
silhouette, *n. f.*, outline.
simagrée, *n. f.*, affectation; demonstrative show.
simplement, *adv.*, simply, merely.
sinistre, *n. m.*, disaster, accident; *adj.*, sinister, gloomy, dismal.
sitôt, *adv.*, as soon; **— que,** *conj.*, as soon as.
situer, *v. tr.*, to situate.

soi, *pron.*, oneself; **rester chez —,** to stay (stop) at home.
soif, *n. f.*, thirst.
soin, *n. m.*, care; **avec —,** carefully; **petits soins,** coddling; **être aux petits soins,** to be very attentive.
soirée, *n. f.*, evening; evening performance; **costume de —,** evening dress.
sol, *n. m.*, soil, ground.
solide, *adj.*, strong, firm, solid.
somme, *n. f.*, sum; **en —,** in fine, in short; on the whole.
sommeil, *n. m.*, sleep, slumber.
sommer, *v. tr.*, to summon, call upon.
son, *n. m.*, sound.
songer, *v. tr.*, to think; **— à,** to think of.
sonner, *v. tr.* & *intr.*, to ring; ring for.
sonore, *adj.*, sonorous.
sort, *n. m.*, fate.
sortie, *n. f.*, outlet, issue.
sortir, *v. intr.*, to go (come) out; *tr.*, to put out, take out.
sot, *adj.*, stupid.
souche, *n. f.*, tree stump.
souci, *n. m.*, care, anxiety.
soucier ; se— de, to heed, care about.
soudain, *adj.*, sudden; *adv.*, suddenly.
souffle, *n. m.*, breath, breathing; **couper le —,** to stop one's breath (breathing).
souffler, *v. intr.*, to pant, puff; whisper.
souffrance, *n. f.*, suffering.
souffrir, *v. tr.*, to suffer.
souhaiter, *v. tr.*, to hope, wish.
soulagement, *n. m.*, relief.
soulever, *v. tr.*, to raise.
soûlot, *n. m.*, drunkard, sot.
soupçon, *n. m.*, suspicion.
soupçonner, *v. tr.*, to suspect.
souper, *v. intr.*, to have supper.
soupirail, *n. m.*, air-hole.
souple, *adj.*, active, supple.
sourd, *adj.*, deaf; dull, muffled.
sourire, *v. intr.*, to smile.
sournois, *adj.*, sly.
sous-officier, *n. m.*, non-commissioned officer.
sous-pied, *n. m.*, trouser-strap, passing under the foot.
sous-préfecture, *n. f.*, administrative sub-division (now abolished) or a French Département, under the charge of a *sous-préfet*; official residence of a *sous-préfet*.
soutane, *n. f.*, cassock.
soutenir, *v. tr.*, to support, maintain; endure.
souterrain, *n. m.*, underground place; cellar; tunnel.
souvenir, *n. m.*, recollection; **parti dans ses souvenirs,** lost in one's memories.
spahi, *n. m.*, (in Algeria) soldier in a native cavalry corps.
squelette, *n. m.*, skeleton.
stationner, *v. intr.*, to stand.
strié, *adj.*, striated, striped.
stupéfait, *adj.*, stupified, astounded.
subvenir, *v. intr.*, to help; **— aux frais,** to pay the expenses.
suer, *v. intr.*, to sweat, perspire.
sueur, *n. f.*, sweat, perspiration.
suffire, *v. intr.*, to be enough.
suffoquer, *v. tr.* & *intr.*, to choke, suffocate.
suite, *n. f.*, succession, train; **par — de,** in (as a) consequence of; **par la —,** subsequently.
suivre, *v. tr.*, to follow.
sujet, *n. m.*, subject; **au — de,** on account of; **mauvais —,** rogue, scamp.
supplémentaire, *adj.*, additional, supplementary.
supplication, *n. f.*, entreaty.
sûr, *adj.*, sure.
sûreté, *n. f.*, safety.
surexcité, *part.*, over-excited; excessively excited.
surgir, *v. intr.*, to rise, start up, come into sight.
surnaturel, *adj.*, supernatural.
surprendre, *v. tr.*, to surprise; catch unawares.
sursaut, *n. m.*, jump, start, convulsive movement; **le corps secoué de sursauts,** shaking with sobs.
surtout, *adv.*, especially.
surveiller, *v. tr.*, to supervise; watch.
survenir, *v. intr.*, to come up unexpectedly; come.
survivant, *n. m.*, survivor.
suspect, *adj.*, suspicious, suspected.

suspendre, *v. tr.*, to hang; **jardin suspendu,** hanging garden.
sut, *3rd sing. past hist.* of *savoir*.
symétrique, *adj.*, symmetrical.

tablier, *n. m.*, apron.
tache, *n. f.*, spot, stain.
tâcher, *v. intr.*, to try.
taille, *n. f.*, height; waist; cutting; **pierre de —,** freestone.
tailler, *v. tr.*, to cut; lop, trim.
taire, *v. tr.*, to pass over in silence, say nothing of; **se —,** to be (become) silent.
talon, *n. m.*, heel; **tourner les talons à,** to turn one's back on.
tambour, *n. m.*, drum; drummer.
tandis que, *conj.*, while.
tanière, *n. f.*, den.
tant, *adv.*, so much, so many; **— que,** as long as.
tantôt, *adv.*, just now; **— ... —,** now ... now; **sur le —,** shortly.
tape, *n. f*, blow, slap.
taper, *v. tr.*, to strike, beat, lay on; (*des mots*) **tapés,** well laid on.
tapir; se —, to squat, crouch.
tapis, *n. m.*, carpet.
tapisserie, *n. f.*, tapestry; embroidery.
tapissier, *n. m.*, upholsterer.
tard, *adv.*, late.
tarder, *v. intr.*, to delay, linger.
taret, *n. m.*, teredo, ship-worm.
tâter, *v. tr.*, to feel.
teigne, *n. f.*, moth; (p. 58) *term of abuse.*
teint, *n. m.*, complexion.
tel, telle, *adj.*, such; **un —,** such a.
tellement, *adv.*, so much.
témoigner, *v. tr.*, to give evidence, bear witness.
témoin, *n. m.*, witness.
tempe, *n. f.*, temple (of the head).
temps, *n. m.*, time; **en même —,** at the same time.
tenace, *adj.*, tenacious.
tendre, *v. tr.*, to hold out; **— l'oreille,** to strain one's ears; **— le ventre,** to stick out the stomach.
tendrement, *adv.*, tenderly.
tendresse, *n. f.*, affection; *pl.*, tender caresses.

ténèbres, *n. f. pl.*, darkness.
tenir, *v. tr.*, to hold, keep; **il tient à ce que vous veniez,** he is anxious for you to come, keen on your coming.
tentative, *n. f.*, attempt, effort.
tenter, *v. tr.*, to attempt, try.
tenue, *n. f.*, dress; bearing, deportment; **en grande —,** in full dress, full uniform.
terrasser, *v. tr.*, to fell, knock down.
terreur, *n. f.*, terror.
terrier, *n. m.*, burrow.
tête, *n. f.*, head; face, expression.
tête-à-tête, *n. m*, private interview; **en tête à tête,** the two together.
théorique, *adj.*, theoretic, theoretical.
tiens, *interj.*, expressing surprise, etc., hullo! I say! here! why!
tiers, *n. m.*, third part.
timbre, *n. m.*, postage stamp.
timide, *adj.*, shy; timid.
timidité, *n. f.*, shyness.
tinter, *v. intr., properly* ring with the clapper striking only one side of the bell; to chime, toll.
tirailler, *v. tr.*, to tug, pull about; torment.
tirer, *v. tr.*, to pull, draw; shoot, fire; **— sur,** shoot at; **s'en —,** to manage, get along.
titre, *n. m.*, title; **à — de,** by right of, in virtue of.
titré, *adj.*, titled.
toison, *n. f.*, fleece.
toit, *n. m.*, roof.
tombeau, *n. m.*, tomb.
tombée, *n. f.*, fall (of snow).
tomber, *v. intr.*, to fall, drop; **— de faim,** to be (fainting) dropping with hunger.
ton, *n. m.*, tone; **d'un —,** in a tone.
Tonkin, *n. m.*, Tongking; **les affaires du —,** see note, p. 95.
tonner, *v. intr.*, to thunder.
toqué (*pop.*), *part.*, crazy; "cracked"; **un drôle de —,** a queer crazy fellow.
tordre, *v. tr.*, to twist; **se —,** to writhe.
tors, *adj.*, twisted, crooked.
torse, *n. f.*, torso, body.
tort, *n. m.*, wrong; **avoir —,** to be wrong.
tortiller, *v. tr.*, to writhe, wriggle.

tortue, *n. f.*, tortoise.
tôt, *adv.*, early, soon.
toucher, *n. m.*, touch ; *v. tr.*, to touch ; — **à,** to meddle with ; have to do with ; — **à sa fin,** to draw to a close.
Toudouze, Gustave (*b.* 1847), journalist and novelist.
touffe, *n. f.*, tuft.
touffu, *adj.*, bushy.
toujours, *adv.*, always ; still ; **causez —,** talk away.
tour, *n. m.*, turn ; — **de jetée,** walk on the pier ; **à — de rôle,** in turns ; (p. 82) **grand —,** long way round.
tourelle, *n. f.*, turret.
tournée, *n. f.*, round (of inspection, etc.).
tourner, *v. tr.* & *intr.*, to turn ; (p. 43) — **autour de la pièce,** to wander round and round the room ; **escalier tournant,** winding stair.
tousser, *v. intr.*, to cough.
trahir, *v. tr.*, to betray.
traînée, *n. f.*, trail ; (p. 64) *term of abuse.*
traîner, *v. tr.*, to drag.
trait, *n. m.*, feature.
traiter, *v. tr.*, to treat.
trajet, *n. m.*, journey.
trame, *n. f.*, weft, woof.
tranche, *n. f.*, slice.
tranquillité, *n. f.*, quietness, calm ; **avec —,** quietly.
trappe, *n. f.*, trapdoor.
travers, *n. m.* ; **à —, au — de,** across, through ; **de —,** askew.
traverser, *v. tr.*, to cross ; pierce ; (p. 143) wet through.
trébucher, *v. intr.*, to stumble, stagger.
trémousser ; se —, to bestir oneself.
tremper, *v. tr.*, to dip ; moisten ; soak ; temper (like steel), to steel (of courage, etc.) ; **se faire —,** to get drenched.
tressaillement, *n. m.*, start, thrill, throb.
tressaillir, *v. intr.*, to start.
triomphalement, *adv.*, in triumph, triumphantly.
tripoter, *v. tr.*, (p. 89) to finger ; (p. 64) to knock about.
trois-mâts, *n. m.*, three-master.
tromper, *v. tr.*, to deceive ; **se —,** to be mistaken.
tronc, *n. m.*, trunk (of tree).
trotteur, *n. m.*, trotter.
trou, *n. m.*, hole.
troubler, *v. tr.*, to trouble, confuse, disturb.
trouer, *v. tr.*, to make a hole in, fill with holes.
troupeau, *n. m.*, herd, flock.
troupier, *n. m.*, trooper.
trouvaille, *n. f.*, find.
tu, *past part.* of *taire.*
tuer, *v. tr.*, to kill.
tut, *3rd sing. past hist.* of *taire.*
tutoyer, *v. tr.*, to call "thou" ; address in the 2nd pers. sing.
tuyau, *n. m.*, tube, pipe ; — **de la cheminée,** flue.

uni, *adj.*, smooth.
uniquement, *adv.*, solely.
usage, *n. m.*, usage, custom ; **d'—,** customary ; **ne pas savoir les usages,** not to know what is done in polite society.
user, *v. tr.*, to wear out, use up ; — **de,** to make use of, use.
utile, *adj.*, useful.

vague, *n. f.*, wave.
vaguement, *adv.*, vaguely, dimly, indistinctly.
vaincre, *v. tr.*, to conquer.
vainqueur, *n. m.*, conqueror.
valet, *n. m.*, manservant ; — **de ferme,** farm hand.
vallonnement, *n. m.*, hollowing into valleys.
valoir, *v. intr.*, to be worth ; **il vaudrait mieux,** it would be better ; **se faire —,** to show off, make the most of oneself.
vanter, *v. tr.*, to boast, vaunt.
vapeur, *n. f.*, steam ; **bateau à —,** steamboat.
varech, *n. m.*, sea-wrack.
vareuse, *n. f.*, pea jacket.
vas, *pop.* for *vais.*
vaudra, *3rd sing. fut.* of *valoir.*
veau, *n. m.*, calf ; (p. 61) insulting term : « *Femme qui a des manières libres et grossières.* » LAROUSSE.
veille, *n. f.*, day before.
veiller, *v. intr.* ; — **à,** to watch over, look to.
venir, *v. intr.*, to come ; — **de parler,** to

have just spoken ; **s'en —,** to come ; **nouveau venu,** newcomer.
vente, *n. f.*, sale.
ventre, *n. m.*, stomach, belly ; womb.
ventrebleu ! *interj.* (for *ventredieu*), by Jove ! the dickens !
ventru, *adj.*, corpulent, " tubby."
vérifier, *v. tr.*, to verify, test.
vermoulu, *adj.*, worm-eaten.
vernir, *v. tr.*, to varnish, glaze.
vernis, *n. m.*, varnish, glaze.
verra, *3rd sing. fut.* of *voir*.
verre, *n. m.*, glass ; **offrir un petit — à quelqu'un,** to stand some one a drink.
verrou, *n. m.*, bolt.
vers, *prep.*, towards ; **— dix heures,** about ten o'clock.
verser, *v. tr.*, to shed ; pour out.
vert, *adj.*, green ; **les verts,** grass, fresh fodder, etc.
Vésinet (Le), town (Seine-et-Oise) near Versailles.
vestibule, *n. m.*, hall, entrance hall.
vêtement, *n. m.*, garment.
vêtir, *v. tr.*, to dress.
veuve, *n. f.*, widow.
vide, *adj.*, empty, void ; **dans le —,** in vacuo.
vider, *v. tr.*, to empty.
vie, *n. f.*, life.
vieille, *n. f.*, old woman.
vieillir, *v. tr.*, to age ; **se —,** to make oneself look old.
Vierge, *n. f.*, Virgin ; **à la —,** Madonna-like.
vif, *adj.*, keen, lively, quick.
vinaigre, *n. m.*, vinegar.
vingtaine, *n. f.*, score.
visage, *n. m.*, face.
vit, *3rd sing. past hist.* of *voir*.
vite, *adv.*, quickly.
vitesse, *n. f.*, speed ; **à toute —,** at full speed.
vitre, *n. f.*, pane.
vivement, *adv.*, smartly, quickly.
vivoter, *v. intr.*, to live poorly ; rub along, make shift to live.
vivre, *v. intr.*, to live ; **— de,** to live on ; **vive le roi,** long live the king.
v'lan, vlan, *interj.*, crack ! bang !
vociférer, *v. tr.*, to vociferate.
voie, *n. f.*, way ; (railway) track, permanent way.
voilà, *adv.*, there is (are) ; *interj.*, there ! (p. 47) **— que,** it so happened that.
voile, *n. m.*, veil.
voiler, *v. tr.*, to veil.
voir, *v. tr.*, to see ; **cela se voit,** that is obvious ; **vu que,** seeing that.
voisinage, *n. m.*, neighbourhood.
vol, *n. m.*, flight.
volaille, *n. f.*, fowl, poultry.
volant, *n. m.*, flywheel ; wheel (of a pump).
voler, *v. tr.*, to steal, rob ; *intr.*, to fly.
voleter, *v. intr.*, to flutter.
voleur, *n. m.*, robber.
volonté, *n. f.*, will ; for phrases, see note, p. 65.
volontiers, *adv.*, willingly, readily.
voltiger, *v. intr.*, to flutter, hover.
volupté, *n. f.*, delight, voluptuous pleasure.
vomir, *v. tr.*, to vomit ; belch forth.
voracement, *adv.*, voraciously.
vouloir, *v. tr.*, to wish, want, will ; **voulut,** tried to, consented to ; **que voulez-vous,** what would you have, what can you expect.
voûte, *n. f.*, vault, arch.
voûté, *v. tr.*, vaulted, arched.
vrille, *n. f.*, gimlet, borer.
vue, *n. f.*, sight, view ; **connaître de —,** to know by sight.

wagon, *n. m.*, carriage.

ya (for German *ja*), yes.
Yvetot, town (Seine-Inférieure).

zingueur, *n. m.*, zinc worker.

PRINTED IN GREAT BRITAIN AT
THE PRESS OF THE PUBLISHERS

1708

1708